

ROSA.

IMPRIMERIE DE LOTTIN-DE-SAINT-GERMAIN,

RUE DE NAZARETH, 1.



Je ne demande que justice, rendez moi mon père.



L'HÉROINE FILIALE

Par Berr.



PARIS
Librairie de l'enfance et de la Jeunesse
P. C. LEHUBY
Rue de Seine N° 48.

ROSA

OU

L'HÉROÏNE FILIALE;

Traduit de l'allemand par Berr.

SUIVI DE

NATALIE

OU LE DÉVOUEMENT D'UNE SOEUR;

Nouvelle,

PAR

J.-B.-J. DE CHANTAL,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

PARIS.

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

P. C. LEHUBY,

SUCCESSEUR DE M. PIERRE BLANCHARD,

Rue de Seine, 48.

—

1835.

AVANT-PROPOS.

Les devoirs de la piété filiale sont, sans contredit, les plus doux que nous puissions avoir à remplir. Notre père et notre mère sont naturellement nos premiers protecteurs, nos premiers amis. C'est à eux que nous devons le plus sur la terre : puisque nous avons reçu d'eux, non seulement la vie, mais encore une foule de soins pleins de tendresse et de sollicitude, et surtout l'éducation, ce bien inappréciable, qui seul puisse donner à l'homme une véritable supériorité sur toutes les autres créatures.

Un saint devoir oblige donc les enfans, envers les auteurs de leurs jours, à la reconnaissance, au respect, à l'amour, au dévoûment. Il est vrai que la nature semble avoir écrit ce devoir dans tous les cœurs ;

tant est puissant l'instinct de la tendresse filiale. Mais il n'en importe pas moins que cet instinct vertueux soit entretenu, cultivé, développé sagement par l'éducation, par de beaux exemples, par de bonnes lectures. Les obligations d'un fils sont le premier anneau de la chaîne des devoirs qu'il lui faudra remplir dans le reste de sa carrière. C'est au foyer de la famille que l'on fait le premier apprentissage des vertus sociales. Presque toujours celui qui a été bon fils se montre, par la suite, bon époux, bon père, bon citoyen. L'histoire de tous les peuples et de toutes les époques prouve l'excellence de la piété filiale, et s'est plu à conserver le touchant souvenir d'une foule d'actions héroïques empreintes de cette aimable et noble vertu.

Il résulte de ces considérations générales que l'on ne saurait apporter trop d'attention

à recommander à l'enfance les devoirs de la piété filiale, devoirs si intéressans pour le bonheur des familles et pour la paix des sociétés. On ne saurait par conséquent mettre sous les yeux des enfans trop d'exemples propres à stimuler à cet égard leur naturel; on ne saurait leur proposer trop de modèles à imiter. C'est ce qui nous a engagé à publier ce petit ouvrage, dont chaque page, dont chaque ligne fait ressortir, de la manière la plus frappante, les vérités morales qui viennent d'être exposées. *Rosa, ou l'Héroïne filiale,* est une traduction libre d'une chronique allemande. Nos jeunes lecteurs suivront avec un vif intérêt les progrès de notre héroïne dans le sentier de la vertu; ils ne liront pas sans fruit le détail des généreux sacrifices qu'elle s'imposa pour venir au secours de son père tombé dans le malheur; et plus d'une heureuse sympathie

s'éveillera au récit de tant d'actes d'un dévoûment à la fois héroïque et ingénieux, inspiré à une jeune fille par sa tendresse pour son père. Des faits attachans, des leçons pieuses et solides, des réflexions utiles et judicieuses, des détails de mœurs qu'il est bon de connaître, tel est le fond de cette chronique intéressante, qui convient parfaitement à l'enfance des deux sexes, et que nous croyons de nature à faire fructifier dans les jeunes cœurs le germe des vertus sociales les plus précieuses. On trouvera le même mérite dans la *Nouvelle* qui accompagne l'histoire de Rosa. Aussi n'hésitons-nous pas à recommander ce volume à l'attention des pères et mères de famille, seuls bons appréciateurs de ces sortes d'ouvrages, parce que la tendresse paternelle leur donne un tact infaillible pour discerner ce qui peut contribuer à assurer le bonheur de leurs enfans.

ROSA,

OU

L'HÉROÏNE FILIALE.

CHAPITRE PREMIER.

—

Rosa est élevée par une bonne mère.

Sur les confins méridionaux de la Souabe, dans ces contrées pittoresques entrecoupées de vallées florissantes et de coteaux ombragés derrière lesquels dominent majestueusement, et couvertes de neiges éblouissantes, les montagnes de la Suisse : dans ces mêmes lieux s'élevait, il y a déjà bien long-temps, sur un rocher couvert de pins, l'imposant et formidable château de Tannebourg. Plusieurs siècles après sa destruction, ses tourelles écroulées et ses murs chargés de mousse faisaient encore, surtout lorsqu'ils étaient colorés par les rayons du soleil

couchant ou éclairés par la lueurs de la lune, une impression inexplicable sur l'ame du voyageur qui passait dans les environs. Il bénissait au fond de son cœur les hommes nobles et généreux qui autrefois avaient habité ce lieu, et qui répandaient le bonheur autour d'eux dans toute la contrée; et, après avoir frissonné un instant à la vue de ce triste monument de la fragilité des choses d'ici-bas, il continuait, appuyé sur son bâton, la course qu'il venait de suspendre pour se livrer à ce sentiment pénible.

Jadis maîtres de ce château, le chevalier Édelbert et son épouse Mathilde y vivaient dans l'union la plus heureuse et la plus touchante.

Édelbert était un chevalier plein de bravoure; mais quelle que fût la renommée de l'indomptable courage avec lequel il savait manier l'épée et la lance, rien n'égalait la douceur et la bienveillance de son caractère; c'était un seigneur rempli de la crainte de Dieu, un bon et loyal Germain, un maître plein de clémence et d'affection pour ses vassaux. Le duc de Souabe l'ho-

norait comme son ami ; et l'Empereur lui-même l'avait distingué de la manière la plus glorieuse entre tous les autres chevaliers. Mathilde, son épouse, était regardée, à cause de son esprit, de sa piété, de sa vertu, de sa bienfaisance envers les pauvres, comme la seconde providence de tous les malheureux des environs.

Pendant les temps de guerre et de trouble qui alors étaient presque continuels, le chevalier Édelbert habitait rarement son château ; il accompagnait le duc dans ses expéditions, et son absence durait souvent des années entières. Mathilde, pendant qu'elle était séparée de son époux, trouvait ses plus douces joies dans la société de son enfant unique, d'une fille douce, tendre et vertueuse, dont le nom était Rosa. Cette enfant ressemblait à sa mère par sa beauté et les rares qualités de son esprit et de son cœur. Son éducation, qui donnait de brillantes espérances, était l'objet de la plus vive et de la plus constante sollicitude de sa vertueuse mère ; cette éducation était simple, mais parfaite : sincèrement pieuse et bonne

elle-même, il ne lui était pas difficile d'ouvrir le cœur de sa fille aux sentimens de la bonté et de la piété.

Cette digne mère apprenait surtout à sa fille à connaître Dieu, et elle cherchait à pénétrer profondément son ame d'un véritable amour filial pour le père céleste de la nature : elle sentait elle-même, avec une grande vivacité, la beauté et la magnificence des ouvrages de Dieu ; elle savait les contempler avec recueillement, et en éprouver un plaisir et une satisfaction intimes. Dans l'appartement qu'elle avait coutume d'habiter, et devant les fenêtres ceintrées duquel s'étendait une vue lointaine et majestueuse, elle passait à son travail plusieurs heures de la journée, admirant de là le ciel et la terre qui présentaient l'aspect le plus magnifique. Ce magnifique spectacle donnait à cette bonne mère de fréquentes occasions d'éveiller l'attention de sa fille sur la sagesse, la bonté et la puissance de Dieu, telles qu'elles éclatent dans ses œuvres.

Un jour Mathilde éveilla de très-bonne

heure la jeune Rosa pour jouir avec elle d'une superbe matinée d'été. «Viens donc, » Rosa, dit-elle; viens voir comme le soleil » se lève majestueusement ; vois de quelle » éclatante lumière il couvre les cieux! Les » légers nuages brillent d'une aimable rou- » geur; et, dans le lointain, les montagnes, » au-delà de ces bois touffus et ombrageux, » se présentent comme des collines dorées. » Voilà maintenant le soleil levé entière- » ment sur l'horizon; oh! quelle puissance » admirable que celle de l'Être infini qui a » créé ce soleil vivifiant et tout ce que ses » rayons éclairent. Là-bas le clocher de l'é- » glise s'élève avec une teinte pourprée du » sein de la forêt peuplée d'arbres fruitiers, » et qui entoure le village comme une cein- » ture; le joyeux laboureur retourne avec » de nouvelles forces à ses travaux; le ber- » ger dirige avec empressement ses trou- » peaux vers la profonde vallée qui avoisine » ses foyers; sur les collines d'alentour pais- » sent doucement les brebis surveillées par » les pâtres vigilans; ici, sur les prairies » émaillées de brillantes fleurs, brillent

» aussi les faulx des moissonneurs ; partout
» nous apercevons les traces des bénédic-
» tions divines. Oh ! qu'il est rempli d'a-
» mour ce père universel qui jette égale-
» ment des regards de tendresse sur tous les
» hommes, qui leur a donné pour demeure
» cette terre enrichie de ses dons, et qui veut
» un jour les réunir tous à lui dans sa de-
» meure céleste ! Qui pourrait ne pas se ré-
» jouir, ne pas se féliciter de le servir ? »
Ces paroles, qui partaient du cœur de Mathilde, arrivaient facilement à celui de Rosa ; celle-ci, de son propre mouvement, joignit ses mains et dit : « O mon Dieu ! que je te
» remercie d'avoir fait si bien les choses que
» tu as faites ! »

Mathilde enseignait de la même façon à sa fille comment tout ce que nous apercevons dans l'univers, depuis le soleil jusqu'à la goutte de rosée, nous prouve la bonté et la justice de Dieu. Le cours et les variations des saisons, avec leurs richesses et leurs beautés diverses, lui en fournissaient souvent de nouvelles occasions. Rosa apprenait ainsi à s'élever de la créature vers le Créateur.

La pieuse mère possédait parfaitement la connaissance de la sainte Écriture, et, tout en filant ou en tricotant, elle racontait, pendant des heures entières, à sa fille attentive, les événemens de la Bible les plus propres à faire impression sur l'âge de l'enfance. Par ces récits, Rosa était tour à tour transportée dans le paradis terrestre, sous les tentes des patriarches, dans les déserts avec les Israélites, dans la terre où coulaient des ruisseaux de lait et de miel; et ces histoires pieuses l'intéressaient infiniment. Elles lui apprirent comment Dieu se révéla parmi les hommes aux plus saints d'entre eux, c'est-à-dire à ceux qui ne trouvent le bonheur que dans la vertu, qui fuient le vice et qui voudraient voir tous les hommes également bons et vertueux. Dans les méchans dont la Bible nous retrace l'histoire, elle remarquait les exemples effrayans des suites funestes des vices et des crimes. Mais c'est surtout la touchante histoire de Jésus-Christ qu'elle aimait à entendre raconter. Avec les anges et les bergers, elle se livrait à la joie autour de

la crèche de Béthléem ; avec les Mages de l'Orient elle offrait ses ferventes prières au roi nouveau-né dont l'étoile brillait dans les cieux ; et cette adoration filiale d'amour et de reconnaissance était plus précieuse que l'encens et que l'or. Il lui semblait apercevoir le céleste enfant dans la tente élevée à Nazareth, suivant avec une pieuse docilité les ordres de sa sainte mère et de son humble et respectable père nourricier ; elle le voyait, priant, travaillant et augmentant tous les jours ses titres à l'amour de Dieu et à la reconnaissance des hommes ; elle prenait au fond du cœur la ferme résolution d'obéir à ses parens, et de se fortifier de plus en plus dans la vertu. Souvent aussi elle accompagnait par la pensée le divin législateur des hommes ; elle se trouvait en esprit parmi ses auditeurs, soit au pied de la montagne, soit au bord de la mer, soit dans le temple de Dieu. Pleine de recueillement et d'attention, elle écoutait toutes ses paroles, et promettait avec feu à sa mère de suivre fidèlement d'aussi admirables préceptes ; mais rien n'égale la joie qui

remplit son cœur, lorsqu'elle apprit avec quelle douceur aimable Jésus appelait autour de lui les petits enfans, dont il se disait le constant ami; comment il les bénit, et comment il dit aux parens désolés de la jeune fille expirante : «Votre enfant est seulement endormi ; » comment il la réveilla ; et comment il dit au jeune homme de Naïm qui venait de mourir : «Lève-toi! » et le rendit ressuscité à sa mère. Rosa se promit bien d'être toujours un enfant docile et vertueux, et de mériter par son amour et sa confiance les bénédictions de celui qui peut sécher toutes les larmes, guérir toutes les misères, ôter à la mort même son aiguillon, et donner la vie éternelle ; et lorsqu'enfin sa mère lui raconta les souffrances que l'être le plus juste, le plus innocent, endura pour l'amour des hommes ; comment, versant pour nous son sang précieux, et attaché à la croix fatale, il implorait avec des lèvres pâles et livides la miséricorde de son père dans le ciel pour ses impitoyables bourreaux, et comment, du sein des tourmens et de la mort, il entra dans sa gloire et dans son

éternité, alors de pieuses larmes coulèrent en abondance sur les tendres joues de Rosa; elle fit vœu au fond de son ame de consacrer sa vie tout entière à celui qui était mort aussi pour elle. C'est ainsi que Mathilde apprenait à sa fille à connaître et à aimer la religion et les saintes vertus qu'elle enseigne.

En même temps que cette digne mère cherchait à pénétrer le cœur de sa fille de l'amour de Dieu, elle cherchait aussi à le remplir d'un amour pur pour tous ses semblables, et surtout pour ses parens; mais sa tendresse maternelle produisit naturellement dans le cœur de Rosa le plus tendre amour filial. Rosa aimait tendrement son père, quoiqu'il fût rarement dans ses foyers, parce que sa mère lui en parlait toujours avec l'affection la plus vive. Lorsque Mathilde lui disait: «Tâche donc que je n'aie à dire à ton père que du bien de toi, quand il reviendra!» C'était pour elle la plus énergique recommandation; et lorsqu'enfin le père revenait en effet, Rosa, à l'exemple de sa mère, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour lui procurer toute sorte de satisfaction.

Par exemple, son père aimait beaucoup à manger des pêches d'un arbre planté près du mur du château. Un jour la mère apporta les premiers fruits de cet arbre, les partagea en trois parts égales, pour le père, pour elle et pour Rosa ; mais en ajoutant : « Je donnerai les miennes à ton père. » Rosa dit aussitôt : « J'en ferai autant des miennes ; » et, pour tout au monde, elle n'en aurait pas mangé une seule. Avec un joyeux empressement, elle rangea toutes les pêches dans une jolie petite corbeille, de manière à ce que le rouge pourpre dont elles étaient revêtues fût plus en évidence, et les apporta ainsi à son père.

Mathilde était habituée à soutenir de pauvres nécessiteux en leur donnant quelque argent ou d'autres secours ; souvent elle faisait distribuer ses dons par les mains de sa fille, afin qu'elle apprît de bonne heure à connaître la félicité attachée à la bienfaisance ; elle savait exciter la compassion de Rosa pour les peines d'autrui, et la porter à sacrifier ses propres plaisirs au soulagement de ses semblables. Rosa reçut une fois une pièce d'or

de son père, à l'occasion de son jour de naissance. Le père lui dit qu'elle pouvait, avec cette pièce d'or, acheter l'objet de toilette qui lui ferait le plus de plaisir. Rosa fit à sa mère une foule de questions sur tout ce qu'il était possible de se procurer avec cet argent. La mère lui nomma quantité de choses; et la joyeuse Rosa ne pouvait, dans son embarras, se déterminer soit pour l'une, soit pour l'autre. Dans le même instant, on annonça une pauvre veuve qui venait de perdre, par suite d'une épizootie, la seule vache qu'elle possédait. La mère fit entrer cette veuve, l'écouta, et lui dit : «Ah! mon Dieu, j'ai déjà donné de l'argent à tant de personnes qui ont eu le même malheur! il me serait impossible de faire plus de sacrifices : il faut bien que je conserve quelque chose pour les dépenses journalières de ma maison.» Elle alla cependant chercher quelque argent, et le lui compta sur la table, en lui disant : «Avec toute la meilleure volonté, je ne pourrais vous en donner davantage; mais si vous aviez encore une pièce d'or de plus, vous pourriez

acheter une belle vache. » Rosa courut précipitamment chercher sa pièce d'or et l'ajouta aussitôt à l'argent qui était sur la table. « J'ai déjà assez d'habits, dit-elle ; cette pauvre veuve a plus besoin d'une vache, que moi de nouvelles parures. » La pauvre femme pleura de joie et voulut couvrir la main de Rosa de ses baisers. Lorsqu'elle fut partie, la mère embrassa sa fille et lui dit : «Tu t'es bien conduite, Rosa ; ce noble mouvement de ta compassion a plus de mérite que dix mille pièces d'or, que tous les ornemens et toutes les magnificences de ce monde. »

Mathilde avait aussi accoutumé Rosa, dès sa plus tendre enfance, à une obéissance exacte ; car, disait cette sage et intelligente mère, l'entêtement est le plus grand obstacle au bien. Un enfant doit d'abord apprendre à soumettre sa volonté à la volonté de ses parens ; il la soumettra ensuite d'autant plus facilement à celle de Dieu : car, s'il n'obéit pas à ses parens, qu'il voit, comment obéirait-il à Dieu qu'il ne voit pas ? Tous les désirs violens, ajoutait-elle, doi-

vent être modérés dans le cœur des enfans; il faut, de bonne heure, arracher l'ivraie afin de faire croître le bon grain. Mathilde donnait à sa fille des occasions de s'exercer à obéir avec empressement et à surmonter ses moindres penchans : ce que la mère ordonnait devait s'exécuter aussitôt. Pas une fleur ne pouvait être cueillie, pas un fruit arraché dans le jardin avant qu'elle ne l'eût permis; elle n'aimait cependant ni à défendre ni à ordonner beaucoup, et à tout propos. Les enfans, disait-elle, n'ont besoin que d'un très-petit nombre de commandemens; mais ceux-là il faut les suivre de la manière la plus rigoureuse. Dieu, ajoutait-elle, n'a donné que dix commandemens pour rendre les hommes bons et heur.ux; et si on les avait toujours observés, on aurait pu leur en épargner dix mille autres.

La sage Malthilde s'aperçut bientôt aussi que, pour encourager les enfans à la docilité et les détourner de la désobéissance, les récompenses et les punitions étaient nécessaires. Dieu, disait-elle, ne fait-il pas de même avec nous autres grands enfans? C'é-

tait un grand plaisir pour elle de mettre à la disposition de Rosa les plus beaux fruits du jardin ; mais il fallait que Rosa l'eût mérité. Sa mère lui disait : « Si tu récites sans faute les vers que je vais te dire, tu auras ces pêches ; » ou une autre fois elle lui disait : « Si tu fais très-bien ce que je te donne à tricoter, et si tu l'achèves entièrement, je te donnerai ce beau raisin. » Rosa avait bientôt rempli sa tâche ; elle était plus contente que si elle avait obtenu les fruits sans être obligée de les mériter. Lorsqu'elle avait commis une faute, elle n'osait accompagner sa mère au jardin. Cette punition était assez grande ; bientôt même elle ne fut plus nécessaire. Lorsque, d'un regard sévère, sa mère lui disait : « Je ne me serais pas attendue à cela de ta part ; ne me fais donc plus un pareil chagrin ! » Rosa n'avait plus ni plaisir ni repos jusqu'à ce que sa bonne mère lui eût souri, en signe de pardon.

Une chose à laquelle cette excellente mère tenait beaucoup aussi, c'était que sa fille fût, comme elle, toujours occupée. Son assiduité, se disait-elle en la regardant com-

plaisamment travailler avec application, n'est sans doute encore d'aucune utilité dans le ménage; mais c'est pour mon enfant même qu'elle est de la plus grande importance : elle la préserve de l'ennui et de la mauvaise humeur, et l'accoutume de bonne heure à une vie active. » Rosa apprit très-vite à filer et à se servir de l'aiguille avec beaucoup d'habileté. Lorsqu'elle fut parvenue à se faire une robe avec le tissu qu'elle avait filé elle-même, sa joie en fut extrême, et le riche vêtement que son père lui avait apporté au retour d'une de ses campagnes avait été loin de lui faire autant de plaisir. Selon la coutume du temps, Mathilde et sa fille ne restèrent pas non plus entièrement étrangères aux soins du ménage dans la belle cuisine du château; mais c'est dans le délicieux jardin, qui en était l'ornement, qu'elles trouvaient toutes les deux le délassement le plus agréable, comme en même-temps l'exercice le plus utile à leur santé. Les soins du jardinage avaient un attrait singulier pour Rosa. Sa mère lui avait assigné quelques plates-bandes; elle lui fit faire un petit râ-

teau, un joli petit arrosoir, et quelques autres ustensiles du même genre. Depuis les premiers jours du printemps jusqu'à l'automne, Rosa avait toujours quelque chose d'intéressant à faire : tantôt elle était occupée à semer des graines, tantôt à cultiver de jeunes plantes ou à arracher de toutes parts la mauvaise herbe. Ce ne fut pas un petit plaisir pour elle que de voir servir sur la table de sa mère les fruits qu'elle avait semés et cultivés. Voilà les doux fruits de l'emploi du temps, disait sa mère ; c'est ainsi, qu'en grand et en petit, Dieu sait récompenser l'amour du travail.

Mais autant Mathilde était appliquée à chercher à donner toujours d'utiles occupations à sa fille, autant elle cherchait à la préserver de l'ennui de l'uniformité ; et elle était bien loin de la laisser manquer de distractions. Deux ou trois fois par semaine elle permettait à quelques jeunes filles pauvres, mais bien élevées, et du même âge que Rosa, de venir lui rendre visite ; et, parmi ces jeunes filles, il y en avait une, nommée Agnès, qui se distinguait par une

douceur et une bonté tout exemplaires. Lorsqu'elles arrivaient, Rosa commençait d'abord par leur offrir quelques rafraîchissemens; puis, elles restaient quelque temps à filer ensemble ; ensuite elles jouaient à quelques petits jeux, soit dans l'appartement, soit dans le jardin. Mais la mère avait toujours les enfans sous ses yeux, sans qu'ils s'en aperçussent, et elle entendait chacune de leurs paroles ; c'est elle qui leur proposait des jeux, et elle savait les choisir de manière à les rendre à la fois instructifs et amusans. Par ce moyen, elle parvint à conserver à sa fille un caractère toujours égal, doux et serein.

Un autre soin que la sage et intelligente mère avait singulièrement à cœur, c'était d'empêcher que le germe de la vanité et l'amour de la parure pussent se développer dans son cœur et nuire à ses bonnes qualités. Un jour, et c'était déjà lorsque Rosa commençait à grandir, le duc régnant vint au château de Tannebourg pour rendre visite à son ami Édelbert. On invita à cette occasion plusieurs chevaliers

du voisinage. Il fallait bien que Rosa se présentât dans une toilette conforme à sa condition : elle était vêtue de soie et couverte de pierreries. Tous les seigneurs étrangers et leurs dames se répandirent en éloges sur la beauté et sur l'élégant costume de la demoiselle du château, et ils lui dirent une foule de flatteries que Rosa n'entendit pas sans quelque secret plaisir. Lorsque les illustres hôtes furent partis, Mathilde dit à sa chère fille : « J'ai été vraiment bien affligée des discours que ces seigneurs et ces dames t'ont adressés ; est-ce qu'ils n'ont donc pas trouvé autre chose à louer en toi que tout ce clinquant attaché un moment à ta petite personne, et que tu vas déposer tout à l'heure ? C'est bien moins à toi qu'au fabricant de soieries et aux joailliers et bijoutiers que leurs éloges s'adressaient à juste titre. Hélas ! ils n'ont loué que ton extérieur, qui est loin d'être ton propre mérite. Oh ! ma chère, mon excellente Rosa, fais, je t'en conjure, tous tes efforts pour acquérir des qualités qui puissent véritablement te faire honneur. » Et en parlant ainsi, la mère

serrait avec un air triste ses ornemens et ses parures dans un petit coffre destiné à cet usage. « Qu'est-ce, ajouta-t-elle, que de semblables misères en comparaison du précieux avantage d'un bon cœur? »

L'exemple de la mère était plus puissant encore sur Rosa, que toutes ses paroles et ses discours. La modestie, la douceur, la réserve de Mathilde étaient un éloge tacite de ses vertus et de sa conduite, et qui se répétait, pour ainsi dire, à chaque instant du jour : jamais elle ne parlait avec avantage d'elle-même ; jamais elle ne fit sentir à personne la supériorité de son rang, de sa fortune ou de ses lumières ; jamais ses traits aimables et gracieux ne furent défigurés par l'expression de la colère ; jamais elle n'avait médit de personne ni jugé ses semblables avec injustice ou sévérité. Sa piété, son humanité firent sur le cœur de sa fille une impression qui resta inneffaçable tout le reste de sa vie.

Une chapelle antique se trouvait dans le village; ses vitraux étaient peints comme les mosaïques de nos vieux édifices. Là,



Maman, prions pour mon père!

Mathilde s'agenouillait souvent ; l'humilité, la ferveur avec lesquelles elle priait étaient telles qu'elle semblait comme plongée dans une sorte d'extase. Un tel spectacle était bien touchant pour Rosa, qui alors élevait son propre cœur vers le ciel ; elle voyait, elle sentait profondément que c'est dans la véritable piété que se trouve la source des affections les plus nobles et les plus salutaires, et disait souvent à Mathilde : « Maman, prions pour mon père. »

C'est avec une charité active que Mathilde venait au secours des malades, des pauvres et des malheureux de toute espèce. On parlait une fois, dans le village, d'une pauvre femme qui demeurait au pied de la montagne ; on disait que cette femme, mère de sept enfans en bas âge, venait de tomber dangereusement malade. La noble dame ne dédaigna pas de descendre exprès la haute montagne du château, de visiter elle-même la pauvre malade dans son humble chaumière, de s'informer avec intérêt de sa position, de donner tous les ordres nécessaires non seulement pour la faire soigner, mais

encore pour lui inspirer du courage ; elle lui présentait elle-même les remèdes prescrits. Elle répétait cette visite journellement, se faisant accompagner de Rosa, afin de lui apprendre de bonne heure à connaître les misères humaines dans les autres, pour les supporter un jour elle-même avec plus de patience et de résignation.

Une éducation si parfaite ne pouvait manquer de porter ses fruits : Rosa devint le modèle de toutes les vertus de son sexe ; rien n'égalait son amour pour Dieu, pour ses parens et pour ses semblables ; rien n'égalait sa modestie, son ingénuité, sa douceur. Ses vêtemens étaient toujours simples et modestes comme son cractère, et presque toujours tissus de ses propres mains ; quelques fleurs ou un bouton de rose en étaient les seuls ornemens. Mais l'innocence et la grâce de ses yeux effaçaient l'éclat des fleurs. Quiconque la voyait, disait : « Rosa de Tannebourg est sans doute la plus aimable demoiselle de toute la Souabe ; mais sa vertu la rend encore plus aimable que sa beauté. »

CHAPITRE II.

—

Rosa perd sa mère.

Pourquoi faut-il, hélas! que Rosa n'ait pas joui plus long-temps du bonheur de posséder une aussi vertueuse mère! Elle avait à peine quatorze ans, lorsque celle-ci fut attaquée d'une maladie violente; elle sentit le danger de sa position, elle ne le cacha pas à sa fille. Le chevalier Édelbert venait de partir pour une expédition militaire : «Ma chère Rosa, dit-elle à sa fille, je t'en conjure, envoie bien vite un messager à ton père; je voudrais le voir encore une fois dans ce monde. Puis, fais appeler le pieux Norbert; il m'a baptisée, à mon entrée dans cette vie, il m'a offerte, il m'a consacrée à Dieu : à l'instant où j'en dois sortir, il ne me refusera pas son assistance.» Le pieux abbé (c'était un bon et aimable

vieillard), parut bientôt. Mathilde parla quelque temps seule avec lui; elle reçut de ses mains le pain de vie. Sa ferveur pieuse se communiqua sans peine au cœur de la pauvre Rosa, et tempéra pour un moment son inexprimable douleur. Le vénérable vieillard récita les prières des agonisans; il parla de la vie future avec tant de force et de persuasion, que Rosa souhaita avec la plus vive ardeur de mourir tout de suite avec sa mère.

Semblable à un ange consolateur, elle resta dans une pieuse extase auprès du lit de sa mère. Le chevalier Édelbert revint au bout de quelques jours, tard dans la nuit. Rosa courut au devant de lui, et, lorsqu'elle le rencontra au bas de l'escalier tournant, elle l'accueillit avec un torrent de larmes amères. Profondément navré, le chevalier s'approcha du lit de douleur; il fut bien effrayé en voyant son épouse chérie si pâle et si changée; sa douleur, comprimée quelques instans, éclata bientôt en larmes. Rosa ne cessait de sangloter de l'autre côté du lit. La pauvre malade tendit l'une de ses mains

à son époux avec une tendresse inexprimable ; elle tendit l'autre à sa fille. « Mon cher Édelbert, ma chère Rosa, dit-elle d'une voix éteinte, mon heure est arrivée ; je ne verrai plus le soleil levant. Mais ne pleurez pas : je serai mieux là-haut, dans la maison de notre père céleste. Que je vous bénisse avant de vous quitter. Je ne suis cependant pas perdue pour vous : nous nous reverrons bientôt, et pour ne plus nous quitter. » Elle s'arrêta un instant ; son extrême faiblesse lui refusait l'usage de la parole.

« Mon cher Edelbert, regarde notre fille. Je ne t'ai jamais donné mon portrait : que notre fille chérie, mon image vivante, te rappelle mon souvenir ; c'est le meilleur que je puisse te laisser. Je te l'abandonne avec confiance à ma dernière heure et comme en présence de Dieu même ; j'ai cherché à l'élever tout chrétiennement ; c'est à toi maintenant à achever mon ouvrage. Corrige ce que j'ai pu mal faire sans le vouloir, et applique à son bonheur tout l'amour que tu m'as montré et dont je te remercie encore une fois en mourant.

« Et toi, ma chère Rosa, continua-t-elle, tu m'as procuré bien de la joie; tu as été pour moi une si bonne, si excellente fille! c'est un témoignage que je dois te rendre à l'heure de ma mort. Oh! reste toujours ce que tu as été, pieuse, innocente et bonne; aime Dieu, fais ce qu'il nous enseigne, fuis le mal, respecte et chéris ton bon père : si le sort des combats voulait qu'il fût jamais ramené blessé à la maison, remplace-moi près de lui; aux jours de sa vieillesse, prodigue-lui les soins que je ne pourrai lui prodiguer, reste toujours pour lui une bonne fille, et sois heureuse. O Dieu! dit-elle encore une fois en levant ses regards vers le ciel, préserve-la du mal, fortifie-la dans le bien; exauce ma dernière prière, l'ardente prière qui s'élève du cœur d'une mère, et que je la revoie là-haut dans le ciel! »

Le père et la fille fondaient en larmes. La pieuse mourante joignit la main de son époux et celle de sa fille, et, les tenant réunies dans ses mains glacées : « Nous n'avions tous les trois, dit-elle, dans ce monde, qu'un esprit et qu'un cœur; avec l'aide de

Dieu, il en sera de même dans l'autre : la mort ne pourra éteindre notre amour dans le ciel. Nous vivrons et nous nous aimerons éternellement. »

Elle regarda son époux et sa fille avec la sérénité d'un ange. « Dieu, dit-elle, m'accorde à mes derniers instans une grande consolation et une grande joie ; qu'il en soit loué! Que je suis heureuse, ma chère Rosa, que tu voies en moi avec quel calme et quel courage peuvent mourir ceux qui croient en Dieu! »

Dans ce moment, elle tourna ses regards sur une image du Sauveur mourant, suspendue à la muraille près de son lit; elle joignit les mains et pria d'une voix basse et presque étouffée; puis elle se tut, devint plus pâle, ses yeux s'obscurcirent, et elle expira. Rosa resta muette de désespoir; Édelbert dit en sanglotant : « Elle a vécu, elle est morte comme une sainte ; elle a triomphé maintenant. Que Dieu nous prenne un jour aussi doucement à lui, et nous réunisse là-haut avec elle! »

La douleur du brave Édelbert, de la

malheureuse Rosa, pendant cette affreuse nuit, le jour suivant et durant la funèbre cérémonie, fut au-delà de toute expression. Toute la contrée partagea leur affliction; il n'y avait, dans tout le pays, aucune maison, aucune chaumière où l'on ne pleurât comme si l'on avait perdu une mère. Le vénérable abbé confia à la terre la dépouille mortelle de Mathilde. Il voulut commencer à adresser un discours à la foule que cette triste cérémonie avait rassemblée; mais les sanglots éclatèrent de toutes parts avec tant de force que la voix du vieillard en fut couverte; lui-même fondit en larmes. Il fit signe de la main pour demander le silence, et n'ajouta plus que ces mots: « Où » les larmes parlent si haut, je n'ai plus » qu'à me taire. Vivons de manière à ce » que, sur notre tombe aussi, puissent un » jour couler des larmes de reconnaissance; » comme la bienheureuse que nous pleurons, » semons avec courage ici-bas, et comme elle » nous recueillerons là-haut avec abon» dance. »

CHAPITRE III.

Rosa prodigue de tendres soins à son père.

Le chevalier Édelbert était retourné à la guerre ; mais un jour, durant l'automne, il revint à son château, blessé au bras droit. Rosa en fut bien consternée ; elle ne quittait plus le lit de son père ; elle préparait, lui apportait sa nourriture, et aidait à mettre l'appareil à sa blessure. Cependant le bras du chevalier ne guérissait que bien lentement. Édelbert, assis de mauvaise humeur au coin de sa cheminée, se chagrinait de ne pouvoir remplir ses devoirs de chevalier. Rosa seule savait lui rendre quelque sérénité : elle se mettait auprès de lui avec son rouet ou son tricot, et lui parlait de sa bienheureuse mère, lui rappelant quelques-unes de ses sages paroles, de ses nobles actions ; souvent elle lui adressait aussi des questions

sur les circonstances les plus intéressantes de sa carrière chevaleresque ; elle l'engageait à faire remplir encore une fois d'un vin généreux la coupe d'argent qu'il avait reçue en présent du père de Mathilde, et d'y boire quelques rasades en mémoire de ce respectable aïeul. Peu à peu le chevalier se mettait à causer, et sa tristesse s'évanouissait. Bien des heures de ce long hiver s'écoulèrent ainsi pour lui.

Dans les premiers jours du printemps, un noble et aimable chevalier se présenta au château d'Édelbert, et lui proposa de rentrer en campagne avec le duc. A son grand chagrin, Édelbert se sentit encore le bras trop faible pour porter l'épée et la lance ; néanmoins il réunit sur-le-champ tous les gens de son service, et les envoya au secours du duc. D'abord, il les régala pendant trois jours ; le quatrième jour, fixé pour le départ, il les rassembla dans la grande salle des chevaliers, et lui-même, revêtu de son costume de guerre, mais sans le bouclier, car son bras souffrant n'aurait pu en supporter les agrafes de fer, il se présenta

au milieu de ses serviteurs, dont il confiait solennellement la conduite au chevalier étranger; puis, il les exhorta à la bravoure et à la bonne discipline. « Soyez, leur dit-il » entre autres choses, devant l'ennemi, cou-» rageux comme des lions, mais doux comme » des agneaux pour le paisible laboureur. » Des fenêtres du château, il regarda, les larmes aux yeux, le départ du cortége jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le bois prochain. Ce fut en vain qu'il chercha à s'égayer pendant le reste de la journée; après le départ de ses fidèles guerriers, son cher manoir lui parut solitaire et désert. Il s'assit, après le souper, tranquillement auprès de son feu. La nuit était froide et noire; une tempête effroyable grondait sur les tours du château; la pluie faisait retentir, en les frappant, les fenêtres de son appartement. Rosa mit quelques bûches de plus dans le feu, apporta à son père sa boisson du soir dans sa coupe d'argent, s'assit auprès de lui, et dit: « Mon cher père, raconte-moi donc l'histoire de ce brave charbonnier qui t'a fait visite cette après-dinée. J'en sais bien quelque

chose : il habitait autrefois notre village ; et la petite Agnès, sa fille, était la compagne de mon enfance. — Ah ! l'histoire de mon brave Burkhards, dit le chevalier; oh ! bien volontiers ! Ce n'est pas sans motif que ce brave homme m'a fait visite aujourd'hui : il devait bien savoir comme je serais mal disposé en restant ainsi tout seul en arrière ; il l'a éprouvé lui-même : c'était jadis un brave guerrier qui m'a accompagné dans plus d'une guerre.

« Mais avant de te raconter son histoire, je veux te dire quelque chose du chevalier Kullerich de Fichtenbourg. Le magnifique et fort château de Fichtenbourg ne t'est sans doute pas tout à fait inconnu ; des fenêtres de notre grande salle d'armes, ne voyons-nous pas, dans le lointain, ses tours, s'élever du fond d'une sombre forêt de sapins? Mais tu n'as jamais vu le chevalier lui-même, car, depuis de longues années, il est animé contre moi d'une haine implacable, et jamais encore il n'est venu me visiter ici ; sa haine date de bien loin déjà. Dans notre première jeunesse, nous étions venus

tous les deux, comme deux jeunes seigneurs, à la cour de notre duc. Kullerich était d'un naturel entêté, colère et vaniteux, et de plus il n'était pas aimé du duc; il commença dès lors à me haïr et à me voir avec jalousie, parce que je lui étais préféré. Lorsque nous fûmes tous les deux en état de porter les armes, et que, dans un tournoi que le duc donna à la jeune noblesse, nous dûmes, pour la première fois, montrer en public notre adresse dans l'art de porter la lance et l'épée, j'obtins le premier prix : c'était une épée avec une poignée en or. Ta bienheureuse mère, alors la plus belle et la plus noble dame de la cour du duc, me l'offrit sur un coussin de pourpre, en présence de tous les chevaliers de la Souabe. Kullerich, au contraire, n'obtint que le dernier prix : c'était une paire d'éperons en argent. Depuis ce temps, il me haïssait encore davantage, et ne pouvait plus me regarder en face; mais son ressentiment atteignit enfin le dernier degré de la violence, lorsque l'Empereur, après une grande victoire, me décora de cette marque d'honneur en or que tu me

vois porter, et qu'il accabla de reproches sévères le chevalier de Kullerich, dont l'impétuosité et l'étourderie avaient manqué de faire perdre la bataille.

« Le brave Burkards dont tu me parlais tout à l'heure, mon vassal et mon compagnon d'armes, avait un petit bien situé sur la frontière de mon fief, et presque contigu à un bois qui appartient à Kullerich. Celui-ci était un très-mauvais voisin pour mon brave Burkards. Il entretenait un gibier très-considérable; les cerfs de ses parcs couraient au delà de mes limites, et dévastaient les champs du brave Burkhards; ses sangliers ravageaient la prairie de ce digne homme. Je lui donnai la commission de tirer dessus, sans plus de cérémonie, et de m'en apporter ce qu'il pourrait; car le gibier pris ou tué sur mon propre terrain devait, de droit, m'appartenir. Je revins une fois le soir de la chasse, à cheval et accompagné de mes gens; le soleil venait de se coucher: voilà que tout à coup la femme de l'honnête Burkhards se précipite vers moi, les cheveux épars, jetant des cris

plaintifs ; elle tombe à mes genoux et implore mon secours en se tordant les mains avec désespoir. Sa pauvre petite Agnès était avec elle ; la pauvre enfant tomba à genoux à côté de sa mère, et éleva aussi vers moi ses petites mains en tremblant et en pleurant. Ce spectacle me déchira l'ame ; je descendis de cheval, et me fis raconter ce qui venait de se passer.

» Voici ce qui était arrivé. L'honnête Burkhards, sa femme Gertrude et la petite Agnès avaient soupé ensemble, sous le grand arbre, devant la porte de leur maison ; ils étaient sans aucune crainte. Soudain le chevalier Kullerich fond sur eux, accompagné de plusieurs valets armés, à pied et à cheval. Les valets saisirent le bon Burkhards, lui lièrent les mains derrière le dos, le jetèrent sur une charrette, et l'emmenèrent. Kullerich se porta à cette violence, parce que, récemment, Burkhards avait tué un cerf sur ses limites, mais sur mon propre terrain, et l'avait apporté à Tannebourg. Enflammé de colère, Kullerich jura qu'il ferait périr l'infâme voleur

de gibier (c'est ainsi qu'il appelait l'honnête Burkhards) dans le plus horrible cachot de Fichtenbourg, parmi les crapauds et les lézards.

» Je le délivrerai, dis-je à sa femme, quand même, pour y parvenir, je devrais détruire tout ce repaire de brigands. Aie bon courage, et va bien vite à ma résidence avec ton enfant.

» Sur-le-champ, je me mis en route, accompagné de mes gens, pour arracher à Kullerich, s'il était possible, sa proie avant qu'il fût arrivé au château. J'envoyai quelques-uns de mes gens à cheval en éclaireurs; je leur donnai un rendez-vous où nous devions nous retrouver, et, au grand trot, je m'approchai de Fichtenbourg. Bientôt les éclaireurs m'apportèrent des nouvelles. Kullerich, me dirent-ils, est à prendre un repas au moulin de Fœrengdourund; la charrette, et le pauvre Burkards dessus, étaient devant la porte. Il se trouvait que j'avais déjà, pour arriver avec mes gens à la résidence de Kullerich, une bonne avance sur lui. Nous nous arrêtâmes dans le bois à un en-

droit commode, où nous étions sûrs que la troupe devait passer. Elle arriva enfin, ne soupçonnant aucun danger, confiante et joyeuse, et faisant un grand bruit. Soudain, comme un éclair, nous tombons sur ces brigands. La lune, qui venait de se lever dans son plein, se chargea du soin de nous éclairer pour faire notre besogne. Comme Kullerich ne s'attendait nullement à être surpris, et comme il venait d'ailleurs de boire outre mesure, il se battit fort mal; et, après une courte résistance, il prit la fuite avec sa bande. J'aurais pu le faire prisonnier; mais j'eus pitié de lui, et le laissai s'échapper. Personne, Dieu merci, ne perdit la vie dans ce combat, et le terrain n'était jonché que des armes des ennemis.

Nous déliâmes alors le pauvre Burkhards, attaché sur la charrette, que nous chargeâmes des armes que nous venions de conquérir. Nous lui donnâmes un cheval qui, dans le désordre, venait de jeter à bas un cavalier ennemi; et nous retournâmes joyeusement chez nous. Comment décrire la joie de la mère et de la jeune fille, lorsqu'elles

nous virent entrer, Burkhards à cheval à mon côté? Mais j'étais encore plus content qu'eux. Oh! quel bonheur que de tirer ses semblables de la peine!

» Je donnai à ces bonnes gens une petite demeure dans ma résidence, où ils ne pussent rien avoir à craindre de la vengeance de Kullerich. Plus tard, Burkhards fut blessé dans un combat, et mis hors d'état de servir plus long-temps. Il n'était cependant pas encore incapable de tout travail; il ne voulait pas manger son morceau de pain sans l'avoir gagné. Dans l'endroit le plus sauvage de notre bois, il découvrit une petite vallée solitaire, et il eut une grande envie de s'y établir. Là, je lui fis bâtir une jolie petite maison : d'une partie de ce terrain, il fit un champ de labour qui lui donne du pain pour lui et sa famille; avec ma permission, il a établi aussi une charbonnière. La contrée qu'il habite n'est presque jamais visitée par personne. Cette vie si retirée et ses occupations journalières ont rendu presque méconnaissable sa figure, autrefois pleine et brillante de santé.

Dans un pareil état, il s'est cru entièrement à l'abri des poursuites de Kullerich, qui, depuis ce temps, en effet, n'a plus eu les moyens de l'inquiéter. »

En racontant cette histoire, le chevalier Édelbert ajouta encore quelques traits de la bravoure et de la fidélité de Burkhards; et ses récits se prolongèrent ainsi bien avant dans la nuit. Rosa avait écouté avec tant d'attention, que la coupe de son père était restée vide depuis long-temps, et qu'elle avait même oublié de mettre de nouvelles bûches dans le foyer.

Soudain un bruit effroyable se fit entendre dans le château; les voûtes de ses galeries retentirent du bruit des armes et de cris guerriers. On entendit des pas d'hommes qui s'approchaient de la chambre à coucher où se trouvaient Édelbert et sa fille. Le chevalier se lève en sursaut, cherche des armes autour de lui. Rosa tourne précipitamment la clé dans la serrure; mais un coup terrible fait subitement sauter la

porte, et un homme armé de toutes pièces, et suivi de plusieurs autres gens en armes, se précipite dans la salle.

« Eh bien! Édelbert, dit-il, les yeux étincelans et avec une voix de tonnerre, voilà donc enfin l'heure de la vengeance! Je suis Kullerich que tu as offensé, que tu as outragé si souvent; tu vas expier le mal que tu m'as fait. » Et il se tourna vers ses gens de guerre, et il leur dit: « Chargez-le de chaînes, surveillez-le jusqu'à ce que nous partions d'ici; le plus noir cachot de Fichtenbourg sera sa demeure. C'est à moi que ce château appartient maintenant; je veux d'abord choisir pour moi ce qui m'y convient en armes et en attirail, en habits et en bijoux; puis, vous pourrez, pour récompense de votre bravoure, piller tout le reste pendant que je passerai quelques heures de plaisir près d'une cruche de vieux vin. Vite, à l'ouvrage: nous partons dans trois heures d'ici. »

Rosa se jeta en pleurant aux genoux du

cruel chevalier, et implora la grâce de son père. Mais le furieux la repoussa loin de lui, et, sans faire la moindre attention à elle, il sortit de l'appartement d'un pas altier. Édelbert fut chargé de chaînes, et deux hommes d'armes furent placés en sentinelles devant la porte.

Kullerich avait jugé que le moment où Édelbert était privé de l'usage de son bras droit, était aussi l'instant le plus favorable pour faire éclater sa vengeance; de plus, il avait attendu jusqu'à ce que les plus braves guerriers d'Édelbert fussent allés rejoindre le duc à la guerre, et ne pussent défendre leur maître. Dans le petit nombre de soldats qui étaient restés à Tannebourg pour y tenir garnison, se trouvait un serviteur lâche et fainéant qu'Édelbert conservait par pitié, et que Kullerich avait gagné avec de l'or. Ce misérable lui avait ouvert, de nuit, une petite porte cachée couverte de broussailles et de débris de rochers, et qui, par une allée souterraine, conduisait dans le château. Le reste de ses domestiques avait

aperçu l'ennemi trop tard, et malgré la plus valeureuse résistance avait été vaincu et renversé en peu d'instans. C'est ainsi que Kullerich était parvenu si vite jusqu'à l'appartement d'Édelbert, et qu'au milieu du château il l'avait fait son prisonnier.

CHAPITRE IV.

—

Rosa est séparée de son père.

Édelbert languissait tristement dans son cachot, près d'une cheminée dont le feu était presque éteint. Rosa était à genoux près de lui, ne pouvant que pleurer, gémir et prier ; elle se tordait les mains de désespoir, et les boucles de sa belle chevelure flottaient en désordre ; elle était comme anéantie : à tous momens elle levait vers son père ses yeux mouillés de larmes. Le bruit confus de la bande ennemie, qui se livrait au pillage et à l'intempérance, retentissait à travers les voûtes du château; mais la chambre des deux victimes était sombre et silencieuse comme un tombeau qu'éclaire une lampe pâle et vacillante.

Édelbert, à la fin, rompit le silence : « Prends courage, dit-il, ma chère enfant,

et sèche tes larmes. C'est Dieu qui nous envoie ces infortunes; adorons sa main lors même qu'elle nous frappe : elle nous accable aujourd'hui de ses rigueurs pour nous dispenser plus tard ses bienfaits ; il saura aussi faire tourner à notre avantage les suites de cette cruelle épreuve. Restons fermes et confians en la sagesse et la bonté de Dieu ; oui, j'ai l'espoir secret que notre bonheur sera bientôt plus assuré que jamais. Je mé fiai beaucoup trop autrefois dans la bienveillance de l'Empereur et dans la faveur du Duc ; mais ils ont maintenant assez à faire pour eux-mêmes, et peuvent à peine se débattre contre leurs nombreux et puissans ennemis. Ne mettais-je pas aussi follement ma confiance dans les remparts et les glaives, les murailles élevées et les épais verroux ? Je ne la mets aujourd'hui que dans le Dieu vivant; il sera désormais, seul, mon protecteur et mon espoir.

» Il faudra bientôt nous séparer, ma chère fille! » reprit-il après quelques minutes de silence, en l'entrelaçant de son bras gauche ; car son bras droit était chargé de pesantes

chaînes, et sa blessure lui causait encore de cuisantes douleurs.

« Qu'on ne me parle pas de séparation, mon cher père ! s'écria-t-elle en le serrant contre son cœur, ils ne parviendront pas à m'arracher de tes bras ; je resterai avec toi dans les cachots, et te suivrai à la mort. »

« Kullerick ne souffrira pas, répondit le père avec calme, que tu restes avec moi ; il ne m'accordera pas cette douce consolation ; il faut absolument nous séparer. Écoute maintenant un conseil que tu devras suivre. Ton extrême jeunesse te dérobera à une surveillance sévère. Tâche de sortir du château, afin de ne pas consumer ta vie dans une humiliante servitude. Il se trouvera bien quelques-uns de mes serviteurs pour favoriser ta fuite.

» Quoique tu te trouves en ce moment expulsée indignement de la maison paternelle, dépouillée de l'héritage et des magnifiques dons que t'a laissés ta digne mère, gardetoi cependant de perdre courage : les biens de ce monde ne méritent pas qu'on s'afflige de leur perte ; tu apprends aujourd'hui à

connaître toute leur fragilité. Il y a, ma chère fille, des trésors bien plus précieux que ni la destinée ni la mort même ne peuvent nous ravir : je veux dire la piété, l'amour du travail, la modestie et la pudeur ; ces trésors, ces vertus étaient la plus grande richesse, les plus beaux ornemens de ta digne et sainte mère : quand tu ne conserverais d'elle que ce seul héritage, tu seras toujours assez riche.

» Quand tu seras parvenue à sortir du château, tâche de rejoindre notre brave charbonnier, le bon et honnête Burkhards ; lui et son excellente femme sauront avoir soin de toi. Dans leur asile, tu pourras vivre inconnue et ignorée jusqu'à ce qu'on parvienne à te faire passer dans le château de quelqu'un de mes amis ; et quand tu resterais de longues années avec ces bonnes gens, quand même tu passerais ta vie entière sous leur toit humble et hospitalier, eh bien ! tu y trouverais la certitude consolante qu'on peut être aussi bien dans une chaumière que dans un château.

» Garde-toi de rougir jamais des travaux

rustiques auxquels tu vas être obligée de te livrer; des mains diligentes, durcies par le travail, méritent plus de considération que des mains oisives brillamment ornées de perles et de bijoux.

» Au mérite des travaux actifs et assidus joins celui des ferventes prières. Nous sommes composés de corps et d'ame: travailler est le partage de l'un; s'élever vers Dieu est le devoir de l'autre.

» N'aie point d'inquiétudes sur mon compte : prie pour moi, et abandonne-moi avec confiance à la volonté de Dieu; j'en suis sûr, il ne m'oubliera pas toujours; il ne sera pas inexorable à tes pieuses prières. Ma situation est affreuse, mais il peut en un instant la changer ;et faire tomber devant moi les verroux et les portes de fer. Dieu est partout, excepté dans le cœur des méchans; dans le fond des cachots il sera toujours avec moi. Que ta confiance en lui soit égale à la mienne; en lui est le seul ami qui ne nous abandonne jamais.

» Quand tu jouirais aujourd'hui pour la dernière fois de la vue de ton malheureux

père, quand je serais condamné à languir le reste de mes jours dans le fond de ce cachot, eh bien! je trouverai encore dans mon infortune la plus douce consolation, celle de pouvoir me dire : Ma chère Rosa n'oubliera jamais les exhortations de son père; elle marchera sur les traces de sa pieuse mère; elle sera digne de la mémoire de ses bienheureux ancêtres. Quand j'entendrais sonner l'heure de ma mort, quand l'œil d'aucun être ne me verrait expirer, quand l'oreille d'aucun mortel n'entendrait mon dernier soupir, quand je ne pourrais dans ce moment suprême serrer dans ma main la main d'aucun ami, je trouverais toujours une consolation bien douce dans la certitude de laisser ici-bas une fille vertueuse qui bientôt me rejoindra là-haut dans le ciel!

» Regarde! j'ai suspendu aujourd'hui à la chaîne d'or que je porte, la médaille d'or aussi qu'un jour je reçus des mains de l'Empereur. Au moment où Kullerich fondait sur nous par cette porte, je l'ai cachée sous mon habit. Hélas! je ne puis la regarder sans sentir redoubler mes peines.

» Conserve toujours bien soigneusement cette marque de distinction, conserve-la comme un précieux souvenir de ton père; ne la vends jamais, même dans la peine la plus extrême : elle pourra, lorsque j'aurai cessé de vivre, t'être de la plus grande importance; elle te servira peut-être un jour à prouver que tu es de la noblesse des seigneurs de Tannebourg.

» Les ingénieuses allégories et les paroles consolantes empreintes et retracées sur cette médaille d'or ont bien plus de prix, une plus grande valeur, que l'or même qui la compose.

» Quand tu verras de ce côté l'œil du Dieu vivant entouré de rayons lumineux avec cette inscription : « Si Dieu est pour nous, qui donc est contre nous? » rappelle-toi que l'œil de Dieu, en effet, voit tout, qu'il veille toujours sur nous, et que ceux qui, dans toutes leurs actions, le regardent comme présent et se préservent des actions mauvaises qu'il déteste, que ceux-là n'ont rien à craindre.

» Quand tu verras de cet autre côté de

la médaille cette croix entourée d'une couronne lumineuse, avec ces mots : « C'est là que tu trouveras la victoire, » rappelle-toi qu'il faut aimer toujours celui qui est mort pour nous sur la croix. Nous tous, pauvres mortels, nous avons dans ce monde à combattre et à souffrir ; c'est dans la foi en celui qui est mort pour nous, dans la fidèle obéissance à ses saints commandemens, dans la résignation que nous enseigne son exemple divin, dans l'espoir que nous donne ses ineffables promesses, que nous trouvons la force de vaincre l'adversité.

» Maintenant, agenouille-toi, ma chère fille, que je te bénisse encore une fois. » Rosa s'agenouilla en pleurant, joignit ses mains, et pencha vers la terre sa douce et gracieuse figure embellie encore par l'expression de la douleur la plus profonde et de la ferveur la plus brûlante. Le père posa sur sa tête ses mains enchaînées, et dit : « Que le Dieu tout-puissant te bénisse, et que la grâce de Notre-Seigneur, qui nous a rachetés, soit avec toi pour toujours ! » Rosa fondait en larmes ; son père la serra en-

core une fois dans ses bras, pleurant amèrement lui-même, et dit : « Je ne t'oublierai jamais, et je ne cesserai, dans mon cachot, de prier pour toi. Promets-moi aussi de ne jamais oublier mes exhortations paternelles, et de les suivre toujours avec la plus fidèle exactitude. » « Oh! je ferai, dit Rosa en sanglotant, tout ce que tu me recommandes, une seule chose exceptée : je ne puis, je ne puis absolument t'abandonner; de grâce, ne l'exige pas de moi ; peut-être mes prières, mes larmes, mes sanglots pourront-ils toucher cet impitoyable chevalier, peut-être me permettra-t-il de te suivre dans ta captivité, de te suivre dans ton cachot. »

Dans cet instant, un nouveau bruit se fit entendre dans le château. Kullerich donna à ses gens l'ordre du départ ; il n'ordonna qu'à un très-petit nombre d'entre eux de rester comme garnison. Des hommes armés pénétrèrent de nouveau dans la chambre d'Édelbert. Rosa se tint étroitement serrée contre son père ; elle conjurait ces hommes de l'emmener avec lui.

mais elle fut arrachée de ses bras avec violence.

On fit descendre Édelbert dans la cour du château, éclairée d'une manière effroyable par un grand nombre de torches flamboyantes. Les portes du château étaient ouvertes; beaucoup de cavaliers, dont chacun tenait à la main un cheval non monté, étaient arrivés à la suite de la nouvelle troupe: au milieu se trouvait le coursier de bataille de Kullerich, orné d'un mors étincelant et d'une couverture de pourpre. Le noble et illustre Édelbert fut indignement traîné sur une charrette. Deux énormes voitures qui lui appartenaient étaient dans la cour, chargées de ses effets les plus précieux, honteux fruit du pillage qui venait d'être consommé. Il vit de ses propres yeux ses chevaux de trait emmenés hors de l'écurie et attelés à ces deux voitures. Cet excellent homme, souffrant encore de sa blessure, tremblotait déjà, avant qu'on ne se mît en route, par suite du froid et de l'humidité qu'il éprouvait sur la charrette où il avait été jeté. Enfin, le chevalier Kullerich parut lui-même dans

la cour, s'élança sur son superbe coursier, Aussitôt des cavaliers entourèrent la fatale charrette avec des cris d'une joie tumultueuse; ils sortirent tous ensemble du château en passant sur le pont-levis, dont le bruit, en tombant devant eux, retentit dans le lointain.

En arrivant à la montagne escarpée qui se trouve à quelques pas du château, il fallut ralentir la marche. Rosa parvint à les atteindre. Kullerich était à cheval à côté de la charrette sur laquelle Édelbert était enchaîné. Elle se pressa, pleurant et suppliant, entre le cheval de Kullerich et la fatale charrette, et, les mains élevées vers le ciel, elle supplia qu'on lui permît de s'asseoir à côté de son père. Mais Kullerich fit comme s'il ne l'entendait pas; il ne jeta même pas les yeux sur elle; et, tenant négligemment l'une de ses mains dans son habit, et l'autre à son épée, il portait autour de lui des regards insolens. Au bas de la montagne, il cria : « Maintenant, en avant, piquons des deux! » Tous aussitôt donnent de l'éperon; les conducteurs frappent de

leur fouet avec fureur sur les coursiers ; et les voilà qui avancent tous avec une vitesse confuse et bruyante. Rosa courut après eux, malgré la pluie et l'orage, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées et que l'affreux cortége disparût enfin à ses regards, à travers la nuit et la forêt.

CHAPITRE V.

Rosa se réfugie chez un pauvre charbonnier.

Rosa, qui n'était sortie que rarement du château de son père, et qui n'en était jamais sortie seule, se trouva alors au milieu de vastes champs, par une nuit sombre, sous un ciel chargé d'orage, toute solitaire et délaissée. La malheureuse ne savait de quel côté tourner ses pas. Elle chercha long-temps en vain un endroit sec où elle pût s'asseoir et attendre le jour. Elle aperçut enfin un épais bocage de sapins qui lui offrait quelque abri contre l'humidité et la tempête. Elle n'éprouvait aucune crainte de passer la nuit seule dans un pareil endro t : le chagrin qui la dévorait laissait son ame très-peu accessible aux terreurs d'une nuit aussi effroyable. Elle n'avait pas d'autre pensée que son père ; elle pleurait,

elle priait, elle gémissait de manière à attendrir des rochers.

Lorsque l'aurore commença à poindre, elle sortit du bocage, et jeta ses regards autour d'elle ; elle vit, à travers les pins de la montagne qui était devant elle, s'élever la tour du château de son père. A cet instant, elle fondit de nouveau en larmes : « Ah ! que j'aimerais, dit-elle, à visiter encore une fois ce lieu de ma naissance, cette douce demeure paternelle ! j'y trouverais peut-être encore quelque fidèle serviteur de mon père qui aurait pitié de moi et me montrerait le chemin qui conduit à la cabane de l'honnête Burkhards. » Mais, en songeant que ce château appartenait maintenant à Kullerich, elle changea de projet, et se dirigea du côté où demeurait l'honnête Burkhards.

Elle ne connaissait les environs qu'à peu près, par les récits que lui en avait faits son père. Au fond de la forêt s'élevaient deux montagnes sauvages, sombres et couvertes de sapins ; entre ces deux montagnes était située la charbonnière ; il y avait environ deux lieues pour y arriver. Rosa examina

avec beaucoup d'attention les deux pointes des montagnes, et se mit à marcher pour passer entre elles; mais bientôt elle s'égara entièrement dans la forêt : tantôt elle fut obligée de se faire jour péniblement à travers un taillis; tantôt il lui fallut traverser un marais, ou bien enjamber un ruisseau. L'épaisseur de la forêt l'empêchait d'apercevoir de loin les deux montagnes; midi était passé, et elle ne les voyait pas encore. Elle continua cependant de marcher, avec courage. Tout à coup elle entend un léger bruit sortir à dix pas d'elle du milieu des arbres; c'était un énorme cerf, portant un bois superbe, et qui se trouva devant elle. Il la regarda avec ses grands yeux noirs, puis fit un tour de côté, s'ouvrit un chemin à travers les branches et s'enfuit. Elle continua sa route sans s'arrêter : soudain elle fut effrayée en apercevant un sanglier. L'animal sauvage venait de se vautrer dans un marais; il se dressa sur ses jambes, jeta sur Rosa des regards qui la frappèrent d'effroi. La pauvre petite prit la fuite et se sauva, hors d'haleine, aussi loin qu'elle le put;

jusqu'à ce que d'épaisses broussailles lui fermassent le chemin. Accablée de fatigue, elle s'assit sous un arbre, espérant grimper sur ses branches peu élevées, si l'animal furieux venait à l'atteindre ; elle prêtait l'oreille avec anxiété, et elle n'entendit rien venir. Mais, en attendant, elle s'était tout à fait égarée ; elle ne savait plus quel chemin prendre, et le soleil déjà était près de se coucher.

Elle commença alors aussi à ressentir la faim, que le chagrin du sort de son père avait entièrement absorbée jusqu'à ce moment. Épuisée de besoin et de lassitude, elle recommença à marcher, et atteignit une petite hauteur au milieu du bois, sur laquelle elle pouvait, avec plus de liberté, jeter ses regards autour d'elle. Un noir nuage, bordé d'un rouge éclatant, couvrait l'horizon ; une sombre vapeur s'étendait sur toute la contrée. Rosa s'agenouilla et se mit à prier : « O! mon Dieu dit-elle, n'as-tu pas dit toi-même : « Invoque-moi dans le malheur, je te sauverai et tu me loueras? » Accomplis en moi ces paroles. » Et voilà que

pendant qu'elle priait, le soleil couchant perça encore une fois à travers les nuages, et ses rayons permirent de distinguer une épaisse colonne de fumée qui, dans le lointain, s'élevait du fond de la forêt. « O Dieu, sois loué! s'écria Rosa avec la plus grande joie, tu as accompli en moi ta parole, tu m'as sauvée : c'est l'honnête Burkhards qui là bas brûle ses charbons, car le reste de la forêt est inhabitée. » Elle rassembla ses forces, et se mit à courir vers l'endroit d'où s'élevait la fumée.

Il en était, en effet, comme Rosa l'avait pensé : Burkhards avait établi sa charbonnière dans cet endroit, et il était déjà parvenu à éclaircir la forêt aux environs de sa cabane. Il était assis sur le tronc renversé d'un arbre, près de son tas de charbons allumés. Le branchage de l'arbre renversé, auquel il avait attaché une petite pièce de bois carré, lui servait de table champêtre, sur laquelle il prenait son frugal souper. Du pain, du beurre et une cruche d'eau, sa hache et ses autres instrumens, étaient à côté de lui sur l'herbe; il contemplait avec

plaisir le soleil couchant, et chantait d'une si forte voix de basse-taille, que tous les échos des environs en retentissaient. Lorsque ces accens frappèrent les oreilles de Rosa, elle se mit à courir encore avec plus de force.

Quand l'honnête Burkards aperçut de loin Rosa, qu'il ne reconnaissait point encore, il hésita, s'étonnant qu'il fût possible qu'une si jeune personne pût se trouver égarée dans cette sauvage et sombre forêt; mais dès qu'il la reconnut, il se leva aussitôt, la salua de loin et à grands cris, se précipita vers elle, lui serra et lui secoua fortement la main selon l'antique usage germanique; puis, tout effrayé, il lui demanda pardon d'avoir noirci et enfumé sa blanche et jolie petite main; et il lui exprima aussitôt sa surprise de la voir dans ce lieu. « Dieu du ciel! lui dit-il, vous ici, ma chère et noble demoiselle, vous ici! au nom de Dieu, comment y êtes-vous venue seule et si tard? vous Vous êtes sans doute égarée? Reposez-vous et restaurez-vous un peu. Ne faut-il pas que vous retourniez ce soir à la maison? il n'y a pas à dire, il faut que

vous y retourniez ce soir, encore; ou bien, aussi vrai que je m'appelle Burkhards, votre père, en proie à l'inquiétude, ne pourrait fermer l'œil de la nuit. —Mon père... dit Rosa en commençant à parler; mais les sanglots l'empêchèrent de continuer. Ne savez-vous donc pas encore l'effroyable histoire?

—Votre père, le loyal chevalier! s'écria le charbonnier, glacé de terreur. (Si le suif et la fumée n'avaient noirci sa figure, on l'aurait vu pâle comme la mort.) Oh! ma chère, continua-t-il, parlez donc, qu'y a-t-il? au nom de Dieu, parlez.

—Hélas! dit Rosa, Kullerich de Fichtenbourg l'a fait prisonnier la nuit dernière, et l'a emmené dans son château, garotté et chargé de chaînes.

—Lui! s'écria le charbonnier en portant la main sur sa hache, il me le paiera cher. Mais, continua-t-il en laissant tomber son instrument, si c'est ce misérable qui le tient entre ses mains, il n'y a plus, malheureusement, rien à espérer. Racontez-moi donc comment cela s'est passé; je ne conçois pas encore comment cela est possible : quand

j'ai quitté votre père hier soir, tout était calme et tranquille. Comment Kullerich a-t-il pu conquérir en une seule nuit un château-fort aussi inaccessible? »

Rosa s'assit sur le tronc d'arbre à côté de Burkards, et commença son récit. Le brave charbonnier s'aperçut bientôt que la faim et la soif lui ôtaient la force de parler; il lui donna à la hâte le pain et le beurre préparés pour lui-même. Elle en mangea, et but quelques traits de l'eau d'une source limpide renfermée dans la cruche posée à côté d'elle. « N'est-il pas vrai, dit le charbonnier, que la faim est un assaisonnement délicieux? les riches n'en ont point de pareils dans leurs boîtes d'épiceries et d'aromates; et nous autres, pauvres gens, nous l'avons pour rien. »

Après que Rosa se fut restaurée, après qu'elle eut remercié Dieu, elle raconta, avec les plus grands détails, tout ce qui était arrivé à son père. Burkhards l'écoutait la bouche béante, proférant de temps en temps de gros jurons contre le cruel Kullerich, se lamentant sur l'infortune de son

pauvre seigneur, et portant bien souvent les mains sur ses yeux; et lorsqu'il apprit que le chevalier Édelbert lui avait envoyé sa chère demoiselle, profondément touché de cette marque de confiance, il se mit à sangloter long-temps et sans contrainte.

« Non, non, ma chère et noble demoiselle, lui dit-il, il est impossible que le bon Dieu abandonne pour toujours un si bon, un si brave seigneur. Mais, pour ce qui vous regarde, chère et noble demoiselle, voyez-vous ici ces charbons allumés? vous n'avez qu'à dire un mot, et j'y saute avec joie : pour vous et votre père, je suis prêt à courir au feu. Mais, avant tout, maintenant il vous faut du repos; vous auriez trop de chemin à faire aujourd'hui pour arriver à ma chaumière. J'ai près d'ici une petite cabane comme les charbonniers ont coutume d'en bâtir; il y a tout juste de la place pour une personne. La voyez-vous là-bas, entre ces trois peupliers? La petite cabane consistait en quelques pieux obliquement enfoncés en terre l'un très-près de l'autre, entrelacés de quelques troncs de jeunes sapins, et cou-

verts d'épais branchages. Sous cette espèce de tente sauvage était un lit de mousse bien sèche. Le charbonnier y fit entrer Rosa, et alla ensuite s'asseoir non loin de ses charbons, entre deux sapins touffus; il avait établi dans cet endroit un banc de gazon fort commode. Durant toute la nuit il ne cessa de rêver et de réfléchir sur le récit de la noble demoiselle. Ce qui le chagrinait le plus, c'était l'idée que le secours qu'Édelbert lui avait prêté contre Kullerich avait été, du moins en partie, cause de la captivité du noble chevalier. Il se frappa mille fois les mains contre la tête, pria avec ferveur, et jura de tout faire pour sauver le noble chevalier, pour consoler un jour sa bonne et digne fille. Le sommeil resta loin de ses paupières ; mais Rosa s'endormit aussitôt, et demeura jusqu'en plein jour dans les bras du sommeil, quoiqu'un vent effroyable n'eût cessé, depuis le commencement de la nuit jusqu'au matin, de s'agiter à travers les sapins, et qu'une forte pluie tombant à grands flots eût plusieurs fois ébranlé la forêt.

CHAPITRE VI.

Rosa dans la charbonnière.

Lorsque le jour parut, le vent s'était apaisé, les nuages amoncelés s'étaient dissipés insensiblement ; un silence complet régnait partout. Le charbonnier se mit de temps en temps à prêter l'oreille pour savoir si la jeune demoiselle n'était pas encore éveillée. Il lui semblait quelquefois l'entendre remuer ; et il se réjouit bien fort en s'apercevant qu'il n'en était rien. « Quel plaisir, dit-il, de la voir ainsi goûter un doux repos ! Le sommeil est un des grands bienfaits de la Providence ; il nous fait oublier nos douleurs. »

Dans ce moment arriva Agnès, la fille du charbonnier, très-aimable, bonne et douce personne ; elle portait une corbeille au bras, dans laquelle se trouvait à la fois le déjeuner,

le dîner et le souper de Burkards. En regardant son père, elle s'aperçut bien vite qu'il avait pleuré et qu'il avait quelque chose sur le cœur, et lui demanda ce qui le chagrinait. Il lui fit signe de se taire, pour ne pas éveiller Rosa, la conduisit vers le banc de gazon sous les sapins, lui raconta l'histoire d'Édelbert; et les larmes de la bonne Agnès inondèrent sa charmante figure.

Pendant ce temps, Rosa s'était réveillée; à travers une petite ouverture que Burkhards avait pratiquée dans sa cabane, afin de pouvoir surveiller de là ses charbons, l'aurore avait frappé les doux regards de Rosa, et l'avait éveillée : aussi, se rappelant où elle se trouvait, elle se mit à pleurer de nouveau. Ses larmes ruisselaient en abondance lorsqu'elle sortit de la cabane. Le charbonnier et sa fille se levèrent du banc de gazon sur lequel ils étaient assis, et coururent à sa rencontre.

« Que faites-vous, ma chère et noble demoiselle? dit le brave chevalier. Pourquoi saluer avec des larmes cette belle aurore? Voyez quel ciel pur et serein a succédé à l'affreux

orage de cette nuit! Ainsi passera également l'orage qui s'est élevé sur vous et votre père : ayez confiance dans la bonté divine. »

Rosa et Agnès s'embrassèrent comme des amies d'enfance, et l'une et l'autre s'étonnèrent beaucoup de ce que chacune d'elles avait tant grandi.

Agnès alors ouvrit sa corbeille : elle en tira une bouteille de terre cuite, versa un lait pur et frais dans une jolie petite écuelle qu'elle posa sur la table champêtre; puis elle chercha du beurre et du bon pain, et invita sa compagne à déjeuner avec elle. Rosa s'assit sur le beau gazon, et elles prirent ensemble, et de bon cœur, un repas frugal assaisonné par l'appétit.

Après cette collation champêtre, Burkhards prit la parole et dit : « Maintenant, ma chère et noble demoiselle, allez avec Agnès dans ma chaumière, et restez-y tant qu'il plaira au bon Dieu. Dès que mon ouvrage me le permettra, je vous rejoindrai. Ne soyez pas si triste et ne pleurez pas tant : la tristesse ne sert à rien, et les larmes ne rendent pas les affaires meilleures. Toi, ma

chère Agnès, donne soigneusement la main à notre digne demoiselle, sur le chemin hérissé de rochers qui conduit à notre demeure; embrasse pour moi ta mère. Allez, mes enfans, partez ensemble; que le ciel vous accompagne!»

Rosa et Agnès se mirent en route à travers les chemins sauvages et presque inaccessibles qui entouraient la charbonnière. Elles furent d'abord obligées de traverser, pendant environ une heure, une haute et sombre forêt où aucun sentier n'avait encore été pratiqué; ensuite elles arrivèrent devant d'énormes rochers couverts de mousse et de broussailles, et à travers lesquels s'élevait une étroite montée : il leur fallut gravir long-temps. En suivant cet étroit passage, elles arrivèrent le long d'une chaîne de rochers, et elles passèrent devant des précipices dans le fond desquels elles apercevaient de loin, et sous leurs pieds, les pointes des sapins les plus élevés; enfin il fallut descendre par un sentier escarpé et bordé d'affreux abîmes. Rosa ne pouvait regarder sans effroi ces rochers terribles

qui pendaient menaçans sur sa tête. «Oh! ma chère Agnès, dit-elle, où vas-tu donc me conduire? J'ai bien peur que nous ne trouvions pas d'issues.» A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'une vallée délicieuse se déroula à ses yeux, éclairée par les rayons d'un soleil éclatant.

C'est au haut de la vallée dont elles apercevaient la douce pente, que se trouvait la maison du bon charbonnier, bâtie en bois et d'un aspect agréable. Derrière elle s'élevaient quelques sapins touffus; elle était entourée de jeunes arbres fruitiers tout en fleurs; un ruisseau pur comme le cristal coulait auprès d'elle. La vallée tout entière était couverte de vertes plaines émaillées de fleurs brillantes; les rochers et les bois qui l'entouraient la préservaient des fureurs des vents et des orages. Dans le fond de la vallée paissait un troupeau, quelques chèvres étaient à grimper sur les rochers qui la bordaient; un joli petit jardin, entouré d'une haie de grillage, fleurissait tout à côté de la maison. Dans un des coins du jardin était une ruche d'industrieuses abeilles;

quelques oiseaux domestiques échappés de la basse-cour étaient près de la porte de la maison, cherchant dans le sable quelques grains de leur nourriture. Rosa entra dans la cabane, et s'assit toute fatiguée sur un banc de bois.

Il était midi ; la femme du charbonnier était occupée à faire la cuisine ; lorsqu'elle entendit sa fille parler avec quelqu'un, elle entra précipitamment et salua la nouvelle arrivée avec une joie inexprimable. Elle croyait que Rosa était seulement venue lui faire une visite d'amitié, et lorsqu'elle apprit ce qu'il en était, elle fondit en larmes ; mais, après être revenue de sa première frayeur, elle se mit à consoler Rosa de la manière la plus modeste : « Soyez la bien venue, dit-elle, dans notre modeste cabane, dans notre riant vallon. C'est votre père qui nous a fait bâtir cette petite maison : elle vous appartient, nous vous l'offrons de bon cœur ; soyez-y comme chez vous jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous ramener dans votre château, vous et votre bon père. Il le fera, gardez-vous d'en douter ! jusque-

là nous ne négligerons rien pour vous rendre la vie douce et agréable. »

Rosa dit, avec le plus vif attendrissement : « Ah ! qu'il est doux, dans le malheur, de trouver de si braves gens ! Que je me trouve bien de ce que mon père a été si bon envers vous ! »

La brave femme du charbonnier eut aussitôt un autre embarras : elle ne savait comment trouver pour le repas quelque chose digne d'être offert à sa noble et intéressante convive ; elle pria Agnès de faire passer le temps à sa chère compagne, et alla elle-même dans la cuisine aviser aux moyens de lui offrir un petit repas champêtre qui ne fût pas trop au-dessous de la bonne volonté qu'elle y mettait. Elle fit de son mieux, mais elle se confondit en excuses de ce qu'elle n'avait pu mieux faire.

« Oh ! ma chère Gertrude, s'écria Rosa, vous ne savez pas combien, dans votre pauvreté, vous êtes riche et heureuse. Je ne veux pas parler actuellement de votre nourriture, qui vous entretient sains et forts, et que je goûte moi-même aujourd'hui avec

un véritable plaisir ; mais vous avez quelque chose de plus délicieux que les vins les plus exquis et les mets les plus agréables : une vie tranquille et paisible. Ah ! que j'aimerais à rester ici ma vie entière, si mon père y était avec moi ! et lui, j'en suis sûre aussi, l'aimerait autant que moi. »

CHAPITRE VII.

—

Rosa travaillant dans la charbonnière.

Le brave Burkhards était resté plusieurs jours sans donner de ses nouvelles. Lorsque sa fille lui avait apporté, la dernière fois, son repas dans le bois, il lui avait dit qu'il avait l'intention d'aller pendant quelques jours porter ses charbons à la ville, qu'il ne fallait plus lui apporter à manger; qu'il reviendrait bientôt à la maison. On commençait déjà à être inquiet sur son compte, lorsqu'un soir il entra tout d'un coup dans la maison. Il portait un chevreuil sur ses épaules, dans ses mains des flèches et un arc. Il posa son fardeau à terre, et salua Rosa avec la plus vive amitié. «As-tu bien vendu tes charbons, mon cher Burkhards? lui demanda sa femme. — C'est bien maintenant le moindre de mes soucis. Ah! si du moins mes plus chères

espérances ne s'étaient pas évanouies! J'ai bien fait des courses et des démarches, dont je ne voulais pas d'abord vous parler. Je me suis présenté chez des chevaliers, chez des barons, que le digne père de notre demoiselle a jadis tirés de bien grandes peines; je les ai exhortés à aller livrer l'assaut au château de Kullerich, à délivrer à main armée notre brave seigneur, ou, du moins, à surprendre Kullerich à la chasse, à s'emparer de lui, à le jeter dans une tour bien gardée, et à l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait lâché Édelbert, et lui ait rendu tout le bien qu'il lui a enlevé de vive force. Mais toutes mes paroles ont été inutiles. « Kullerich est trop puissant, m'ont-ils dit; l'entreprise est trop dangereuse, elle peut avoir de mauvaises suites : il faut attendre que les autres amis d'Édelbert soient revenus de la guerre; on pourra alors tenter quelque chose. » Cette ingratitude m'a fait verser des larmes de sang. Je ne leur ai pas dit un mot de ce que vous vous trouviez avec moi; je n'ai demandé à aucun d'eux s'il voulait vous recevoir dans son château : vous faites bien

mieux de rester avec nous. Restez avec nous, digne et excellente demoiselle ; je veux être comme votre père. Ma Gertrude et mon Agnès ne vous quitteront pas ; nous ferons tout au monde pour vous rendre ce séjour supportable. » A ces mots, il remit sur ses épaules le chevreuil qui était encore à ses pieds, et dit : «Vous avez été obligée depuis plusieurs jours de vous contenter de vrais repas de carême : ce frais chevreuil vous donnera ce soir, j'espère, un excellent souper. Je veux l'apprêter moi-même ; cela m'est arrivé bien souvent lorsque j'allais avec votre père à la chasse. » Et, en disant ces paroles, il emporta le gibier à la cuisine.

Le lendemain matin, le bon Burkhards fit plusieurs changemens dans la maison, afin de loger Rosa d'une manière plus commode ; il lui donna la meilleure chambre, et l'arrangea aussi bien qu'il put. « Vous voilà enfin abritée, dit-il lorsqu'il eut achevé ; la nourriture ne vous manquera pas non plus. Tout le gibier des vastes forêts d'alentour n'appartient-il pas à votre père ? j'en abat-

trai en abondance, et vous l'apporterai. » Puis, il la conduisit dans son jardin; et, comme Rosa parut prendre du plaisir à entendre bourdonner les abeilles autour d'elle, il lui fit aussitôt présent de la plus belle de ses ruches et de deux gâteaux de cire qu'il détacha tout exprès. Jamais il ne revenait de sa charbonnière sans lui rapporter quelque chose. Tantôt, c'était un panier rempli de fraises odoriférantes; tantôt, une petite corbeille pleine de grandes écrevisses; tantôt enfin, un maniveau de bons champignons. Un jour il s'empara, exprès pour le lui apporter, d'un couple de tourterelles, et il se donna une peine infinie pour fabriquer lui-même la cage. Une autre fois, il revenait du bois avec une jolie petite biche qui marchait ou sautait tout doucement à côté de lui : il l'avait apprivoisée tout exprès pour elle. Quand il restait quelques jours à la maison, il savait les lui faire passer d'une manière très-agréable : il lui racontait d'intéressantes histoires du temps passé, et qui avaient rapport soit aux actions nobles et héroïques de son père, soit à la piété, à la

bienfaisance de sa vertueuse mère; et ces récits étaient toujours pour elle aussi instructifs qu'agréables.

La bonne Gertrude ne le cédait pas en complaisance à son mari. Elle avait appris, avec peine, que Rosa avait été dépouillée de son linge, et elle s'occupait activement à l'en pourvoir de nouveau : elle lui coupa elle-même des chemises, lui fit tricoter des bas. Cette bonne femme n'avait qu'un seul regret, celui de ne pouvoir se procurer ces divers objets aussi beaux qu'elle l'aurait désiré. En travaillant pendant l'hiver, elle avait préparé une provision d'un fil extrêmement délicat et qu'elle destinait à faire un habillement de fête pour sa chère Rosa.

Agnès était aussi pour elle une compagne aussi douce qu'aimable : elles s'amusaient à travailler ensemble. Rosa stylait Agnès dans les ouvrages d'aiguille; elles cultivaient ensemble le petit jardin près de la maison, où brillaient quelques fleurs agréables à la vue et à l'odorat à côté des légumes qu'un travail assidu y faisait croître en abondance; elles allaient se promener en-

semble dans la vallée et dans les forêts; elles jetaient ensemble aussi quelques miettes de pain aux petits poissons dont elles observaient les rapides ébats dans les ruisseaux limpides; elles se plaisaient à écouter le chant de divers oiseaux qu'Agnès savait nommer chacun par son propre nom.

Jamais, cependant, la pauvre demoiselle ne retrouva toute sa sérénité : le sort de son malheureux père était toujours présent à son cœur. Souvent on ne savait où elle était allée, et, après l'avoir cherchée long-temps, on la trouvait dans la sombre obscurité du bois ou dans quelque grotte de rochers, où, en pleurant à chaudes larmes, elle priait pour son père. Sa douleur, en se prolongeant, devenait de jour en jour plus amère; elle ne retrouvait quelque sérénité que quand, avec la famille du bon charbonnier, elle était à rêver quelque projet soit pour soulager le cher captif ou même pour tenter sa délivrance.

Un dimanche, ils étaient à dîner tous les quatre, et la délivrance du brave chevalier était, comme de coutume, leur unique en-

tretien. Le petit repas allait être achevé, et il n'y avait plus qu'une assiette de champignons délicieusement apprêtés. Le brave charbonnier, qui savait parfaitement distinguer les bons champignons des vénéneux, les avait cueillis exprès pour Rosa, qui les aimait beaucoup. « Nous ne faisons pas grand cas, dit-il, nous autres, de ces mets; mais les grands seigneurs croient que c'est merveille. J'en apportais souvent à votre château, particulièrement de ceux qui viennent si bien près des charbonnières. Un autre charbonnier, qui habitait une forêt appartenant au château de Fichtenbourg, en envoyait beaucoup à ce château par ses enfans; une de ses filles entra même, par ce moyen, au service du concierge. Mais la femme du concierge, véritable dragonne, à ce qu'on dit, a chassé, il y a quelques jours, cette petite fille; de sorte que mon confrère l'enfumé, qui a aussi la tête passablement chaude, a juré, par tous les sermens du monde, de ne plus y porter de champignons, quand bien même les gens, pour l'en prier, viendraient se mettre à ses genoux. »

Rosa alors se leva précipitamment, et s'écria, toute joyeuse : « J'y suis, j'y suis ; c'est cela, c'est cela même : je m'habille en petite charbonnière, j'apporte des champignons au château ; je cherche à gagner les bonnes grâces de la femme du concierge ; j'entre à son service, et je fais si bien, que je parviens à revoir mon père, à soulager ses peines, peut-être à le délivrer. O Dieu ! dit-elle en levant ses yeux au ciel et joignant les mains, répands sur ce projet tes grâces et tes bénédictions ! »

Le charbonnier secoua la tête, se mit à tousser, et fit quelques objections. Rosa les réfuta, et il lui fallut céder. Elle sortit précipitamment, et revint, au bout de quelques minutes, habillée en petite fille de charbonnier. Elle avait échangé ses habits contre ceux d'Agnès : ils lui allaient on ne peut mieux, et le champêtre chapeau de paille la coiffait à ravir. Gertrude et Agnès ne pouvaient se lasser d'admirer Rosa ; elles frappaient joyeusement dans leurs mains. « Ces habits vous vont à merveille, dit Gertrude ; mais votre douce et charmante phy-

sionomie, si gracieuse et si pure, vos petites mains, si blanches et si tendres, ne vont pas bien avec cela : on devinera bien vite qui vous êtes. » Burkhards connaissait un moyen innocent pour donner à ses mains et à sa figure une couleur foncée qu'il serait facile de faire disparaître ensuite; il en fit sur-le-champ l'essai. Gertrude et Agnès s'écrièrent alors : « Maintenant cela pourra aller; personne ne vous reconnaîtra. »

Rosa voulut, dès le lendemain, se rendre à Fichtenbourg; elle craignit d'être devancée par quelque autre qui chercherait réellement à entrer au service de la concierge. « Eh bien, tentez-le, dit le brave charbonnier, et que Dieu soit avec vous! Ce soir encore, je rassemblerai pour vous les plus superbes champignons qu'il me sera possible de trouver; j'en ai encore là-haut dans ma chambre quelques-uns de ceux que j'ai fait sécher et qui poussent en abondance auprès de ma charbonnière. Agnès vous accompagnera jusqu'à la lisière de la forêt, jusqu'au pied d'une petite colline où se trouvent trois croix en pierre, et d'où l'on

aperçoit Fichtenbourg, de manière à ne pouvoir se tromper de chemin. Elle vous attendra là jusqu'à ce que vous reveniez. »

Le lendemain de grand matin, Rosa était déjà prête à partir. Elle prit en main le panier de champignons; Agnès en portait un autre rempli de provisions diverses. Gertrude et Burkhards, debout devant la porte de leur habitation, bénirent Rosa du profond de leurs cœurs, et lui donnèrent encore plusieurs conseils de prudence et de sagesse. Ils la regardèrent long-temps marcher; ils avaient les yeux mouillés de larmes. « La brave fille réussira! s'écria Burkhards, il ne nous est pas permis d'en douter; car est-il permis de ne pas avoir foi dans la promesse du quatrième commandement de Dieu? »

CHAPITRE VIII.

Rosa sollicite du service dans le château ennemi.

Rosa, dans son nouveau costume, et accompagnée d'Agnès, était parvenue heureusement au bout de la forêt. Son cœur se brisa lorsqu'elle aperçut Fichtenbourg et l'antique tour de son clocher. « Peut-être, se disait-elle, est-ce dans cette tour même que gémit mon pauvre père? Que fait-il maintenant? Le chagrin et les souffrances ne l'ont-ils pas consumé? vit-il encore? Ah! si je pouvais parvenir jusqu'à lui! si Dieu pouvait conduire mes pas et me faire trouver grâce et faveur chez les hommes devant lesquels je vais me présenter! » Et Rosa dit adieu à Agnès et continua sa route toute seule. Lorsqu'elle fut parvenue au haut de la montagne, et qu'elle fut entrée dans le bourg, résidence des seigneurs de Fichtenbourg, elle aperçut aussitôt, dans

la cour du château, Kullerich à cheval, revêtu d'un magnifique habit vert galonné en or, et la tête ornée d'un grand et superbe plumet. Il était accompagné d'un nombre considérable de valets et de piqueurs, et se disposait à partir pour la chasse. Les genoux de la pauvre Rosa s'affaissèrent sous elle lorsqu'elle reconnut le cruel ennemi de son père; elle s'assit, pour ne pas tomber a la renverse, sur un banc de pierre qui était à coté de la porte du château. Dans cet instant, les cors de chasse retentirent, et le cortége passa près d'elle. Rosa se leva; mais l'orgueilleux chevalier regarda à peine cette pauvre fille tremblante, et franchit la porte du château au grand trot. Rosa retourna s'asseoir sur le banc; son cœur était dans une anxiété inexprimable. Elle pensait que ce qui était le mieux pour elle, c'était d'attendre qu'on lui adressât la parole. Au bout de quelques minutes, elle vit arriver des enfans, un garçon et une jeune fille; ils s'arrêtèrent à quelques pas d'elle. Rosa les salua avec amitié, et leur demanda leurs noms. Ils les lui dirent, et devinrent

aussitôt plus familiers. Hotmar, c'était le jeune garçon, découvrit la corbeille qu'elle avait posée à côté d'elle sur le banc, et regarda ce qui s'y trouvait. La petite Berthe, c'était le nom de la petite fille, tendit sa main vers le bouquet de fleurs dont Rosa avait orné son chapeau de paille. Rosa donna les fleurs à la petite fille, et fit présent, aux deux enfans, des meilleurs fruits de son panier; puis, ils se mirent tous trois à causer ensemble comme s'ils eussent été frère et sœurs.

C'étaient les enfans du concierge du château. Celui-ci était à les regarder, en cachette, par une petite fenêtre dérobée, et fut touché de voir une petite étrangère en agir si amicalement avec ses enfans. La prononciation pure et la voix agréable, la mise simple et les manières gracieuses de la jeune fille firent une vive impression sur lui.

Il sortit et fit entrer Rosa dans la chambre. « Qu'as-tu là à vendre? lui dit-il avec amitié. » Rosa découvrit la corbeille, et montra les champignons. Le concierge lui

demanda ce qu'elle en désirait. « Ce que vous en voudrez donner, dit Rosa, car je pense bien que vous ne voudrez pas donner moins qu'il ne faut à une aussi pauvre fille que moi. — Très-bien répondu, dit le concierge. Attends-moi ici : je vais porter moi-même les champignons à la cuisine du château, et marchander pour toi. Il y a longtemps qu'on ne leur en a apportés : je te promets que tu ne seras pas mécontente du marché. » Il prit le panier, et s'en alla.

Un moment après, la femme du concierge entre, apportant le diné. « Que viens-tu faire ici, petite effrontée? dit-elle à Rosa; qui es-tu? que veux-tu? comment as-tu osé te présenter ici, inconnue et sans permission? Sors bien vite, ou je te jeterai cette écuelle par la figure, et te ferai chasser par le dogue qui est là-bas dans la grande cour. »

Les enfans se mirent à intercéder pour Rosa, et montrèrent les fleurs et les fruits qu'ils venaient d'en recevoir. Le concierge revint en même temps, tenant d'une main la corbeille vide, et de l'argent dans l'autre.

« Allons donc, dit-il à sa femme, ne sois pas si brutale : c'est une brave fille. Je pensais à la prendre à notre service ; et tu sais que nous en aurions encore besoin ; mais de l'humeur dont tu es, personne ne voudra rester chez toi. C'est moi-même qui l'ai conduite ici. »

« C'est une autre affaire ! dit alors la femme du concierge un peu radoucie, si c'est ainsi, elle peut rester avec nous. Tu ne dois pas être formalisée, ma chère petite, de ce que je me suis mise en colère : on nous donne ici notre pain pour que nous fassions attention aux étrangers. »

Rosa fit une profonde révérence en signe d'approbation, ce qui fit le plus grand plaisir à la femme du concierge. Quand on lui donnait raison, elle était facile à contenter. « Puisque tu as partagé, dit-elle, tes fruits avec nos enfans, tu partageras aussi notre repas avec nous. Viens, approche de cette table, et prends-y place au milieu de nous. » Rosa se mit à table. Les deux enfans lui firent tant de questions qu'elle trouva à peine le temps de porter la cuillère à sa

bouche. Elle leur répondit toujours avec la plus grande douceur, et se comporta envers eux d'une manière si aimable que la mère en fut toute enchantée. Lorsque Rosa prit en main le panier vide pour s'en aller, les deux enfans se mirent à crier de toutes leurs forces : « Non, il faut rester, il faut rester ! — Je serais charmée, dit la mère, si tu voulais rester avec nous. Ne consentirais-tu pas à entrer à notre service ? — De tout mon cœur ! dit Rosa, et je vous servirai avec zèle et fidélité. — Eh bien ! dit le concierge, retourne d'abord chez tes parens, et fais-leur part de mon offre ; s'ils n'ont rien à objecter, la chose est convenue ; tu commenceras ton service ici dimanche prochain. »

Rosa remercia, et courut en toute hâte vers la forêt. Agnès était assise, non loin des trois croix, sous un noisetier, et tricotait ; en voyant de loin arriver Rosa, elle se leva toute joyeuse, courut à sa rencontre, et lui dit : « Dieu soit loué de ce que je vous revois. Vous devez être bien lasse ! vous devez avoir faim ? venez, mettez-vous à côté

de moi, sous ce noisetier; j'y ai laissé mon panier rempli de provisions. Venez, et racontez-moi ce qui vous est arrivé. »

Rosa la suivit: «Ma chère Agnès, lui dit-elle, je vois bien que tu m'as attendue pour manger, que tu n'as touché à rien. Mange donc, maintenant; mange donc! quant à moi, j'ai pris ce qui m'était nécessaire. Je vais cependant m'asseoir pendant quelques instans auprès de toi; mais il faut nous dépêcher, pour ne pas nous laisser surprendre par la nuit. Je te raconterai mon histoire en marchant, et nous pourrons aussi manger un petit morceau en route. » Agnès y consentit, et elles se mirent aussitôt à cheminer ensemble.

Bien en avant dans la forêt, et lorsque le soleil se couchait, elles rencontrèrent le brave charbonnier et sa compagne qui commençaient déjà à être inquiets. Ils furent bien charmés d'apprendre comme tout s'était si bien passé; mais ils s'affligèrent de ce qu'ils allaient être privés de leur chère Rosa. Pendant tout le reste du chemin, ils se livrèrent tous ensemble aux entretiens les

plus affectueux. Lorsqu'ils entrèrent dans la vallée, la lune venait de paraître sur l'horizon. Rosa, fatiguée mais contente, entra dans sa chambre. Avant de se coucher, elle se jeta à genoux, remercia Dieu d'avoir béni le commencement de son entreprise, et le supplia avec ferveur de lui permettre de la conduire à une heureuse fin.

CHAPITRE IX.

—

Rosa entre au service du concierge de Fichtenbourg.

Le samedi suivant, fixé pour le départ de Rosa, fut un jour de tristesse pour tous les habitans de la maison. Il parut bien dur à la pauvre fille d'abandonner ces braves gens qui lui étaient si attachés, et de s'acheminer vers le château de l'impitoyable Kullerich, dont le seul nom la faisait trembler. Elle savait bien aussi que le service dont elle allait être chargée ne serait pas facile ; mais elle était soutenue par sa confiance en Dieu, et par son amour pour son père. Le brave Burkhards et son excellente femme accompagnèrent Rosa jusqu'au bout de la forêt; puis lui dirent adieu en la couvrant de leurs larmes, et l'accompagnant de leurs pieuses bénédictions. Mais Agnès, qui s'était chargée de porter son paquet de voyage,

alla avec elle jusqu'à la porte du logement du concierge de Fichtenbourg.

La femme de celui-ci leur fit à toutes les deux l'accueil le plus gracieux. « Voilà qui est bien, dit-elle à Rosa, d'être ainsi de parole ! asseyez-vous l'une et l'autre; je vais avoir le plaisir de vous régaler. » Rosa découvrit le petit panier qu'elle portait au bras, et présenta à la femme du concierge, comme un cadeau qu'elle était chargée de lui faire, quelques rouleaux du chanvre le plus fin. Cette attention fit le meilleur effet du monde. « Voilà ce que j'appelle savoir vivre, dit-elle; allons, ça ira bien! » Rosa avait aussi apporté toutes sortes de fruits pour les enfans, qui les reçurent avec grande joie.

Après leur repas, Agnès prit, avec une grande affliction, congé de Rosa. « Allons, allons, lui dit la femme du concierge, ne pleure donc pas tant ; ne peux-tu pas revenir nous voir toutes les fois qu'il te plaira? Je serai toujours charmée de te revoir; et si tu veux m'apporter chaque fois de ces bons champignons, j'en serai encore plus

contente, et tu seras toujours, par-dessus le marché, bien payée de ta peine. » Agnès lui promit de revenir souvent, et sortit en sanglotant. La pauvre Rosa se voyait maintenant séparée de tous ses bons amis, dans un château ennemi, comme si elle eût été toute seule au monde.

Après qu'Agnès fut partie, la femme du concierge se mit dans un grand fauteuil près du fourneau, prit un air encore plus important que de coutume; puis, montrant à Rosa un endroit de la chambre, elle lui dit : « Rosa, mets-toi là, j'ai quelques instructions à te donner; fais-y bien attention.

» Je sais bien que l'on dit partout qu'il est impossible de rester avec moi; que je suis trop vive, trop emportée, et que, dans cinq années de temps j'ai eu vingt filles à mon service : voilà ce qu'on dit dans tous les environs. Mais on ne dit rien des défauts qu'avait chacune de ces filles : il faut que je me donne le plaisir de te les détailler. » Et puis voilà qu'elle se mit à faire, avec beaucoup de chaleur et de volubilité, la peinture du caractère et des défauts des

filles qu'elle avait eues successivement à son service. L'une était d'un orgueil insupportable, et ne pouvait souffrir la moindre observation ; l'autre était toujours mécontente, et se plaignait sans cesse de la modicité de ses gages ; une autre était fainéante comme une couleuvre : avec elle, on ne voyait jamais la fin d'aucune besogne ; une autre était gourmande, et faisait disparaître toutes les friandises qui restaient sous sa main ; celle-ci était d'une malpropreté révoltante ; celle-là d'un désordre qui ne permettait jamais de retrouver les choses dont on avait besoin. Enfin, la femme du concierge se plaignait de l'indiscrétion des unes, de la curiosité des autres, du mauvais service de toutes. Il lui aurait fallu des heures entières, disait-elle, si elle eût voulu entrer dans des détails sur chacune d'elles.

Rosa n'eut pas de peine à voir qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tout cela, et qu'il allait, d'ailleurs, assez mal à sa maîtresse de reprocher aux autres d'être bavardes. Elle pensait bien aussi qu'il aurait été juste d'entendre toutes ces filles dont

elle disait tant de mal, avant de les condamner. Elle se contenta donc de dire qu'une servante qui n'aurait que la moitié de ces torts, méritait toute espèce de blâme ; et qu'une maîtresse qui attache du prix à la diligence, à la propreté et au bon ordre, ne pouvait en être contente. « Je ferai mon possible, ajouta-t-elle, pour éviter tous ces défauts. »

Rosa devint, en effet, le modèle le plus parfait d'une bonne et parfaite servante. Elle servit ses maîtres avec un cœur droit, et selon la crainte de Dieu. Son assiduité était infatigable; c'était un plaisir de voir avec quelle ardeur elle se mettait au travail, et comment elle achevait vite et bien tous les ouvrages qu'elle commençait. Jamais il ne fallait rien lui dire deux fois : elle faisait toujours chaque chose en son temps; elle n'attendait jamais qu'on fût obligé de les lui rappeler; elle voyait elle-même ce qu'il y avait à faire, et souvent son ouvrage se trouvait fait avant qu'on lui eût donné l'ordre de s'en occuper; elle mettait chaque chose à sa place aussitôt qu'elle s'en était

servi. La maison fut tenue par elle dans la plus grande propreté, et elle s'attacha à nettoyer tous les ustensiles jusqu'à ce qu'ils fussent du plus beau brillant, tellement, que tout le monde en admirait la propreté et l'éclat. Ce qui appartenait à ses maîtres lui était plus sacré que ce qui lui appartenait à elle-même ; jamais elle ne mangeait la moindre chose à la dérobée. Elle aurait regardé comme un péché de jeter inutilement, soit une simple aiguille, soit quelque chiffon. Sa discrétion était extrême, et jamais elle ne répétait un mot de ce qui se disait ou de ce qui se faisait au logis. Toujours contente de ce qu'on lui donnait, son humeur était égale, et son caractère plein de douceur et d'aménité; enfin, sa modestie était extrême. Lorsque par hasard elle avait commis quelque légère faute, elle l'avouait aussitôt, et en demandait pardon. Si on la grondait injustement, elle avait l'art de se taire à propos ; son silence et son angélique douceur touchaient et apaisaient sa maîtresse irritée, bien plus que tout ce qu'elle aurait pu dire pour sa défense. Celle-ci de-

vint peu à peu elle-même plus douce et plus traitable; et il arriva, au grand étonnement de son mari, qu'elle passait des journées entières sans s'être mise en colère une seule fois.

Rosa, néanmoins, avait un service très-pénible à faire. Dans les ouvrages délicats de son sexe, elle était d'une grande habileté, surtout pour son âge; mais plusieurs des rudes travaux dont on la chargeait lui étaient entièrement étrangers, et lorsqu'il y en avait plusieurs qu'elle faisait pour la première fois de sa vie, et dont il lui était impossible de se tirer parfaitement, elle avait à essuyer, de la part de sa maîtresse, des injures ou des sobriquets humilians.

Quand elle avait travaillé depuis le matin jusqu'au soir; que, pour prix de ses fatigues, elle avait encore été grondée et malmenée, et que, lasse et triste, elle revenait dans sa chambre à coucher, il lui était doux et consolant de rester seule encore une demi-heure, livrée à elle-même, et de se plaindre à Dieu de ses souffrances. Souvent elle ouvrait sa fenêtre, élevait vers les étoi-

les ses yeux mouillés de larmes, se mettait à prier et disait : « O mon Dieu ! toutes ces souffrances, je veux les supporter de tout mon cœur, si, à la fin, celles de mon père pouvaient en être soulagées. »

CHAPITRE X.

—

Rosa parvient à voir son père dans le cachot.

Rosa, depuis qu'elle était entrée au service, avait passé de bien tristes jours, et n'avait pas encore eu l'occasion de pénétrer jusqu'au cachot de son père. Il était bien douloureux pour elle d'être si près de lui et de ne pas le voir ; néanmoins, un rayon d'espoir s'était, dès le commencement, levé pour elle. Elle avait remarqué que le concierge était, en même temps, gardien du cachot, et qu'il était chargé d'apporter la nourriture aux prisonniers ; de temps en temps, elle le questionnait sur chacun d'eux : elle eut, du moins, le bonheur d'apprendre que son père vivait encore, et qu'il se portait bien. Elle priait souvent le concierge de lui faire voir les prisonniers ; mais celui-ci secouait la tête chaque fois qu'elle lui adres-

sait cette demande, en lui disant : « Il ne faut pas être si curieuse. » Souvent il lui fut impossible de retenir ses larmes, lorsqu'elle voyait l'écuelle de terre, la maigre soupe qui, avec le morceau de pain noir et une cruche d'eau, faisait toute la nourriture de son pauvre père. « Hélas ! disait-elle en soupirant, ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce qu'il est obligé d'endurer ; puis-je, auprès de ses douleurs, regarder pour quelque chose celles que je suis forcée de supporter moi-même ? »

Un soir, lorsque déjà la soupe des détenus était posée sur la planche au moyen de laquelle on la transportait dans le cachot, le concierge dit à Rosa : « Viens cette fois avec moi ; je suis forcé de faire demain un petit voyage pour les affaires de mon maître : je veux te montrer les cachots, et tu porteras toi-même le repas aux prisonniers ; ma femme répugne à se charger de cette commission. » Il prit d'une main la planche sur laquelle les écuelles étaient posées, et de l'autre un énorme trousseau de clés, et il s'avança à travers une longue et sombre al-

lée. Rosa s'attendait bien peu, en ce moment, à revoir son père ; la joie qu'elle en éprouvait était mêlée d'une sorte de frayeur : son émotion était inexprimable ; son cœur battait avec force pendant qu'elle suivait le concierge à travers la sombre allée. Elle reprit bientôt courage, et forma la ferme résolution de ne point chercher, en ce moment, à se faire reconnaître de son père ; « car, se disait-elle, si on venait à découvrir que je suis sa fille, on ne me confierait assurément pas la clé de son cachot. »

Le concierge s'arrêta devant une petite ouverture pratiquée dans une épaisse muraille, et qui avait un petit volet de fer qu'il se mit à ouvrir. Rosa y regarda, toute tremblante, avec la plus vive anxiété. Un homme, dont les cheveux étaient en désordre, la barbe longue et sale, les regards effrayans, était étendu dans cet affreux endroit. « Celui-là, dit le concierge, était autrefois un guerrier brave et habile ; mais le jeu et le vin l'ont séduit, et d'un noble et courageux guerrier ont fait un vil brigand. Dieu vous garde de partager avec lui la punition qui

l'attend. » Il lui donna la soupe qui lui était destinée, et referma le volet.

Il ouvrit alors, un peu plus loin, le petit volet d'une autre fenêtre. Rosa aperçut, sous une voûte épaisse et noire, une femme pâle comme la mort, les cheveux épars, les joues enfoncées, et les yeux dans le plus affreux abattement. « Celle-là, dit le concierge, était autrefois une jeune fille belle comme un ange. Que n'a-t-elle aussi gardé l'innocence d'un ange! mais elle eut le malheur de faire de mauvaises liaisons, et, maintenant, elle est sous le poids de l'affreux soupçon d'un parricide; le désespoir lui fait souvent perdre la raison. Garde-toi d'ouvrir la porte de son cachot! elle pourrait se jeter sur toi et te faire bien du mal.

» Voilà le seul prisonnier, continua-t-il en ouvrant une petite porte de fer, dont nous pouvons nous approcher sans crainte et sans répugnance. Celui-là, c'est un brave homme, doux, pieux, et la patience même; c'est le chevalier Édelbert de Tannebourg. » Hélas! la pauvre Rosa, toute tremblante, ne l'aurait pas reconnu si on ne lui avait

pas dit que c'était lui. Il était pâle, abattu, et portait une longue barbe ; ses habillemens étaient sales et usés. L'infortuné était assis sur un siége de pierre, auquel il était attaché par une longue chaîne de fer qui lui permettait de se promener dans le cachot. Une grosse pierre lui servait de table ; il n'y avait dessus qu'une cruche de terre et un morceau de pain sec. Le malheureux chevalier était assis, le bras gauche appuyé sur cette pierre, et la main sur le front. Il tendit tristement la main droite au geôlier. A côté de la pierre qui lui servait de table, se trouvait un misérable grabat sur lequel on voyait un peu de paille et une grosse couverture de laine. Le cachot tout entier présentait l'aspect le plus effroyable. Destiné aux chevaliers que le sort des armes rendait captifs, il était très-spacieux, taillé dans le roc, et extrêmement voûté ; les murs et les voûtes étaient noircis par le temps. Une seule fenêtre étroite et grillée par de fortes barres de fer donnait du jour à ces épaisses murailles, et le sable ou les ronces en couvraient les vitraux ; une faible lueur

pénétrait à travers, et semblait le rendre encore plus affreux. « Chevalier, dit le concierge, ma petite servante vous apportera votre repas ; je suis obligé de faire un voyage pour affaires. »

Édelbert fixa Rosa avec attention : son aspect lui rappelait sa fille ; mais il ne la reconnut pas. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, et les larmes lui vinrent aux yeux, ma pauvre Rosa est du même âge et de la même taille ! Ne pourriez-vous donc rien m'en dire du tout ? n'en avez-vous rien appris ? ne savez-vous pas où elle est, ce qu'elle est devenue ? Je vous en avais bien des fois prié !
— Dieu le sait, répondit le geôlier ; ici-bas personne n'en sait quelque chose.

— Ah ! mon Dieu, continua Édelbert, pas un seul de ces chevaliers qui se disaient mes amis lorsque j'étais encore heureux, n'a eu pitié d'elle et ne l'a reçue dans son château ! » Édelbert pensait bien à son fidèle Burkhards : au fond du cœur, il espérait que Rosa serait près de lui ; mais il ne voulut pas en parler, pour ne pas le compromettre auprès de Kullerich qui lui voulait beau-

coup de mal. Il dit seulement : « J'espère qu'elle se trouve avec de braves gens qui auront soin d'elle. Qu'elle soit toujours vertueuse et bonne, voilà tout ce dont je désire encore être assuré, ô mon Dieu! avant que de mourir dans ce cachot; puis, je fermerai mes yeux en paix. Si vous saviez comme Rosa était pour moi une bonne et tendre fille, comme elle m'aimait, comme elle cherchait à voir dans mes yeux ce que je désirais! jamais elle ne m'avait causé que de la satisfaction. Quelque part qu'elle se trouve, j'espère qu'elle sera heureuse. Ma petite, dit-il en se tournant vers Rosa, sois envers tes parens, s'ils vivent encore, aussi bonne, aussi obéissante qu'elle. » A ces paroles, l'attendrissement le plus vif succéda dans le cœur de Rosa à la terreur que lui avaient causé l'aspect du cachot de son père et l'état où il se trouvait; elle se mit à pleurer et à sangloter : son cœur se brisa. Peu s'en eût fallu qu'elle ne se fût jetée au cou de son père; ce fut avec beaucoup de peine qu'elle parvint à se retenir. Édelbert s'étonna de la voir si attendrie, et dit : « Aurais-tu perdu ton

père et ta mère, puisque tu es si triste et si inconsolable? » Les larmes permirent à peine à Rosa de répondre ; elle dit que sa mère était morte depuis long-temps, et que son père vivait encore, mais qu'il était bien malheureux.—Eh bien! dit Édelbert, que Dieu veuille avoir pitié de lui! Tu as un cœur bien sensible, ma chère enfant; que le ciel te préserve de toutes séductions! — C'est bien vrai, dit le geôlier à Rosa, tu es beaucoup trop sensible; ne pleure pas tant, ou je ne pourrai te confier la commission d'apporter à manger aux prisonniers. Du reste, continua-t-il en s'adressant à Édelbert, c'est une bonne et excellente fille, pieuse, docile, diligente, telle qu'on n'en trouverait pas une meilleure à dix lieues à la ronde. Ma femme et moi, nous ne saurions trop nous louer de l'amitié qu'elle a pour nos enfans, et du bien qu'elle leur fait. Si ma petite Berthe devient un jour comme elle, j'en remercierai Dieu à genoux. » Édelbert regarda Rosa avec la plus vive affection : « Dieu te bénisse, ma chère enfant! dit-il en lui tendant sa main chargée

de chaînes. Reste toujours aussi bonne et aussi vertueuse ; prie souvent, aie confiance en Dieu : le malheur de ton père sera soulagé, sois en sûre, et tu lui feras encore éprouver plus d'une joie et plus d'une consolation.

— Dieu le veuille ! » dit Rosa d'une voix entrecoupée, en couvrant de baisers et de larmes la main chérie qui lui était présentée.

Il était temps que le geôlier s'en allât, car Rosa n'aurait pu y tenir plus longtemps. Elle eut toutes les peines du monde à sortir ; tout le long de la sombre allée ses jambes chancelèrent, et elle fut obligée, pour ne pas tomber à la renverse, de s'appuyer fortement contre la muraille.

CHAPITRE XI.

—

Rosa se fait reconnaître par son père.

Rosa passa le reste de la soirée dans les plus tristes pensées ; la pâleur de son père chéri, l'affreuse position où elle venait de le voir, étaient toujours devant ses yeux ; son ame en fut déchirée, et l'espérance de se faire reconnaître de lui et de soulager son infortune, pouvait seule calmer sa propre douleur. Dès qu'après avoir achevé son ouvrage, elle fut rentrée dans sa chambre, elle tomba à genoux, et pria Dieu, en pleurant à chaudes larmes, de continuer à bénir son entreprise, et de préparer par elle, à son malheureux père, d'abondantes consolations. Jusqu'à minuit il lui fut impossible de fermer les yeux.

A une heure apres minuit, à peu près, elle fut réveillée par sa maîtresse. Le con-

cierge voulait partir vers deux heures ; il fallait que Rosa se levât et cherchât à trouver un peu de feu sous la cendre pour lui apprêter une soupe. Le concierge, satisfait de la diligence de Rosa, lui promit de lui rapporter un joli cadeau, si, pendant son absence, elle faisait bien son ouvrage ; puis il s'élança sur son cheval, et se mit en route. Le pont-levis fut baissé et relevé, et les clés de la porte furent rapportées, par un valet de guerre, au chevalier de Kullerich, qui, pendant la nuit, ne se reposait que sur lui-même du soin de les garder.

La femme du concierge s'était recouchée ; Rosa se trouvait toute seule dans la chambre qu'elle occupait. Elle détacha, avec beaucoup de soin et tout doucement, du paquet auquel elle était attachée, la clé du cachot de son père, qu'elle avait fort bien remarquée, prit en main la vieille lanterne qui se trouvait, à côté de ce paquet, dans le coffre du concierge, et alla ainsi dans sa chambre, où elle resta encore quelques minutes. Là, et pendant que tout était bien calme dans le château, elle posa sa petite

lampe de nuit dans la lanterne, la couvrit de son tablier, et se glissa sans bruit, après avoir ôté ses chaussures, à travers la sombre et longue allée, vers le cachot de son père, dont elle ouvrit la porte aussi doucement qu'il lui fut possible.

En y entrant, elle vit Édelbert assis sur la pierre, à côté de la table, et les bras croisés l'un sur l'autre. Il fut saisi d'étonnement lorsque, à la lueur pâle et vacillante de la lanterne, il crut reconnaître la petite servante du concierge.

« Est-ce toi, ma chère enfant? lui dit-il. Que veux-tu à cette heure? je viens à peine d'entendre crier deux heures après minuit. — Pardonnez-moi, dit Rosa d'une voix très-basse, de ce que je viens vous interrompre; mais je vois bien que vous n'avez pas dormi. Je voudrais vous parler; c'est pourquoi je suis venue à une heure si avancée dans la nuit. — Ma chère enfant, dit Édelbert, c'est une démarche bien dangereuse! cela te pourrait faire une mauvaise affaire; une brave fille comme toi ne devrait jamais faire de nuit deux pas hors du seuil

de sa chambre. — Soyez sans inquiétude, dit Rosa ; excepté le coq du château et le sonneur de la tour, tout est plongé dans le sommeil le plus profond. Je ne suis pas venue ici sans y avoir pensé ; c'est Dieu même qui conduit mes pas. Je n'ai que quelques mots à vous dire : vos malheurs, le sort de votre fille, m'ont si fort déchiré le cœur, que j'en ai perdu le sommeil. Je viens vous donner des nouvelles de votre fille.

— De ma Rosa ! dit-il avec la rapidité de l'éclair, tu serais comme un ange du ciel qui viendrait visiter mon cachot. Parle, la connais-tu? l'as-tu vue? lui as-tu parlé? est-elle bien portante, heureuse? Oh! de grâce, pourrais-tu m'en dire quelque chose de certain?

— Je puis vous en donner les nouvelles les plus certaines, dit Rosa. Regardez bien, connaissez-vous cette chaîne d'or, cette médaille en or aussi?

— Dieu du ciel ! s'écria Édelbert en les saisissant de ses mains tremblantes, quoi ! ce serait la médaille en or que, dans le cruel instant de la séparation, j'ai donnée à

ma chère Rosa, comme un souvenir éternel? Je lui ai bien expressément ordonné de ne jamais laisser sortir ce gage précieux de ses mains : il faut que tu la connaisses bien intimement, ma chère enfant, et il faut qu'elle t'aime beaucoup, pour avoir pu te la confier. Elle l'a fait, sans doute, pour m'inspirer plus de confiance en toi ; et les nouvelles que tu vas m'en donner auront, probablement, la plus grande importance.

— Elle ne l'a pas confiée à des mains ennemies, mon père, dit alors Rosa : regarde bien, je suis Rosa, je suis ta fille. — Toi! s'écria Édelbert tout stupéfait. Ah! ne me trompe donc pas! ma fille était florissante comme la rose dont elle porte le nom : non, ce ne peut être toi. »

Avant de descendre au cachot de son père, Rosa s'était soigneusement lavé la figure, dont le teint s'était singulièrement rembruni. Elle sort sa petite lampe de nuit de la lanterne où elle était enfoncée, et voilà que sa douce et gracieuse physionomie se présente aux yeux de son père avec plus de charmes qu'elle n'en eut jamais : ses bou-



Mon Père regarde bien, je suis Rosa

cles de cheveux bruns tombaient en anneaux autour de son cou, des larmes brillaient dans ses yeux, et le sourire des anges était sur ses lèvres.

« Rosa! toi! s'écria le père hors de lui, et laissant tomber de ses mains la chaîne qu'il y tenait; toi ici! Ah! viens dans mes bras! Puisque j'ai le bonheur de te revoir, de te presser contre mon cœur, je suis assez heureux, et tous mes maux sont oubliés. »

Il la serra dans ses bras, l'arrosa de ses pleurs. « Mon père!... mon père!... » s'écria-t-elle. Il était impossible à Rosa d'en dire davantage. — Mais comment, chère Rosa, comment es-tu venue ici? dévoile-moi bien vite cet incompréhensible mystère. Quel sort affreux a donc pu abaisser ma chère Rosa jusqu'au point de devenir la plus humble servante des derniers serviteurs de ce château?

Rosa raconta à son père tous les événemens qui lui étaient arrivés. Elle lui raconta avec quelle amitié elle avait été reçue par le brave charbonnier, dans quel cha-



Mon Père regarde bien, je suis Rosa

cles de cheveux bruns tombaient en anneaux autour de son cou, des larmes brillaient dans ses yeux, et le sourire des anges était sur ses lèvres.

« Rosa! toi! s'écria le père hors de lui, et laissant tomber de ses mains la chaîne qu'il y tenait; toi ici! Ah! viens dans mes bras! Puisque j'ai le bonheur de te revoir, de te presser contre mon cœur, je suis assez heureux, et tous mes maux sont oubliés. »

Il la serra dans ses bras, l'arrosa de ses pleurs. « Mon père!... mon père!...» s'écria-t-elle. Il était impossible à Rosa d'en dire davantage. — Mais comment, chère Rosa, comment es-tu venue ici? dévoile-moi bien vite cet incompréhensible mystère. Quel sort affreux a donc pu abaisser ma chère Rosa jusqu'au point de devenir la plus humble servante des derniers serviteurs de ce château?

Rosa raconta à son père tous les événemens qui lui étaient arrivés. Elle lui raconta avec quelle amitié elle avait été reçue par le brave charbonnier, dans quel cha-

grin dans quelle inquiétude elle y avait passé son temps; comment elle avait conçu la pensée d'entrer au service du concierge du château, pour venir ainsi auprès de son père; avec quelle anxiété elle en avait attendu l'heureux instant.

« Dieu, dit-elle en terminant, a exaucé ma plus fervente prière: il m'a donné le moyen de voir souvent le plus tendre des pères, de soulager et d'adoucir ses tourmens et ses souffrances. Ah! je suis maintenant la plus heureuse des filles, et ma vie tout entière ne sera plus qu'un hymne de reconnaissance. »

Le père leva, en pleurant, ses yeux vers le ciel: « Ah! dit-il, si tu n'es pas la plus heureuse des filles, c'est moi qui suis le plus heureux des pères. Combien de fois n'ai-je pas maudit ma destinée, et regretté d'avoir échangé cette chaîne d'or contre la chaîne de fer à laquelle je suis attaché! Je remercie maintenant le ciel de mes souffrances; sans elles, je n'aurais jamais appris à connaître le cœur de ma fille. Oui, dit-il, en jetant un regard de mépris sur la chaîne d'or éten-

due à ses pieds, qu'est-ce que l'or? rien, en comparaison de la vertu et du bonheur qu'elle nous procure. Cette médaille, cependant, dit-il un moment après, et en la ramassant, cette médaille est d'un grand prix, non pas à cause de l'or pur dont elle est frappée, mais à cause des sages maximes et des nobles sentences dont elle est ornée.

» Et n'en voyons-nous pas l'accomplissement sous nos yeux, ma chère Rosa? *les yeux de l'Éternel ont veillé sur toi;* il t'a préservée, il t'a conduite innocente et pure dans mes bras paternels; ses regards divins se sont abaissés jusqu'à mon sombre cachot: il a eu pitié de ma misère. Au milieu de mes angoisses, il m'a préparé ce délicieux instant d'une céleste félicité. *Dieu est avec nous.* Le déloyal chevalier qui me retient ici nous accabla de sa haine; mais il n'a été qu'un instrument docile, entre les mains du Tout-Puissant, pour me procurer cette joie ineffable. *C'est dans la croix du Sauveur qu'est le salut et la force;* oui, car c'est par le chemin des douleurs que nous parvenons aux plus nobles jouissances: je le sens, je

l'éprouve déjà. Dans les joies de ses festins, au son de sa musique brillante, Kullerich s'enivre d'orgueil et me croit bien malheureux. Mais lors même que le bruit des trompettes et les cris des convives retentiraient au fond des cachots comme je les ai déjà entendus tant de fois au milieu de la nuit, je ne voudrais pas, pour tout au monde, changer avec Kullerich. Avec de l'eau et du pain, je suis plus heureux que lui dans les magnifiques salles de son château.

» O! ma chère Rosa, que tu dois te féliciter d'avoir appris de bonne heure à connaître le prix des épreuves et de la résignation : c'est par là que tu t'es préservée des dangers du vice, et que tu as appris à apprécier la beauté de la vertu. Reste toujours digne de toi-même; observe également tous les commandemens de Dieu; que la foi te serve à résister à toutes les tentations, à mépriser toutes les fausses joies du monde, à souffrir toutes les douleurs avec courage, et tu seras plus heureuse que si tu avais été élevée sur le premier trône de l'Europe. »

Profondément touchée, Rosa serra encore une fois la main de son père, éteignit précipitamment sa lampe, et remonta à grands pas ; car, du haut du clocher, le son du cor annonçait, à grand bruit, les premiers rayons du jour.

CHAPITRE XII.

Rosa soulage les peines de son père.

Rosa, redevenue tout à fait, dans son costume et ses manières, la petite fille du charbonnier, venait de se mettre à table avec sa maîtresse et ses deux petits enfans pour déjeûner, lorsque, sans être attendu le moins du monde, le chevalier Kullerich entra précipitamment dans la chambre. Depuis qu'elle était au service du concierge, c'était la première fois que le chevalier paraissait ainsi dans son logement. Que pouvait-elle penser, sinon qu'elle était trahie? D'une voix impérieuse, Kullerich dit : « Vous n'avez plus à vous inquiéter, pour le moment, de la porte du château; je vais la faire occuper par quatre de mes gens de guerre. Vous deux, allez sur-le-champ dans la grande cuisine pour y porter aide; car,

aujourd'hui et demain, j'aurai beaucoup de convives. » A ces mots, le cœur de Rosa fut soulagé d'un grand poids. Le chevalier Kullerich s'était bien aperçu de sa grande frayeur; mais il s'imagina qu'elle provenait du profond respect qu'il lui inspirait. Il se mit à sourire, satisfait de lui-même, et la regarda avec un peu d'attention et de bienveillance; car rien ne lui faisait plus de plaisir que lorsqu'on tremblait devant lui. Rosa et sa maîtresse allèrent ensemble faire l'ouvrage qu'on venait de leur prescrire. Vers midi, arriva un chevalier du voisinage escorté d'une très-grande suite; le lendemain, il en arriva un autre accompagné aussi de beaucoup d'écuyers; et presque à toute heure on vit approcher un grand nombre de gens, tant à pied qu'à cheval, au château de Fichtenbourg. Non seulement le vaste château qu'habitait le chevalier Kullerich lui-même, mais aussi tous les bâtimens et habitations qui l'entouraient étaient pleins de gens de guerre. Le soir, ils allumaient de grands feux dans la cour, cuisinaient, mangeaient, buvaient

et faisaient un vacarme effroyable. Rosa ne savait que penser de tout cela : elle commençait à croire qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire. Le soir, en effet, et assez tard déjà, au moment où elle donnait à souper aux deux enfans, la femme du concierge entra, pâle comme la mort, dans la chambre, et s'écria en se tordant les mains : « Mes enfans, mettez-vous en prière, la guerre est déclarée! Votre père, qui est allé appeler au combat les gens de la contrée, revient à l'instant même ; il faut qu'il parte aussi : demain, à la pointe du jour, il n'y aura plus personne ici. »

Le lendemain, dès avant l'aurore, les trompettes se firent entendre pour le départ. Le concierge, qui était un des plus braves guerriers au service du chevalier Kullerich, s'était déjà armé de pied en cap ; couvert d'un large bouclier, et ceint d'un énorme cimeterre, le casque guerrier sur la tête et la pique à la main, il prit congé de sa femme et de ses enfans. La mère et les enfans pleuraient ; Rosa pleurait d'aussi bon cœur que si elle eût été sa

propre fille. Il exhorta sa femme et ses enfans à prier tous les jours pour lui : « Et toi aussi, pieuse et aimable Rosa, pour que j'aie le bonheur de revoir ma femme et mes enfans. » Les chevaliers étrangers, tous magnifiquement équipés, les écuyers, les fantassins avec leurs longues piques, sortirent en ordre et franchirent le pont-levis ; Kullerich lui-même fermait la marche. Lorsque tout le monde se trouva dehors, il remit les clés de la porte au vieil intendant du château. « Tu garderas ces clés jour et nuit auprès de toi, vieux et fidèle serviteur, dit-il ; tu ne laisseras entrer ni sortir personne sans être présent, avec au moins deux des gens de guerre que je laisse ici en garnison. Tu m'en réponds, entends-tu, sur ta vieille tête grise. » Là-dessus, il donna des éperons ; et aussitôt le pont-levis fut relevé et les portes de toutes les ailes du château fermées à doubles verroux.

Rosa et sa maîtresse eurent encore, le reste du jour, beaucoup d'ouvrage à faire dans la cuisine du château, pour remettre tout en ordre et à sa place. Le soir, la

femme du concierge dit à Rosa : « Je veux aller demain matin avec mes enfans visiter ma vieille mère. Le tapage des gens de guerre m'a fatigué la tête, et j'ai le cœur déchiré de la scène d'adieux : cette visite me rendra quelque gaîté ; je ne reviendrai que le soir très-tard. Tu pourras aussi te reposer toute la journée : les soins du château ne te regardent plus ; mais n'oublie pas le repas des prisonniers, et fais attention que nous trouvions un bon souper, à notre retour. » Le lendemain, elle partit de très-bonne heure avec ses enfans.

Quel bonheur est comparable à celui dont Rosa allait jouir ! Il lui fut impossible de prendre un instant de repos. Les jours précédens, elle n'avait pu voir son père que pendant quelques minutes, à cause de l'ouvrage dont elle était surchargée, et maintenant tous ses vœux étaient comblés, puisqu'elle pouvait lui consacrer une journée entière. Déjà elle avait préparé tout ce qui pouvait être nécessaire pour lui procurer quelques soulagemens. Elle pensa d'abord à le pourvoir de linge blanc : elle lui avait fait

quelques chemises dans les heures de loisir que son pénible service lui laissait, et en travaillant jusqu'à minuit; elle lui avait aussi tricoté quelques paires de bas. Elle alla porter tout cela à son père, posa devant lui un grand vase rempli d'eau tiède avec du savon et quelques serviettes, et parvint aussi à lui faire voir comme il fallait s'y prendre pour détacher les chaînes qu'il avait aux mains. Ce fut un grand bienfait pour le bon Édelbert, qui aimait avant tout la propreté. « Il me semble renaître! » dit-il, lorsque Rosa revint au bout de quelques instans.

« Il faut aussi, mon bon père, dit-elle, que je te fasse respirer un air frais. » Une petite porte étroite donnait, de la sombre allée qui conduisait au cachot, sur un petit jardin, dont le concierge, qui remplissait aussi les fonctions de geôlier, avait la jouissance, et que Rosa entretenait avec le plus grand soin. C'est là qu'elle conduisit son père. La matinée était superbe : le soleil dardait ses rayons avec une chaleur tempérée; une brise délicieuse soufflait

entre les arbres. Il semblait au bon chevalier renaître à la vie en apercevant les rayons du soleil.

Rosa lui apporta, alors, son déjeûner sous un noisetier planté à l'extrémité de ce petit jardin, presque au pied du clocher. Comme Rosa avait à vaquer aux diverses occupations dont elle était chargée, elle quitta son bon père en lui promettant de revenir de temps en temps. Édelbert, pour bien jouir de cette superbe matinée, ne discontinua pas de se promener au soleil; ses rayons bienfaisans semblaient le ranimer. Il remercia Dieu, avec des larmes de reconnaissance, de jouir encore une fois de la clarté de l'astre du jour; mais bien plus encore de la tendresse et du dévoûment de sa tendre fille.

Rosa apporta aussi un excellent dîner à son père, et vint le voir au moins dix fois dans la journée, mais pour quelques minutes seulement. Elle revint le soir, et le reconduisit à pas lents dans son cachot; mais quel fut son étonnement en y entrant! il crut un moment que Rosa s'était trompée

de porte, et le faisait entrer dans une chambre du château. Le mur, le plancher et la voûte étaient nettoyés, et tout avait entièrement changé d'aspect. Le sable et les orties avaient disparu de la fenêtre, et un beau ciel d'azur perçait à travers les vitrages brillans de clarté; une couche propre et commode avait remplacé le misérable grabat. Sur la table, couverte d'une nappe blanche, se trouvait un vase rempli de fleurs odoriférantes, et le plus doux parfum s'en exhalait.

« Quelle joie tu me causes! dit Édelbert. Ah! l'amour filial peut seul semer pour les parens de si douces fleurs sur le sentier de la vie, et changer en un paradis le cachot le plus effroyable. Mais, continua-t-il en regardant avec attention la voûte et les murs de la prison blanchis et remis à neuf, est-il possible que tu ayes fait cela seule? Qui donc, dans ce château ennemi, a pu être assez bon pour t'aider? — Il s'y trouve, répondit-elle, un vieux soldat qui, dans sa jeunesse, a été maçon et exerce encore de temps en temps son ancien état. Il y a quel-

ques semaines, il fut malade plusieurs jours. A ma prière, la femme du concierge lui envoya quelquefois des mets délicats, et qui convenaient à sa situation : je les lui portais ; et, quand j'en avais le temps, je me mettais à côté de son lit, à jaser avec lui. Il lui arriva un jour de parler de toi avec beaucoup de respect et de compassion, et, bien entendu, sans savoir que j'étais ta fille. Il me dit qu'il avait combattu dans cette bataille qui fut sur le point d'être perdue par Kullerich, et qui fut gagnée par toi ; qu'il y avait été très-grièvement blessé ; qu'il resta étendu sur le champ de bataille, et qu'il aurait perdu la vie si tu n'étais venu à son secours. Hier soir, je le priai, bien timidement, de mettre un peu ton affreux cachot en meilleur état. Je pensais qu'il ferait quelques difficultés à y consentir ; mais point du tout : il loua, au contraire, mon projet, et se chargea avec un vif empressement de presque tout l'ouvrage. — « Quand Kullerich l'apprendrait, dit-il, cela me serait bien égal ; pourrait-il avoir

à se plaindre de ce que j'honore le noble état de chevalier?

— Je ne me rappelle pas, dit Édelbert, d'avoir rendu service à ce brave homme; mais sa reconnaissance me touche profondément. Tu vois par là, ma chère Rosa, que le bien que nous faisons, long-temps même après que nous l'avons oublié nous-mêmes, peut encore recevoir sa récompense. »

Vers le soir, Rosa apporta à souper. « Mon père, lui dit-elle, nous allons encore prendre ce repas ensemble. » Rosa avait eu soin de rassembler tous les mets favoris de son père. Il n'avait eu depuis long-temps que de l'eau et du pain le plus grossier; elle lui servit un beau pain blanc et un flacon de bon vin.

« Mais, au nom de Dieu! ma chère Rosa, dit Édelbert en jetant les yeux sur la table et sur le lit, pauvre comme tu es, comment as-tu pu te procurer de quoi faire tout cela? » Rosa lui dit que la femme du brave charbonnier lui avait fait cadeau du linge; qu'Agnès lui avait apporté, la veille, les deux pou-

lets et les écrevisses qu'elle lui avait servis ; qu'elle s'était procuré le reste avec ses gages, et avec ce que les étrangers lui donnaient lorsqu'elle leur ouvrait la porte du château. Mais ce qu'elle eut soin de lui cacher, c'est qu'elle lui avait donné le seul coussin qui lui tenait lieu d'oreiller à elle-même. Son noble père fut bien enchanté de tout ce qu'elle lui racontait. « J'ai quelquefois mangé, dit-il, à la table de l'Empereur; mais aucun repas ne m'a fait autant de plaisir que celui-ci. Dieu te récompensera de ta tendresse, ma chère Rosa. »

Le bonheur de la pieuse fille était inexprimable; elle n'avait encore éprouvé une jouissance aussi vive : elle sentit bien profondément combien il est plus doux de donner que de recevoir. « Oh ! dit-elle, combien les riches pourraient être heureux, s'ils le savaient ! Quel bonheur peuvent goûter les enfans qui sont assez riches pour faire du bien à leurs parens ! Ils pourraient déjà trouver le ciel sur cette terre. »

Mais bientôt Rosa fut obligée de retourner à son ouvrage ; elle souhaita le bonsoir

à son père, après l'avoir tendrement embrassé, et sortit précipitamment. La joie qu'elle venait d'éprouver l'empêcha longtemps de dormir, et lorsqu'elle eut enfin trouvé le sommeil, ce fut le plus doux qu'elle eût goûté de sa vie.

Tous les jours elle eut pour son père de nouvelles attentions. Quand elle pouvait le faire sans être aperçue, elle échangeait son repas contre le sien, et lui apportait en secret les mets les plus délicats qu'on lui donnait par extraordinaire. De temps en temps elle tapissait sa prison de jolis bouquets, formés des fleurs qui lui plaisaient le plus; elle lui apportait des fruits dont, par-ci par-là, on lui faisait cadeau. Elle venait de faire vendre, par le brave charbonnier, la seule parure qu'elle eut conservée, et qu'elle portait à l'instant fatal où son père fut fait prisonnier, une paire de boucles d'oreilles ornées de quelques brillans; et, avec l'argent que cela lui procura, elle avait acheté plus d'un objet agréable et nécessaire à son père. Tous les jours, surtout, elle avait soin de lui apporter une coupe

remplie de bon vin. Enfin, elle ne vivait que pour lui seul.

Le concierge revint, pour quelques jours, de l'armée, embrasser sa famille et mettre ordre à quelques affaires. Il alla voir les prisonniers ; il ne fut pas peu étonné de trouver la porte du cachot d'Édelbert ouverte. Il secoua la tête en disant : « Il ne faudrait pas que le chevalier Kullerich vît cela, ou je pourrais bien aller aussi passer mon temps dans quelques-unes de ces petites cellules vitrées, mais pas si bien arrangées que celle-là! Cela fait plaisir à voir, cependant. Quelle belle chose que la propreté! quelques poignées de chaux et de sable, un peu de travail et de peine, ont changé ce sombre cachot en une chambre claire et propre ; tandis que tant de gens rendent leur demeure semblable à une prison, par leur saleté et leur négligence. »

Mais, en traversant l'allée, le concierge dit à Rosa, d'un air sérieux : « Écoute, Rosa, je ne veux sûrement pas blâmer la pitié que tu portes à ce noble chevalier! je m'imagine que tu lui as fait beaucoup de

bien, et je ne veux pas t'empêcher de lui en faire encore ; mais, pour tout au monde, que ta compassion ne te porte pas à l'aider à prendre la fuite! D'abord, cela ne pourrait jamais réussir : les serrures et les verroux du château, le pont-levis et les tourelles y mettraient bon ordre. Mais une simple tentative pourrait me rendre à jamais malheureux : je perdrais mon emploi et mon pain, et je serais chassé pour toujours d'ici avec ma femme et mes enfans. Dans sa fureur, mon maître serait même capable de me percer de son épée, car je lui ai répondu des prisonniers sur ma tête. Ne mets pas ma vie en danger. » Rosa fut obligée de le lui promettre de la manière la plus sacrée; et il retourna à la guerre.

LETTRE XIII.

—

Rosa se rend aux exhortations de son père.

Pendant qu'Édelbert trouvait tant de consolations dans la tendresse de sa fille, et Rosa la plus grande félicité dans le soulagement qu'elle procurait à son père, bien des changemens s'étaient opérés à Fichtenbourg. Le château de Kullerich avait été jusqu'ici un lieu de fêtes et de plaisir ; mais le chagrin et l'inquiétude, qui savent franchir les hauts remparts et les portes épaisses, commençaient à y régner. Les nouvelles que l'on recevait de la guerre que Kullerich avait entreprise par orgueil contre un très-puissant chevalier, étaient loin d'être satisfaisantes. Kullerich fut blessé ; tout son bagage lui fut enlevé, et il manqua lui-même d'être fait prisonnier. Il avait été porté à un château très-éloigné du sien ; au lieu de

faire conduire, comme naguère, dans ses domaines, des chariots chargés de butin, il fallait, au contraire, lui envoyer de l'argent et toutes sortes d'effets. Il fut même impossible à sa femme d'aller le voir, faute de soldats qui pussent la protéger. Elle n'osait sortir hors des murs de son château ; elle savait trop bien que la crainte seule, et non l'amour, attachait à son mari les habitans de la contrée. Déjà ses ennemis étaient parvenus une fois à enlever une provision de vivres de bonne qualité qu'on avait achetés dans un bourg voisin, et qu'on apportait au château; de manière que la femme de Kullerich et ses enfans furent obligés de se contenter d'une nourriture fort commune : bientôt même les choses les plus nécessaires leur manquèrent. Les enfans furent attaqués de la petite vérole, et on désespéra long-temps de leur rétablissement ; à la fin, la dame elle-même tomba malade de chagrin, d'inquiétude et d'insomnie.

Le babil de la femme du concierge avait instruit Rosa de toutes ces circonstances. Rosa n'allait que bien rarement dans les

appartemens du château ; elle ne s'y rendait que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement, car elle avait pris en haine toutes les personnes de la famille de l'oppresseur de son père.

Rosa, joyeuse, raconta à son père tout ce qui se passait au château. Elle remarqua un léger sourire sur sa figure. « Ils vont donc du moins, dit-il, et par expérience, apprendre ce que c'est que le malheur, et leur orgueil va s'humilier ! » Mais le généreux chevalier ne pouvait cependant approuver les sentimens qui agitaient le cœur de sa fille. « Eh quoi ! ma chère Rosa, dit-il, c'est toi que j'entends parler ainsi ! c'est sur ta douce et angélique physionomie que je vois le sourire de la vengeance ! De tels sentimens, sois-en sûre, sont indignes de toi. Il est vrai que cet impitoyable chevalier s'est conduit envers moi d'une manière inouïe ; il m'a haï sans que je lui eusse fait aucun mal, et il m'en a fait beaucoup. Les as-tu donc oubliés les préceptes de notre divine religion ? Ne devons-nous pas aimer ceux mêmes qui nous trahissent ? et le mal que

Kullerich nous a fait, voudrais-tu t'en venger sur son épouse? elle qui a déjà tant à souffrir du caractère sombre et intraitable de son mari, et qui est loin, j'en suis sûr, d'approuver la conduite qu'il a tenue envers nous. Voudrais-tu même te venger des iniquités du père sur ses enfans encore innocens et purs? Ah! ma chère Rosa, garde-toi de te laisser entraîner, par ton amour pour ton père, à des sentimens aussi injustes. Moi-même, je te le jure, je ne me sens pas capable de le haïr. Dieu m'en est témoin, continua-t-il en levant ses mains vers le ciel et mettant sa main sur son cœur, si je voyais ce chevalier, dans le tumulte d'un combat, en danger de perdre la vie, je me précipiterais, pour le sauver, au milieu des piques ennemies. Et toi, ma chère Rosa, si tu te retrouvais jamais dans le bonheur et la prospérité, et si sa femme et ses enfans tombaient dans le malheur et la misère, et venaient devant ta porte solliciter le secours de la pitié, voudrais-tu leur fermer ton cœur, et repousser impitoyablement ces pauvres enfans et leur malheureuse mère,

à qui cependant nous n'avons rien à reprocher? » — Non, sans doute, répondit Rosa; je les protégerais même si cela était en mon pouvoir.

» J'en doute! répondit le père, puisque tu ne saurais même leur accorder un regard gracieux, quelques paroles cordiales, comment pourrais-tu leur faire jamais de plus grands sacrifices? Voilà pourtant le moment de changer de conduite à leur égard; montre-leur une physionomie gracieuse et amicale, et il te sera bien plus facile de leur rendre service, si tu en as une fois le pouvoir.

» Je te donne ce conseil, dit-il, non pas par des motifs de prudence humaine et pour gagner par-là nos ennemis; une bienveillance semblable n'aurait aucun mérite, elle serait une basse et misérable hypocrisie dont nous n'aurions qu'à rougir. Non, ma chére fille, la véritable charité, cette fleur céleste, ne saurait croître pour nous sur le terrain rude et stérile de l'intérêt personnel; elle ne peut croître que dans le fond d'un cœur généreux. »

Rosa écoutait son père avec la plus grande attention. « Tu as raison, mon cher père, dit-elle, je suis loin encore de mériter le ciel ; mais, avec l'aide de Dieu, j'espère me corriger. Je veux faire tout mon possible pour aimer Dieu avant tout, les hommes et même Kullerich, sa femme et ses enfans, comme moi-même. Si les souffrances peuvent me rendre meilleure et plus aimante, je consens de tout mon cœur à souffrir aussi long-temps qu'il plaira à Dieu ; et qu'est-ce que cette courte vie de douleurs en comparaison de la vie éternelle ! »

Rosa tint parole : elle n'évita plus les enfans du chevalier, qui s'étaient rétablis et descendaient dans la cour avec leur servante pour jouer ; au contraire, elle les saluait avec un sourire aimable, elle liait avec eux de petites conversations et cherchait à leur rendre toutes sortes de petits services. Elle se fit amener, par Agnès, la biche apprivoisée et le couple de tourterelles ; elle donna l'un au petit garçon, et l'autre aux deux petites demoiselles. En apprenant à les connaître, elle trouva en eux des enfans ex-

trêmement aimables, et elle se reprocha à elle-même de l'avoir été si peu à leur égard. « Je me suis privée, se dit-elle, de beaucoup de joies innocentes, et j'ai trouvé ma punition dans ma faute. Oh! que mon père a raison de dire qu'il vaut toujours bien mieux être bon, généreux et conciliant que de s'abandonner à la vengeance! » Mais bientôt après Rosa trouva l'occasion d'appliquer les sages préceptes de son père.

LETTRE XIV.

—

Courage héroïque de Rosa.

Après de longues pluies, on eut enfin une superbe journée d'automne ; le soleil lançait ses rayons avec tant d'ardeur et d'éclat, que tout semblait, dans l'intérieur du château, reprendre une vie nouvelle. La plupart des gens qui l'habitaient étaient allés aux champs cueillir le reste de la récolte en fruits. La gouvernante des enfans, qui s'appelait Thekla, était, après le repas, descendue dans la cour avec les trois enfans de Kullerich.

Au milieu de la grande cour du château se trouvait un puits magnifique; il était entouré d'une margelle de superbes pierres de taille, et six colonnes portaient, comme c'était l'usage alors, un toit artistement orné de toutes sortes d'embellissemens avec

des pierres de différentes grandeurs. Le puits était d'une profondeur extraordinaire; il fallait presque un quart d'heure pour y faire descendre un énorme seau, et l'en faire remonter. Les étrangers qui venaient en grand nombre visiter le château, admiraient tous ce puits comme en étant la chose la plus curieuse. Pour leur donner une idée de son immense profondeur, on y jetait de petites ardoises; et il n'y avait pas un voyageur qui ne fût étonné de voir combien de temps s'écoulait avant que le bruit de la pierre fût remonté à leurs oreilles. Les maçons, qui étaient obligés d'y descendre de temps en temps pour y faire quelques réparations, se servaient de quantité d'échelles que l'on attachait à des crochets placés dans le mur pour cet usage. De vieilles traditions, plus singulières les unes que les autres, étaient répandues parmi les habitans de la contrée. Ce puits était entouré d'un rond considérable de gazon agréablement placé au milieu de la cour, dont tout le reste était garni de larges dalles de pierres; des arbres de

toutes espèces en formaient l'agréable pourtour.

Les trois enfans étaient à jouer sur le gazon. Parmi les fruits dont étaient chargés les arbres qui entouraient le puits, se trouvaient des cormes dont la rougeur éclatante charmait singulièrement les yeux des deux petites demoiselles, Itha et Emma. Thekla, leur gouvernante, fut obligée de céder à leurs instances et d'aller en cueillir quelques grappes. Les petites demoiselles passèrent ces fruits dans des rubans, et s'en firent des espèces de colliers dont elles se paraient avec une sorte de coquetterie.

Le jeune garçon, Eberarhd, jetait, pour s'amuser, des ardoises dans le puits; il prenait toujours les plus grandes qu'il lui était possible de trouver, prêtait attentivement l'oreille jusqu'à ce que la pierre rebondît dans l'eau; puis, il se mettait à sauter de joie. Il s'était déjà passablement lassé à ce jeu, et s'éloignait tant soit peu du puits, lorsqu'un petit oiseau vint à voler auprès de lui, se posa sur le bord du seau, et comme il y était resté quelques gouttes d'eau, il y

vola, soit pour boire, soit pour se baigner. Eberarhd s'en aperçut : « Attendez, dit-il à ses deux petites sœurs, dans sa naïveté enfantine, il ne va pas m'être bien difficile de le prendre ; regardez-moi, faites attention, cela va être une belle farce! » Et il grimpa sur la galerie de pierre qui bordait le puits ; mais, en étendant son bras vers le seau qu'il ne pouvait atteindre, il perdit l'équilibre et tomba dans l'affreux précipice.

Ses deux petites sœurs, qui étaient à deux pas de là, jetèrent des cris effrayans. Thekla, la gouvernante, qui s'était glissée dans la cuisine du château pour y manger quelque friandise, accourut toute en émoi. Elle fut étonnée d'entendre encore distinctement le malheureux enfant crier et appeler du secours; elle regarda, et elle vit qu'il était resté attaché par un pan de son habit à un crochet placé dans le mur. Elle demeura stupéfaite, sans savoir ce qu'elle devait faire. L'épouse du chevalier était encore souffrante au lit; les autres gens du château étaient aux champs. Tremblante et pâle comme la mort, elle se frappait les mains de désespoir,

invoquant à grands cris Dieu et tous les saints.

Rosa arrive en ce moment ; elle avait été obligée de rester à la maison, parce que la petite fille du concierge était tombée malade la nuit précédente. « Vite, dit aussitôt Rosa à Thekla, aide-moi à entrer dans le sceau ; puis, fais-le descendre avec précaution ; j'espère, s'il plaît à Dieu, sauver le malheureux. » Elle se recommanda à la protection divine par un regard plein de confiance, et se plaça dans le sceau. A mesure qu'elle descendait, le froid la saisissait de plus en plus ; elle ne pouvait, en outre, se défendre des atteintes d'une frayeur bien naturelle. Elle rejoignit le malheureux enfant, qui ne cessait d'appeler au secours ; alors, elle cria : « Arrêtez, arrêtez ! » Et on arrêta le sceau ; puis elle s'efforça de prendre l'enfant dans ses bras, et de le détacher du crochet ; mais la chose était difficile et périlleuse : elle ne pouvait se servir librement de ses deux bras, parce que, avec l'un des deux, elle était obligée elle-même de se cramponner fortement à la chaîne. Ses ef-

forts n'aboutissaient à rien; elle fut saisie d'une terreur inexprimable; une sueur froide coulait sur son front. Du sein de cette affreuse profondeur, elle élevait vers Dieu ses fervens soupirs; elle l'implorait de ne pas l'abandonner dans une si horrible situation. Enfin elle réussit : elle vint à bout de prendre l'enfant sous son bras. Celui-ci entrelaça étroitement de ses deux petites mains le cou de sa libératrice, comme s'il avait encore peur de tomber; il cessa de pleurer. Et Rosa criait de toute ses forces : « Remontez le sceau! » Thekla fut ravie de joie en sentant redoubler le poids que ses mains soulevaient, et se hâta de l'enlever jusqu'à elle.

La mère de cet enfant, retenue malade dans sa chambre, était accourue à la fenêtre, aux cris qu'elle avait entendus dans la cour. Elle fut frappée comme de la foudre, lorsqu'elle entendit les enfans s'écrier : « Éberarhd est tombé dans le puits. » Ces terribles paroles lui semblèrent retentir dans tout le château comme un tonnerre. Pâle comme une ombre, elle se pencha sur la galerie de

son balcon; ses genoux faiblirent sous elle, ses mains étaient tremblantes, son cœur battait avec une violence extrême, et, dans ce cruel état, il lui était impossible de faire un seul pas pour secourir son fils.

Thekla lui cria qu'Éberarhd était resté suspendu, et que la servante du concierge cherchait à le remonter. Une faible lueur d'espérance brilla dans son ame; elle se mit à prier, la voix lui manqua; mais de toutes les profondeurs de son cœur elle suppliait Dieu de sauver son fils unique, son premier né. Ses yeux, toujours tournés vers le puits, ne le quittaient pas d'un instant; enfin, elle vit paraître Rosa tenant d'une main le jeune garçon pressé contre son cœur, et de l'autre attachée elle-même à la chaîne. Lorsque le seau fut assez élevé, et que Rosa, avec Éberarhd, planérent sur l'abîme au milieu de la galerie de pierre qui entourait le puits, Thekla attacha la chaîne, s'approcha du bord, tira à elle le seau avec un crochet destiné à cet usage, et voulut prendre le jeune garçon dans ses bras; mais la pauvre fille, faible et tou-

jours tremblante, manquait de force et d'adresse pour pouvoir en même temps tenir le seau d'une main ferme et prendre le jeune garçon des bras de Rosa dans les siens. Elle fit long-temps de vains efforts; c'était un spectacle déchirant pour la malheureuse mère : à chaque instant, elle croyait les voir tomber tous les trois dans l'abîme.

Rosa vit que l'on ne réussirait pas de cette façon; et Thekla lâcha le seau. Rosa se mit à essayer de faire d'abord passer Éberarhd de l'autre côté; mais Thekla avait beau étendre ses bras, il manquait toujours quelque chose pour l'atteindre. Il fut impossible à la malheureuse mère de soutenir une pareille scène : ses yeux s'obscurcirent, et furent couverts d'un voile ténébreux ; elle essaya de crier aussi fort que s faiblesse le lui permettait : « Pas ainsi, pas ainsi ! » Rosa ne l'entendit pas; mais elle avait bien remarqué elle-même que la manière dont on s'y prenait rendait le danger encore plus grand.

Rosa réfléchit un instant, et dit ensuite avec vivacité : « Thekla, pousse un peu le

seau avec le crochet, pour le faire balancer doucement sur l'ouverture du puits. » Thekla obéit sans trop savoir à quoi cela pouvait servir. « Maintenant, dit Rosa en encourageant Thekla par un sourire, quand le seau va venir naturellement à toi, prends vite et avec force l'enfant dans tes deux bras; mais, non, attends jusqu'à ce que je te le dise... A présent, à présent! » dit-elle une minute après; et Thekla prit facilement l'enfant dans ses bras et le posa à terre. Elle tendit aussitôt la main à Rosa pour la faire sortir aussi; mais celle-ci lui dit: « Pousse plutôt le seau de manière à l'approcher de la colonne que voici. » Thekla le fit; et lorsque le seau, après s'être balancé pendant quelques minutes, vint à donner sur la colonne, Rosa s'y cramponna étroitement, mit les pieds sur la galerie et sauta à terre. Sa première pensée fut un fervent hommage à Dieu, qui venait de la sauver elle et l'enfant; sa seconde pensée fut pour son père. « Qu'il va être content! dit-elle, et qu'il va être content de moi! » Elle courut pour lui raconter aussitôt cette

histoire. Il l'embrassa en répandant les plus douces larmes qui aient jamais coulé des yeux d'un père. « Tu viens de remporter, lui dit-il, le plus beau des triomphes : tu as triomphé de toi-même, en faisant du bien à tes ennemis ; tu as fait une action plus héroïque que celle du plus puissant chevalier remportant la victoire sur le plus puissant de ses ennemis. Mais n'en deviens pas orgueilleuse, ma chère Rosa ! c'est Dieu qui t'en a donné l'occasion et le courage : c'est à lui seul qu'il faut en rendre grâce. »

CHAPITRE XV.

—

Généreux sentimens de Rosa.

Thekla conduisit l'enfant, qui venait d'être miraculeusement sauvé, dans les bras de sa mère. Celle-ci, oubliant ses souffrances, se précipita sur lui, le serra contre son cœur, le mouilla de larmes de joie, en lui demandant cent fois s'il ne ressentait aucun mal. Il n'en ressentait aucun en effet ; seulement, il était encore extrêmement pâle de l'horrible frayeur qu'il venait d'éprouver. En tenant l'enfant dans ses bras, elle tomba à genoux, et s'écria en pleurant : « C'est toi, ô mon Dieu, qui me l'as rendu : c'est pour toi que je veux l'élever ! »

Elle se leva de nouveau, puis se jeta sur son lit toute épuisée de fatigue et d'émotion, prit l'enfant sur ses genoux, et dit : « Méchant enfant, quelle frayeur tu m'as causée

par ton étourderie! Combien de fois ne t'ai-je pas défendu de monter sur le puits, de jouer avec les chevaux, de grimper sur les arbres! Ta désobéissance a failli te coûter la vie. Qu'aurait-dit ton père, si nous avions eu le malheur de te perdre? Oh! que cela t'apprenne à être plus obéissant à l'avenir! Tu m'es rendu comme par un miracle : remercie Dieu qui t'a sauvé par un de ses anges.

« Cet ange, continua-t-elle aussitôt, dont Dieu s'est servi, c'est la petite fille du charbonnier. N'est-elle pas ici? continua-t-elle en jetant les yeux autour d'elle. Thekla, cours vite la chercher cette excellente fille; qu'elle vienne, et que je la remercie. »

Thekla accourut dans la chambre du concierge; elle retrouva Rosa déjà assise à tricoter auprès du lit de la petite malade. « Viens vite! s'écria Thekla, la dame du château t'attend. Tu peux être joyeuse, tu auras une bonne récompense. » Ces paroles blessèrent la noblesse pleine de délicatesse de Rosa; elle ne voulait pas de ré-

compense, et elle n'eut d'abord aucune envie de monter au château. Un instant après, cependant, elle réfléchit que ne pas se rendre à l'invitation qu'on lui en faisait, pourrait paraître impoli, et troublerait peut-être la joie de cette heureuse mère. Elle y alla donc, et entra dans l'appartement d'un air modeste et réservé. La mère, assise à côté de son enfant qui sommeillait sur le lit, se tourna vers elle les bras ouverts, et, oubliant son rang, elle serra contre son cœur une jeune fille couverte des plus simples et humbles vêtemens. « O ma fille! dit-elle, quelle reconnaissance ne te dois-je pas! Que ton action est généreuse! quelle joie infinie tu me causes! Sans toi, cet aimable enfant qui repose là si doucement, serait froid, inanimé, dans le fond de cet affreux puits. Tu as arraché mon enfant à la mort, et tu me l'as rendu. Je veux te regarder à l'avenir comme mon propre enfant, et être une véritable mère pour toi. Je ne veux plus que tu me quittes jamais.

» Et toi, dit-elle ensuite, se retournant vers Thekla d'un air sévère, quoique avec

douceur et sans emportement, je ne peux te garder plus long-temps à mon service. Tu as mal rempli les devoirs sacrés que t'imposait la garde de mon enfant : tu devais veiller sur sa vie à chaque instant du jour, et tu as manqué de la lui faire perdre. Je te ferai payer aujourd'hui ce qui t'est dû de tes gages ; demain tu quitteras le château. »

Thekla se mit à pleurer et à sangloter ; elle tomba à genoux, dit qu'elle était une pauvre orpheline, qu'elle ne saurait où aller, et qu'on pouvait être sûr qu'elle se corrigerait. Mais la dame lui répondit : « Tu me l'as déjà promis bien des fois, et tu ne m'as pas tenu parole ; il ne m'est plus permis d'ajouter foi à tes promesses. Il m'en coûte de te renvoyer ; mais je ne puis, pour t'obliger, exposer à chaque instant les jours de mes enfans : vas donc, et si tu trouves un autre service, sois-y plus sage et plus attentive à tes devoirs.

— Permettez-moi, noble et bienveillante dame, dit Rosa, de hasarder quelques paroles en faveur de Thekla, et daignez me pardonner leur franchise et leur liberté.

Vous avez bien raison : Thekla a commis une faute ; sa légèreté a causé une anxiété mortelle à votre cœur maternel ; mais cet événement terrible lui servira d'avertissement, et elle évitera, pendant toute sa vie, une aussi coupable négligence. N'a-t-elle pas d'ailleurs cherché à réparer sa faute? N'a-t-elle pas bravement aidé, et comme vous avez pu le voir vous-même, au péril de sa propre vie, à sauver votre fils? Ne penserez-vous qu'aux torts qu'elle a eus, sans penser aussi au service qu'elle vous a rendu? Oublierez-vous le zèle et l'attachement qu'elle vient de vous montrer? Dieu vous a prouvé sa miséricorde! refuserez-vous maintenant la vôtre à ceux qui l'implorent? Dieu vous a rendu votre enfant chéri ; allez-vous priver maintenant une pauvre orpheline abandonnée, de sa protectrice, de sa mère nourricière?

» Quant à moi, continua-t-elle, je ne puis accepter la place que vous voulez bien m'offrir ; j'aurais horreur de chasser une pauvre fille de son emploi, et d'élever mon bonheur sur le malheur d'autrui. »

La dame regarda long-temps, avec des yeux étonnés, la prétendue fille du charbonnier. « Je ne sais réellement, dit-elle, ce que je dois admirer le plus, ton courage héroïque ou tes sentimens généreux. Qui pourrait résister à une telle intercession! Thekla, j'y consens, ne perdra pas sa place; mais tu n'en resteras pas moins toujours avec moi. Tu ne me quitteras plus désormais, admirable, je dirais presque merveilleuse fille; te récompenser selon ton mérite serait en ce moment hors de mon pouvoir: mon mari est éloigné, et je suis enfermée dans ce château comme une pauvre prisonnière. J'espère voir bientôt arriver le jour où mon mari reviendra de la guerre, et te récompensera magnifiquement. En attendant, je veux que tu renonces à ton service chez la femme du concierge; que tu sois comme ma fille, ma compagne et mon amie. Je vais sur-le-champ te faire habiller: tu es née, j'en suis sûre, pour quelque chose de mieux que pour la condition de domestique. »

Rosa fut profondément touchée de l'ami-

tié, de la reconnaissance que lui montrait la noble dame, et de la générosité avec laquelle, sur sa prière, elle consentait à pardonner au repentir de Thekla; elle se sentit pénétrée pour elle de la plus profonde estime, et elle aurait, par ce motif seul, consenti volontiers à ne plus la quitter; mais elle pensa à son père, qu'elle n'aurait pu, par ce nouvel arrangement, voir aussi souvent, et que l'on abandonnerait de nouveau à des mains étrangères. Découvrir son secret, révéler qu'elle était la fille d'Édelbert, lui paraissait une résolution trop importante pour ne pas mériter les réflexions les plus sérieuses. Elle voulut d'abord demander conseil à son père lui-même. « Pardonnez-moi, dit-elle, si je n'accepte pas vos offres bienveillantes; vos bontés m'inspirent une reconnaissance sincère; mais il vaut mieux, quand nous avons été assez heureux, avec l'aide de Dieu, pour faire quelque bien ici-bas, ne point en accepter de récompense: nous pouvons, du moins, l'espérer encore dans le ciel. Je suis, d'ailleurs, si satisfaite de mon service, que je suis loin de vouloir

en chercher un autre : ce n'est pas l'état qui ennoblit les hommes, mais la manière dont ils en remplissent les devoirs. Comme domestique de votre geôlier, j'ai l'occasion de rendre plus d'un service aux pauvres prisonniers ; je me trouve heureuse : de grâce, que votre bonté ne m'empêche pas de continuer à l'être. »

— Fille extraordinaire, dit la dame, comment te comprendre? comment expliquer la manière dont tu parles de la félicité que tu éprouves chez le concierge, et du malheur que tu trouverais à rester ici avec moi dans mon château? N'y a-t-il donc rien en mon pouvoir qui puisse me donner le moyen de t'être agréable? Demande tout ce que tu voudras, et je te promets, sur mon honneur, que rien de ce qui est possible ne te sera refusé.

— Eh bien! dit Rosa, je vous prends au mot; mais laissez-moi le temps nécessaire pour réfléchir à ce que je veux vous demander. J'espère que le moment n'est pas éloigné où vous pourrez m'aider pour obtenir un bien grand bonheur; quant à présent, per-

mettez que je reste dans mon heureuse obscurité. Pardonnez si je me retire déjà ; je ne puis délaisser ma pauvre petite malade, la fille du concierge. » Et elle s'en alla précipitamment.

CHAPITRE XVI.

—

On découvre l'origine noble de Rosa.

La dame du château se distinguait à la fois par son esprit et par la noblesse de ses sentimens. Elle savait apprécier la conduite généreuse de Rosa ; elle éprouvait pour elle la bienveillance la plus sincère, et désirait bien vivement trouver l'occasion de la lui témoigner. Elle croyait, non sans motif, voir quelque chose de mystérieux dans toutes les démarches de cette jeune fille. « Comment, se disait-elle, cette pauvre fille de charbonnier a-t-elle pu se façonner des sentimens pareils, et surtout apprendre à les exprimer avec tant de naturel ? D'où lui viennent ces manières distinguées avec lesquelles elle s'est présentée ? Elle n'était pas plus embarrassée de m'adresser la parole que si elle avait eu constamment des rapports

avec les personnes les plus considérables, et reçu l'éducation la plus soignée : tout cela, en vérité, me paraît encore plus extraordinaire que son courage, sa prudence et sa présence d'esprit. Mais, quels peuvent donc être les motifs qui l'empêchent de consentir à rester auprès moi, malgré tous les plaisirs que je pourrais lui procurer ? Il y a quelque chose là-dessous ; je n'en peux douter. Serait-ce un mystère dont elle aurait à rougir ? je ne puis le croire. Cependant il est de mon devoir de la faire observer de plus près. »

Elle donna d'abord au vieil intendant la commission d'observer très-attentivement tous les pas et toutes les démarches de Rosa. Celui-ci s'acquitta de sa commission ; mais il lui fut impossible de faire autrement que de rapporter d'elle les choses les plus honorables et les plus intéressantes. Cependant, un jour ce brave homme apporta, tout essoufflé, la nouvelle que Rosa visitait de nuit, et tandis que tout le monde était plongé dans le sommeil, le chevalier ennemi, enfermé dans le château, et qu'elle restait des heures entières avec lui. «Voilà qui me paraît, dit-il,

infiniment grave et de la plus haute conséquence : cette jeune fille pourrait nous causer une grande désolation si elle favorisait l'évasion du chevalier ; et, de son côté, il ne manque pas de courage pour l'entreprendre. Il est vrai que je ne sais pas encore quel est le sujet de leurs entretiens : j'ai écouté aux portes avec toute l'attention dont je suis capable ; mais je n'ai pu entendre autre chose qu'un bourdonnement très-confus. » Notez que cela n'avait rien d'étonnant : le vieil intendant était presque entièrement sourd. L'étonnement de la noble dame de Fichtenbourg devint extraordinaire à cette nouvelle. « Édelbert, dit-elle, est notre plus mortel ennemi ; mon mari me l'a dit bien des fois, lorsque je le priais de ne pas tant tourmenter ce malheureux chevalier ; et il m'en racontait tant de choses défavorables que je ne pouvais douter de ses sentimens haineux pour nous. Je ne puis donc voir avec plaisir cette jeune étrangère en relation intime avec notre plus cruel ennemi. Je veux m'en assurer moi-même. »

Elle ordonna au vieil intendant d'épier

le moment où Rosa visiterait encore le chevalier, de lui en donner avis sur-le-champ, et de n'en rien dire à personne dans le château. Elle continua, pendant ce temps, à voir Rosa tous les jours ; elle lui faisait toutes sortes de petits présens. Quelques jours après, l'intendant vint au milieu de la nuit lui dire : « Voici le moment, très-gracieuse dame, c'est le moment même. » Elle s'enveloppa aussitôt d'un grand manteau de soie noire, et courut précipitamment vers la porte du cachot. « Ce que je fais là, se dit-elle, n'est pas trop louable en soi-même, car c'est une bien vilaine chose que d'écouter aux portes ; mais je ne le fais que pour l'intérêt sincère que je prends à cette pauvre fille, et parce qu'il ne m'est pas permis non plus de perdre de vue l'intérêt et le bien-être des miens. » La porte était entr'ouverte ; une lampe brûlait dans le cachot ; elle pouvait par conséquent entendre chacune des paroles qui se prononçaient : elle entendit distinctement tout ce qu'Édelbert et Rosa se disaient l'un et l'autre. « Les pêches sont excellentes, disait le chevalier prisonnier ;

elles sont de la même espèce que celles de l'arbre dans le jardin de notre château, près de la grande tour ; c'était un fruit bien délicieux, bien agréable à la fois à l'œil et au goût.

—Hélas! dit Rosa, je ne puis retenir mes larmes en les voyant. Ah! quand pourrai-je encore, comme autrefois, cueillir ces aimables fruits du grand arbre de notre jardin, et venir te les offrir, ô mon digne père! comme alors j'aimais tant à le faire !

—Remercie Dieu, dit Édelbert, de pouvoir du moins m'apporter celles-ci ; ne m'as-tu pas dit que l'arbre sur lequel ces pêches ont été cueillies en a porté à peine dix cette année, et que la noble dame t'en a donné trois? Ah! elle a bien des bontés pour toi. — Aussi, dit Rosa, ferais-je très-bien, du moins je le pense, de lui confier quelque jour que je suis ta fille. Le secret, je crois, serait fidèlement gardé par elle ; et peut-être pourrait-elle obtenir du chevalier Kullerich de briser tes chaînes et de te rendre la liberté. — Je ne le pense pas, dit Édelbert ; tu ne saurais croire combien il me

hait. Je suis bien persuadé de la bonté et de la douceur de sa noble et gracieuse dame ; mais le cœur du chevalier est dur comme la pierre. — Mais, repartit Rosa, si Kullerich apprenait que ta fille a sauvé son propre fils avec l'aide de Dieu, je suis bien sûre qu'il ne voudrait pas te laisser mourir dans ce cachot! Si je me jetais à ses pieds, si je le conjurais de briser tes chaînes? oh! j'en suis bien sûre, il ne pourrait me repousser. — Ne te le persuade pas si légèrement, dit Édelbert; je ne le connais que trop : il pourra admirer ton action, parce qu'elle doit vivement l'intéresser; peut-être pensera-t-il à te donner un témoignage de sa reconnaissance; mais il ne pourra cependant te sacrifier la haine qu'il m'a vouée, elle est trop profondément enracinée dans son cœur, et tu parviendrais plutôt à déraciner un chêne de tes faibles mains.

—Mais mon père, dit encore Rosa, si l'on pouvait lui apprendre que, dépouillé de tout par sa fureur, tu n'a cessé de l'aimer, de le bénir, de désirer ardemment l'occasion de

lui faire du bien; que tu n'as cessé de me recommander de l'aimer aussi lui et sa famille, et de faire tout au monde pour leur être agréable et utile; que sans tes exhortations paternelles, je ne serais pas accourue si promptement auprès du puits de la cour du château, aux cris de son enfant; que je ne l'aurais pas sauvé de la mort certaine qui l'attendait; que tu as été ainsi la première cause de son salut? s'il apprenait tout cela, son ame, toute dure, tout altière qu'elle soit, en serait, j'en suis sûre, attendrie.

— Cela est possible, dit avec lenteur Édelbert, cela est possible sans doute; mais cela me paraît invraisemblable! Toujours est-il qu'il faut garder le silence jusqu'à ce que Kullerich revienne. Quand sa noble dame voudrait me rendre la liberté sans le consentement de son époux, je ne voudrais pas l'accepter: elle pourrait le payer cher! quand elle ne ferait que me permettre de me promener dans le château, son implacable et soupçonneux époux en tirerait mille conséquences fâcheuses. Ne parle donc point

encore, ma chère Rosa; je continuerai de porter ma chaîne. Dieu me préserve de causer du chagrin à cette noble et généreuse dame! Dieu saura amener toutes les choses à une heureuse fin. »

L'épouse de Kullerich en avait assez entendu: elle retourna promptement à sa chambre; elle ne put dormir de toute la nuit. L'étonnement, l'admiration et la douleur, se succédèrent tour à tour dans son ame. « Ainsi, cette prétendue fille d'un charbonnier, se disait-elle, est d'une extraction noble; c'est la fille d'un chevalier! Pour être auprès de son père, elle s'est revêtue des humbles habits de la domesticité; elle s'est soumise à un service si humiliant et si dur! Les beaux fruits que je lui donne, et tous les autres dons semblables que je lui fais, elle s'en prive pour les apporter à son père! C'est par amour filial qu'elle a refusé le bonheur que je lui offrais, et qu'elle a préféré supporter, avec résignation, tous les désagrémens de sa situation actuelle. Ah! quelle ame généreuse que celle de cet enfant! que sa mère serait heu-

reuse si elle vivait encore! Et c'est elle, c'est la fille de ce malheureux chevalier que mon époux et moi tenons enchaîné dans un affreux cachot, c'est elle qui a sauvé la vie à mon fils! et c'est de son père qu'elle a appris à penser et à agir ainsi! De quels sentimens généreux son cœur ne doit-il pas être rempli! » En se livrant à ces réflexions, elle fondit en larmes. « Non, non! se dit-elle, il ne restera pas dans les fers! il sera libre ce bon, ce généreux chevalier! il retrouvera son château, ses biens, sa fortune! cet excellent père et sa bonne fille seront aussi heureux qu'ils méritent de l'être. Ah! que n'est-il en mon pouvoir de le rendre libre à l'heure même, de lui rendre sur-le-champ tout ce qui lui appartenait! cette nuit même il quitterait son affreux séjour, et, dès demain, il ferait son entrée à Tannebourg; mais cela est impossible. Mon vieil intendant, qui a l'ouïe si dure, et qui soutient toujours que les femmes n'ont pas voix délibérative dans les affaires d'État, serait doublement sourd à mes ordres; il ne laisserait pas sortir Édelbert de sa prison,

encore moins du château. Notre intendant à Tannebourg ne le recevrait pas non plus ; et mon époux, s'il apprenait que j'ai exigé quelque chose de semblable, ne me pardonnerait de la vie. Mais, quand il sera revenu de la guerre, j'essaierai sur lui ce que peuvent les prières et les larmes ; c'est ma ferme résolution. Ah ! que Dieu veuille le bénir !

Mais comment, continua-t-elle, vais-je me conduire avec Rosa ? Lui dirai-je que je sais maintenant qui elle est ? faudra-t-il que je la traite selon son rang ? Dois-je lui faire prendre des vêtemens convenables à son rang, à sa naissance ; lui faire occuper un appartement dans le château, et l'admettre à ma table ? Quel bruit cela ne ferait-il pas aussitôt ? Le vieux intendant, dont l'entêtement est impossible à vaincre, soutenu par quelques-uns de ses vieux compagnons de guerre qu'on a laissés avec lui, ne permettrait plus à Rosa de dire un seul mot à son père ; il la ferait surveiller avec la dernière rigueur, et sa position deviendrait impossible à soulager. Je n'aurais fait ainsi qu'augmenter les chagrins de cette pauvre fille.

Non, non, ame qui vive n'apprendra pour le moment, dans le château, que Rosa est la fille d'Édelbert; je lui cacherai à elle-même que je connais son secret. Le mieux, c'est de faire dans le silence, et sans exciter l'attention, le plus de bien possible à Rosa, et par elle à son père, et d'ajourner la révélation de cet important mystère à quelque moment favorable qui ne saurait être éloigné. »

CHAPITRE XVII.

—

Rosa intercède pour la délivrance de son père.

La dame de Fichtenbourg fit, le lendemain matin, appeler Rosa, et lui témoigna encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire. « Je sais, lui dit-elle, que tu as une grande compassion pour le malheureux chevalier qui est captif dans notre château, que tu lui fais beaucoup de bien ; cela me plaît infiniment de ta part, et je ne puis que t'adresser à ce sujet les plus sincères éloges. Mais, ma chère enfant, tu dois penser que toi-même n'as rien du tout : je veux, dorénavant, que ma cuisine et ma cave viennent au secours de ta bienfaisance : c'est chez moi qu'à dater de ce jour, tu prendras tout ce que tu auras le désir de porter au chevalier prisonnier. » En effet, elle donna tous les jours à Rosa les mets les plus choisis de sa

propre table, et de meilleurs vins que ceux qu'elle buvait elle-même; elle arrangea les choses de façon que le vieil intendant n'en savait rien, et elle parvint même à dissiper dans son esprit tout ce qui pouvait ressembler à du soupçon. Chaque jour, elle descendait dans le logement du concierge, accompagnée de ses enfans. « C'était, disait-elle, pour venir voir celle qui avait sauvé son fils. » Et par la distinction avec laquelle elle traitait journellement la petite Rosa, par les égards qu'elle réclamait pour elle à la femme du concierge, elle parvint à alléger singulièrement le service pénible dont elle était chargée. Dans ses instans de loisir, Rosa était appelée dans l'appartement de l'épouse de Kullerich; elle pouvait se faire accomgner, quand elle le voulait, des enfans du concierge. La femme de ce dernier ne tirait pas peu de vanité de cette faveur, et elle s'estimait heureuse d'avoir chez elle une fille qui était parvenue à inspirer tant de bienveillance à sa gracieuse maîtresse.

Enfin, Kullerich revient au château de Fichtenbourg, avec les deux chevaliers ses

alliés, et la plus grande partie des gens de guerre qui étaient entrés en campagne avec lui. Les chevaliers et les simples hommes d'armes avaient orné leurs lances et leurs piques de vertes couronnes de chêne; ils firent leur entrée dans le château au son bruyant des trompettes. Kullerich sauta lestement de cheval, embrassa avec joie sa femme et ses enfans, qui l'attendaient dans la grande cour, et se rendit avec eux, et avec l'élite de ses guerriers, dans la grande salle des chevaliers. Quand le transport des premiers embrassemens fut passé, le chevalier Kullerich ne pouvait se lasser de regarder son fils, jeune adolescent plein de grâce et de noblesse. Son épouse lui raconta ce qui lui était arrivé: comment le jeune garçon était tombé dans le puits, et comment Rosa l'en avait retiré. Un frisson affreux passa sur le corps de Kullerich. « Il ne s'en est donc guère fallu, mon cher Éberarhd, que je ne t'aie jamais revu? Quelle douleur inexprimable c'eût été pour moi et pour ta mère! mon sang se glace dans mes veines seulement d'y penser. O cher enfant, que

ce danger horrible, auquel tu viens d'échapper, te donne plus de prudence à l'avenir! »

La mère alla chercher le vêtement que portait son enfant le jour de l'accident, et qu'elle conservait comme un souvenir : elle montra au père la déchirure qu'avait faite le crochet de fer auquel l'enfant était resté suspendu. Kullerich le regarda attentivement, et dit avec effroi : « O mon Dieu! un moment de plus, et il eût été trop tard! Si seulement encore quelques fils s'étaient rompus Éberarhd était perdu : la pauvre domestique nous a rendu un bien grand service. Par le ciel! c'était une belle et noble action de sa part; c'était beaucoup pour une simple domestique; c'était un véritable trait d'héroïsme. La prompte résolution, le courage de cette fille, me plaisent au-delà de toute expression. L'en as-tu bien récomposée? — J'ai voulu t'en abandonner le soin, répondit son épouse; tout ce que j'aurais pu lui donner me paraissait trop au-dessous de ce qu'elle mérite; car c'est sa vie, c'est sa vie même qu'elle a exposée pour nous. Je faillis perdre l'usage de mes sens

en la voyant planer dans le seau au-dessus du précipice; quelques pièces d'or ne sauraient payer un pareil courage. Je lui ai dit que c'est toi qui la récompenserais; j'espère bien que tu ne me feras pas rougir. »

De sa vie, le chevalier n'avait été si attendri. Dans son impétuosité, il voulut voir la jeune fille sur-le-champ. Rosa fut appelée; elle s'avança dans la salle d'un air modeste et timide. Le chevalier la salua à haute voix par de vives acclamations. « Sois la bien venue, jeune héroïne, sois la bien venue, toi qui as sauvé mon fils; mais que vois-je! si ma mémoire ne me trompe pas, nous nous connaissons déjà. Ne t'ai-je pas vue une fois dans la chambre de mon concierge. Je ne me serais pas douté alors que tu cachais au fond de ton cœur un aussi généreux courage. Quelle reconnaissance ne te dois-je pas? Sans toi, je serais un bien malheureux père; ce jour d'allégresse serait pour moi le jour de la douleur la plus profonde. Demande ce que tu voudras, et sois sûre de l'obtenir. Oui! s'écria le chevalier, qui n'avait jamais appris à modérer

ses sentimens, oui ! s'écria-t-il dans l'excès de sa joie paternelle, quand tu me demanderais un de mes deux châteaux de Fichtenbourg ou Tannebourg, tu peux être sûre que je te le donnerais. »

Rosa répondit avec beaucoup de calme et avec la plus aimable modestie virginale : « Vous avez prononcé une bien solennelle parole, et vos deux nobles compagnons l'ont entendue ; je pourrais vous demander une faveur bien marquante, et vous auriez perdu le droit de me la refuser ; mais je ne demande pas de faveur, je n'implore que la justice : rendez-moi mon père, rendez à mon père ce que vous nous avez enlevé. — Comment ! quoi ! que veux-tu dire ? s'écria Kullerich dans la surprise la plus extrême. Je vous aurais pillés ! dépouillés ! Qui es-tu ? qui est ton père ? — Je suis Rosa de Tannebourg, dit-elle ; Édelbert est mon père ; délivrez-le de son cachot et rendez-lui ses biens. »

Les deux chevaliers étrangers et tous les autres guerriers, rassemblés dans la salle, étaient frappés d'étonnement ; mais le che-

valier Kullerich lui-même fit quelques pas en arrière et resta comme pétrifié; la généreuse action de la fille d'Édelbert l'avait puissamment et profondément ému; mais sa vieille haine contre le chevalier luttait dans son cœur contre les sentimens généreux. Il devint pâle comme la mort, promena d'un air égaré ses grands yeux noirs autour de lui, et murmura entre ses dents les mots suivans : « Je donnerais volontiers un de mes deux châteaux, si un autre que la fille de cet homme m'eût rendu le même service. » Toutes les personnes rassemblées dans la salle furent effrayées de ce changement subit; elles se regardèrent en silence et avec l'air de la plus extrême perplexité.

Mais l'épouse de Kullerich prit la parole, et, d'une voix douce et émue, dit : « Je ne sais que depuis quelques jours que cette pauvre fille, si malheureuse, si mal vêtue, est la fille d'Édelbert : par amour pour son père, et afin de pouvoir le visiter dans son cachot, le consoler de son affreuse solitude, le servir, et partager avec lui

chaque morceau de pain, elle est venue dans notre château; elle est entrée au service du geôlier, et a supporté, avec une patience toute céleste, l'humeur et les caprices de la femme de ce concierge, chez laquelle les plus pauvres filles du pays se trouvaient dans l'impossibilité de rester; enfin, elle s'est soumise aux plus pénibles travaux. Ah! mon cœur était déchiré, lorsque je la voyais de ma fenêtre, elle, d'une naissance égale à la nôtre, porter sur sa tête une lourde cruche d'eau, ou, comme la plus humble servante, balayer la cour du château avec une constance et un soin infatigables. Je ne lui ai pas laissé apercevoir que j'étais instruite de son état ni de son rang: je ne pouvais prendre sur moi un parti décisif dans une affaire de cette importance. Avec quelle douleur et quelle impatience j'attendais ton retour! Mais à présent, mon cher Kullerich, je t'en conjure, que la justice, que l'humanité restent maîtresses de ton cœur! Quand Rosa n'aurait pas sauvé la vie à ton fils, son amour filial devrait seul te déterminer à te réconcilier avec le père d'une

semblable fille. — Par mon glaive! s'écria Sigebert, l'un des deux chevaliers, ce que cette noble demoiselle a fait pour son père est bien plus encore que le courage qu'elle a montré pour sauver votre enfant. Pour cette dernière action, il lui a fallu quelques instans d'un courage sublime, et dont pourtant les cœurs vulgaires sont quelquefois capables; mais les longues et cruelles peines que Rosa a supportées pour son père avec une si admirable constance rendent un témoignage éclatant de la grandeur de son ame vraiment filiale. A ta place, Kullerich, je n'hésiterais pas sur le parti que m'imposerait le devoir.

— Kullerich, dit Théobald, l'autre chevalier, si Édelbert avait eu à ton égard des sentimens de vengeance, il faut convenir qu'il aurait pu te nuire beaucoup. Rappelle-toi donc que, pendant que tu guerroyais au dehors avec tes ennemis, celui que tu devais regarder à juste titre comme le plus implacable de tous, était dans ton château, et que c'était sa fille qui tenait en ses mains les clefs de sa prison. Combien d'autres, profi-

tant de cette occasion, auraient mis le feu au château, et se seraient sauvés dans le tumulte et le désordre! Kullerich, tu n'as vraiment pas lieu de haïr plus long-temps le chevalier Édelbert.»

Kullerich resta muet et effaré; il respirait péniblement, et frappa plusieurs fois de ses mains son front brûlant; il lui semblait de temps en temps n'avoir rien entendu de tout ce que venaient de lui dire son épouse et les deux chevaliers : tous les yeux étaient fixés sur lui; l'impatience, l'anxiété s'y peignaient. Rosa regardait le ciel en soupirant; un silence plein d'effroi régnait dans l'appartement.

Son épouse s'approcha de lui, et dit avec attendrissement : « Mon cher Kullerich, je n'ai plus qu'un mot à te dire; mais écoute-le avec calme.

» Tu t'imagines qu'Édelbert est ton implacable ennemi; tu l'as cru jusqu'ici : tu as toujours été dans l'erreur. S'il était envers toi dans les sentimens que tu lui supposes, comment, moi, ta fidèle et tendre épouse, pourrais-je te prier de le rendre à la

liberté? Ah! s'il en était ainsi, je te conseillerais bien plutôt de le faire garder encore plus étroitement dans le cachot où il gémit; mais il n'en est point ainsi, comme tu l'as cru jusqu'à présent, et je vais te le prouver, Kullerich. Moi, toute seule, j'avais découvert que Rosa était fille d'Édelbert; et jusqu'au moment où elle te l'a déclaré elle-même, personne au monde n'en savait rien dans le château. Les gens à qui tu en avais confié la garde ne le soupçonnaient même pas. Sans moi, personne, pas même ton fidèle intendant, n'eût découvert que Rosa visitait toutes les nuits le chevalier captif. Je désirai connaître le motif de ces visites. J'osai, je ne puis l'avouer sans rougir, devant toi et en présence de ces nobles chevaliers et guerriers, j'osai, dis-je, suivre Rosa à son insu, et écouter à la porte, au milieu de la nuit, pendant que le père et la fille étaient à s'entretenir ensemble. La sûreté de ton château, plutôt que celle de ma propre personne, m'avaient décidée à une démarche que je ne puis m'empêcher de blâmer moi-même. J'ai voulu

m'assurer, de manière à n'en pouvoir douter, qu'aucun complot ne se tramait contre toi. Ni le père, ni la fille ne pouvaient présumer que j'entendais chacune de leurs paroles. Mais, ô mon Dieu que fus-je obligée d'entendre ! Quelle fut ma surprise et ma confusion ! que ces êtres sont bons et généreux ! le malheureux captif Èdelbert n'a pour toi aucun sentiment de haine ou de vengeance ; non seulement il a approuvé l'action courageuse de sa fille, mais c'est lui qui la lui avait inspirée ; c'est lui qui l'avait exhortée paternèllement à nous aimer et à nous faire autant de bien qu'il serait en son pouvoir. Sans lui, il est bien probable que Rosa n'eût point sauvé ton fils. Comment serait-il donc ton ennemi ? Comment est-il possible que tu sois plus long-temps le sien ?

» Mais quoi ! tu es encore là, hésitant et irrésolu ! Non, non ! Kullerich ! il n'est pas possible que tu laisses sortir Rosa sans avoir exaucé sa prière. O Dieu ! continua-t-elle, en levant les mains au ciel, touche, attendris son cœur ! »

Kullerich dit alors, d'une voix étouffée :

« Que Rosa reprenne Tannebourg et tout ce qui s'y trouve, j'y consens ; mais Édelbert restera où il est. » En prononçant ces paroles, il n'osa pas même regarder son épouse.

Celle-ci se retourna vers son fils, et s'écria, le cœur déchiré et en fondant en larmes : « Viens, Éberarhd, prie ton père en faveur de celle qui t'a sauvé la vie. Afin qu'il n'exauce pas sa prière à demi, mets-toi à genoux, mon enfant, et élève tes petites mains vers lui : regarde ; je me prosterne aussi devant lui ; je vais t'aider à le prier. Je vais te dicter chaque parole : répète-les seulement après moi. »

L'aimable enfant, voyant sa mère toute troublée, et Rosa, qu'il aimait presque autant que sa mère, triste, pâle, et les larmes aux yeux, se mit à pleurer aussi : l'air de son père l'effrayait. Cependant, il se mit à genoux, leva en tremblant ses petites mains, et dit bien distinctement, avec expression, et d'une voix qui allait au cœur, ces paroles que lui dictait sa mère :

« Mon cher père, ne sois pas si dur ; n'hé-

» site pas si long-temps à délivrer le père » de Rosa. Rosa n'a pas délibéré si long- » temps pour exposer sa vie pour moi ; elle » m'a délivré du puits ; délivre donc aussi » le chevalier Édelbert de la prison où il » languit ; elle m'a sauvé d'une mort affreuse, » puisque j'allais périr dans un abîme ; ne » laisse pas mourir son père d'une mort plus » affreuse encore. Et puisqu'elle m'a rendu à » ton amour ; ô mon père ! rends donc aussi à » cette fille chérie le bon père qu'elle adore. » Ne détourne pas tes regards, o mon père ! » regarde ton fils, regarde-moi en face ; sans » Rosa, tu n'aurais plus revu ni ma petite » figure, qui te sourit avec tendresse, ni » mes yeux mouillés de larmes. Ces mains » que j'élève suppliantes vers toi seraient » maintenant ensevelies dans le tombeau. » — Arrête, ç'en est trop, s'écria alors » Kullerich. » Il s'efforça en vain de retenir ses larmes, qu'il regardait comme indignes d'un chevalier. Il dit, en se retournant vers Rosa : « Votre père est libre ! Je lui rends » son château et tous ses biens. J'ai été in- » juste envers lui ; un homme qui a élevé

» une telle fille ne peut ètrc un méchant
» homme. »

«Dieu soit loué ! » dit alors la noble épouse de Kullerich ; et elle se jeta tout en pleurs au cou de son époux, en ordonnant au petit Eberarhd de baiser la main de son père. Rosa était comme transportée au ciel. Les deux chevaliers, témoins de cette scène, ne cherchèrent nullement à cacher leurs larmes, et tendirent cordialement à Kullerich leur main droite.

«Vous êtes un digne homme, dit le chevalier Théobald ; dès ce moment, vous valez à mes yeux le double de ce que vous valiez autrefois.

— Vous avez agi, dit Sigebert, comme il convient à un digne chevalier : la justice est plus glorieuse encore que la bravoure ; et se vaincre soi-même est bien plus que de vaincre ses ennemis.»

Un joyeux murmure d'approbation circula aussi parmi les écuyers et tous les autres combattans ; ils louèrent le chevalier à haute voix : « Voilà qui est bien, très-bien ; voilà qui est noble et généreux, » dirent-ils

tour à tour ; et tous à la fin s'écrièrent avec enthousiasme et d'une voix unanime : « Vivent Kullerich, Hildegarde et le petit Eberarhd ! vivent Édelbert et Rosa ! »

—

LETTRE XVIII.

Rosa annonce à son père qu'il va être délivré.

La générosité avait fini par reprendre le dessus dans le cœur de Kullerich ; il fut comme changé en un autre homme. La conscience du triomphe qu'il venait de remporter sur ses passions haineuses, en écoutant la voix de la raison et de la justice, remplit son ame de la satisfaction la plus douce ; sa physionomie était devenue sereine, et ses yeux rayonnaient de joie ; tout le monde, même le petit Eberarhd, remarquaient cet heureux changement. « Maintenant, mon cher papa, dit-il, tu as l'air aussi content que maman et la petite Rosa ; voilà que je te regarde avec le même plaisir, et que je t'aime du plus profond de mon cœur. »

Rosa s'approcha du chevalier, et le re-

mercia avec l'effusion la plus attendrissante. « N'y mettez donc pas tant de prix, lui dit-il; je ne mérite ni éloges ni reconnaissance; j'aurais été un monstre si j'avais agi autrement : n'en parlez plus, et venez avec moi; allons voir votre père dans la prison; je regarde maintenant comme un péché de prolonger d'un seul instant les tourmens de sa captivité. Venez; c'est à vous qu'il doit sa délivrance; c'est vous qui devez la lui annoncer; mais dites-lui, je vous prie, quelques bonnes paroles en ma faveur, pour qu'il me pardonne le mal que je lui ai fait.

Hildegarde fit alors un signe à son époux; ils s'approchèrent de l'embrasure de la fenêtre, et elle lui dit en secret quelques mots. Kullerich fit plusieurs gestes approbatifs; puis, Hildegarde dit à Rosa de l'accompagner un instant, et elle la conduisit dans une chambre magnifique, où, depuis quelque temps déjà, elle avait fait préparer des vêtemens et des bijoux pour le moment où Rosa pourrait être enfin rendue à son rang et à son état.

Le premier soin de Rosa fut de rendre à sa jolie figure tout l'éclat de son ancienne blancheur ; sa belle chevelure fut roulée en boucles ; Hildegarde lui passa elle-même une superbe robe blanche ornée d'un collet de fine dentelle.

Quand la toilette fut achevée, la dame du château alla chercher une petite cassette d'ébène élégamment garnie en or. « Voilà, lui dit-elle en l'ouvrant, voilà la parure de feue votre bienheureuse mère ; mon mari, qui regardait cette parure comme un butin qui lui appartenait, m'en avait fait cadeau ; mais jamais je ne l'ai portée : j'aurais regardé comme un opprobre de me parer de la dépouille d'une autre ; cette parure, qui vous appartient, je l'ai regardée comme un dépôt sacré. Reprenez-la de mes mains, voyez s'il y manque un seul diamant, une seule perle. »

Rosa reprit cette précieuse parure avec la plus sincère reconnaissance ; elle regarda avec plaisir les beaux diamans et les fines perles qui la composaient ; mais ils ne lui causèrent cependant pas la joie à laquelle

Hildegarde s'était attendue. « O ma bienheureuse mère! dit-elle les larmes aux yeux, avec quelle vivacité ces bijoux te rappellent à mon cœur. Ce n'est que comme un souvenir de toi qu'ils sont pour moi de quelque prix. — Regardez, chère et gracieuse dame, dit-elle à Hildegarde, cet anneau enrichi de diamans était l'anneau nuptial de ma digne mère; ce collier de perles est un cadeau de noces de la duchesse; ces boucles d'oreilles lui ont été données par mon père le jour que je suis venue au monde. Ah! mon Dieu, il me semble voir devant moi cette mère chérie, parée de ces perles et de ces pierres précieuses. Que les hommes sont donc fragiles! Les voilà encore ces mêmes perles; ces pierres précieuses brillent toujours du même éclat; mais le corps de cette femme inappréciable n'est maintenant que cendre et que poussière. »

Hildegarde lui dit: « Chère demoiselle, les larmes qui brillent dans vos yeux ont plus de prix que ces perles, et la noblesse de vos sentimens est plus précieuse que ces diamans. »

Hildegarde accompagna ensuite Rosa jusqu'à la porte du cachot; celle-ci ouvrit précipitamment la porte, et s'écria, en entrant: « O mon bon père, Dieu soit loué, tu es libre! » Mais quelle fut sa surprise, son père était déjà, comme aux jours les plus solennels, vêtu de ses habits de chevalier; il s'était décoré de sa médaille et de sa chaîne d'or, et les deux chevaliers, Sigebert et Théobald, étaient à ses côtés.

Hildegarde, en effet, avait secrètement dit à son époux de faire habiller Édelbert en chevalier, pendant qu'elle-même ferait mettre à Rosa une toilette conforme à son rang. Sigebert et Théobald s'étaient chargés de préparer, avec ménagement, Édelbert à la joie qui l'attendait, sans cependant lui dire encore que sa délivrance fût si prochaine, afin de ne pas ôter à sa noble fille le plaisir de la lui annoncer elle-même.

Édelbert l'embrassa avec la plus vive émotion. « O ma chère Rosa, dit-il, tu as remporté, avec l'aide de Dieu, une victoire que l'armée la plus nombreuse n'aurait pu remporter! La douce influence de ton amour

pour ton père et pour tous tes semblables a vaincu Kullerich, et, d'un ennemi implacable, nous a fait un fidèle ami. Remercions Dieu de ce changement miraculeux; c'est lui qui a béni, par de si heureux résultats, tes courageux efforts et ton amour filial. »

Édelbert commença alors seulement à s'apercevoir de la riche parure de sa chère Rosa. « Vois, dit-il, Dieu, en nous accordant ce que nos prières ont si souvent imploré, la délivrance de ton père, Dieu t'a rendu aussi ce que tu ne lui avais pas demandé, la parure de ta bienheureuse mère. Combien de fois ne me rappelai-je pas avec chagrin que tu avais vendu, par amour pour moi, les seuls bijoux qui te restaient de ton ancien état! t'en voilà aussi récompensée aujourd'hui. La vertu trouve toujours dans le ciel un juste rémunérateur. »

Les deux chevaliers, Sigebert et Théobald, ne furent pas peu étonnés de la beauté de Rosa. Aussi, de même qu'ils avaient loué ses vertus, ils se permirent de faire l'éloge de sa beauté et de ses grâces.

Rosa s'acquitta en ce moment de la com-

mission de Kullerich, en priant son père de pardonner à ce chevalier. Édelbert en fut très-attendri. « Tu vois mes larmes, dit-il, tu sais si je ne lui ai pas pardonné depuis bien long-temps. » Au moment où il prononça ces paroles, s'ouvrit la porte du cachot, et le chevalier Kullerich entra avec son épouse et le petit Éberarhd. Édelbert et Kullerich se tendirent l'un et l'autre la main droite, et s'embrassèrent avec le plus vif attendrissement. Tout sentiment de haine avait disparu de leurs cœurs; ils éprouvaient la douce félicité de la réconciliation, et se jurèrent une amitié éternelle.

Le bon, le généreux Édelbert fut bien enchanté de voir l'aimable enfant à qui Rosa avait sauvé la vie. Fatigué de toutes les émotions qu'il venait d'éprouver, il s'assit sur le banc de pierre, prit l'enfant sur ses genoux, l'embrassa, le regarda avec douceur, le bénit, et dit : « Cher et aimable enfant, que Dieu te fasse croître et prospérer pour le bonheur de ton père et de ta mère, et pour devenir un homme juste et respectable !

— O mon cher chevalier, dit la mère de l'enfant, Dieu veuille que notre fils nous aime comme vous êtes aimé de votre fille! puisse-t-il l'égaler en sentimens généreux, et nous serons les plus heureux parens du monde! »

Cette belle journée fut terminée par un souper splendide dans la grande salle des chevaliers. Édelbert et Rosa furent invités à y occuper les premières places. Kullerich s'assit à côté d'Édelbert, et Hildegarde à côté de Rosa; la joie régnait dans le cœur de tous les convives; le chevalier Kullerich, surtout, n'avait pas, depuis bien longues années, été vu dans un pareil contentement; il l'affirma lui-même en disant : « La haine insensée que je t'avais vouée, mon cher Édelbert, empoisonnait toutes mes joies; quel bonheur que celui de la paix et de la concorde! Ah! je le sens maintenant, la haine et la vengeance nous viennent de l'enfer, l'amour et l'amitié, du ciel! »

Kullerich avait fait mettre sur la table de grandes coupes d'argent doublées d'or en dedans, et les avait fait remplir des meil-

leurs et des plus vieux vins de ses caves. Auprès du couvert d'Édelbert, il avait fait mettre cette belle coupe d'argent dont il avait coutume de se servir dans son château, et qui était un précieux souvenir de son aïeul. Rosa s'en aperçut aussitôt, et remercia, par un regard affectueux, Hildegarde cette attention. Kullerich prit en main la coupe d'argent, et la vida en buvant à la santé d'Édelbert et de Rosa. Les deux chevaliers, Sigebert et Théobald, imitèrent son exemple; Édelbert but aussi, en invitant ses amis à se méfier de l'excellence de ce vin. Kullerich sourit; l'éloge de son vin généreux ne lui fut pas indifférent. « Je sais bien, dit-il à Edelbert, que lorsque nous étions encore écuyers à la cour du duc, tu m'exhortais à la tempérance et à la modération; tu avais bien raison de nous faire cette recommandation; mais ne crains rien aujourd'hui: nous voulons bien nous réjouir, mais nous resterons fermes et calmes; tout se passera dans le plus grand ordre. Que chacun, avant de vider sa coupe, prononce une belle et sage sen-

tence de banquet. Il faut que vous en soyez aussi aujourd'hui, aimable Rosa, et toi, ma chère Hildegarde. » Hildegarde et Rosa se joignirent en effet aussi aux toasts des autres convives, mais à peine mouillèrent-elles leurs lèvres de cette liqueur de feu. Les vœux et les sentences qui obtinrent le plus d'acclamations furent les suivans : « Puissent, dit Édelbert, tous les braves Germains vivre dans la paix et la concorde, et ne plus se poursuivre, ni se déchirer pour de misérables intérêts! — Que toutes les femmes, que toutes les filles de l'Allemagne, dit Théobald, ressemblent, par de douces et aimables vertus, à la noble Hildegarde, à la gracieuse Rosa, à la bienheureuse Mathilde! — Puissent tous les parens, dit Sigebert, élever leurs enfans comme Édelbert et Mathilde, et tous les enfans aimer leurs parens comme Rosa a su aimer et honorer son père! » Et Kullerich termina les toasts par ces paroles : « Puissent tous les parens trouver autant de joie et de félicité avec leurs enfans qu'Édelbert en a trouvé avec sa fille! »

CHAPITRE XIX.

Rosa et son père sont remis en possession de leurs biens.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, Kullerich entra dans la chambre d'Édelbert en habit de voyageur, botté et éperonné. « Édelbert, dit-il, il y a long-temps que j'ai fait lever mes gens, et je viens à l'instant de faire seller mes chevaux. Je voulais aller avec toi, au grand galop, au château de Tannebourg, et te rendre à l'instant ton château et tous tes biens; mais ma chère Hildegarde pense que le château, occupé depuis quelque temps par des cavaliers, ne doit pas être dans le meilleur état possible, qu'il est nécessaire d'y faire d'abord quelques réparations. Elle pourrait fort bien avoir raison, ajouta Kullerich en riant, mais je n'y aurais pas pensé. Reste donc

encore un peu avec moi, mon cher Édelbert, avec ta Rosa; tu as passé de bien tristes jours dans ces murs, eh bien! passons-y encore ensemble quelques jours dans le repos et dans la joie. »

Édelbert y consentit avec beaucoup de plaisir. Kullerich alla avec lui dans la grande salle. Sigebert et Théobald s'y trouvèrent bientôt aussi avec leurs écuyers. Ils se mirent tous à table pour déjeûner; ensuite, les deux chevaliers étrangers, qui désiraient revoir leurs foyers, prirent congé de Kullerich et d'Édelbert, et se retirèrent avec leurs hommes d'armes qui les attendaient dans la cour du château. Kullerich, après leur départ, offrit à Édelbert de lui faire visiter tout le château de Fichtenbourg. Édelbert y consentit volontiers. Kullerich lui montra d'abord, avec un noble orgueil, la galerie vaste où figuraient, chacun à son rang, les portraits de ses nobles ancêtres. Puis, il le conduisit dans son arsenal, rempli d'armes de toute espèce; il lui fit faire tout le tour de son château, par un grand nombre d'allées voûtées, en appelant l'attention de

son hôte sur les têtes de cerf artistement représentées sur les murs, et surmontées d'énormes et vastes bois naturels. De là on passa aux écuries, et Kullerich vanta le feu et la vigueur de ses coursiers. Ils descendirent dans de profondes caves pratiquées dans le roc ; il lui montra ses énormes tonneaux, et, bon gré malgré, lui fit goûter de ses meilleurs vins. A la fin, ils visitèrent aussi le puits dans la cour du château ; les deux chevaliers ne purent y regarder sans frissonner. Édelbert se réjouit de nouveau de la belle action de sa fille ; Kullerich, du bonheur d'avoir retrouvé son fils ; les deux pères s'embrassèrent près du puits, et remercièrent Dieu de cette heureuse délivrance.

Pendant ce temps, Hildegarde avait montré à Rosa tout l'intérieur de son ménage ; ses coffres remplis d'un linge d'une blancheur éblouissante, ses riches draperies, sa grande cuisine claire et brillante, et tout ce qu'elle avait encore de plus curieux à voir. A la fin, elle ouvrit encore quelques coffres placés dans une chambre à part, et dans

lesquels se trouvait tout ce que Kullerich avait apporté de Tannebourg à Fichtenbourg, en linge fin et autres choses précieuses. « J'ai fait conserver tout cela soigneusement jusqu'à ce jour, dit la noble dame; je vous l'enverrai incessamment à votre château. »

Rosa voulut aussi visiter encore une fois l'appartement du concierge ; Hildegarde l'accompagna. Lorsqu'elles traversèrent la grande cour du château, Édelbert et Kullerich se joignirent à elles. Le concierge, assis, en ce moment, dans son fauteuil, se reposait des fatigues de la campagne : lorsqu'il entendit la voix de Kullerich, il se leva précipitamment, et courut ouvrir la porte ; Rosa était devant lui.

« Ma chère Rosette ! dit-il ; mais je vous demande pardon, ma noble demoiselle Rosa, voulais-je dire, quel bonheur m'avez-vous réservé? Mais entrez donc bien vite dans mon appartement, vous, chère demoiselle, et nos gracieux maîtres que voilà. Est-il possible! continua-t-il, j'aurais plutôt cru que le ciel pourrait tomber, que de penser

que ma petite servante était une demoiselle de Tannebourg : c'est inouï, sur mon honneur, et cependant je me trouve bête maintenant de ne pas m'être aperçu plus tôt que c'était la fille du chevalier Édelbert. Hier soir, lorsque tout à coup cette nouvelle se répandit parmi les gens de guerre blessés qui se promenaient dans la grande cour du château, lorsque j'eus l'honneur de l'apprendre de votre propre bouche, mes très-gracieux maîtres, je vis tout aussitôt clair dans toute cette histoire. Voilà donc pourquoi vous aviez tant de compassion du pauvre chevalier prisonnier. Mille fois honneur à votre amour filial! Dieu et notre illustre chevalier vous en ont bien récompensée, à ce qu'il paraît. Mais comme ma chère Hedwig a fait de grands yeux! elle a failli en perdre l'esprit : ma foi, c'est à elle à vous demander pardon de toutes les grossièretés qu'elle vous a faites. » Les deux enfans du concierge s'étaient placés dans un coin d'un air tout modeste et timide. Rosa alla vers eux, et leur parla avec la même bonté qu'à l'ordinaire, ce qui rendit la con-

fiance à ces petits enfans; la petite Berthe lui dit : « Comme vous voilà bien habillée, mademoiselle Rosa! te voilà absolument comme une toute autre personne. » Le petit Othmar dit : « Je la vois bien volontiers dans ce nouvel accoutrement; mais pourvu que mademoiselle Rosa reste avec nous, car jamais de la vie nous ne pourrions avoir une aussi bonne domestique. » Kullerich et tous ceux qui étaient avec lui se mirent à rire aux éclats de la franche naïveté de ces enfans. — Rosa leur demanda où était leur mère. — Le petit Othmar répondit que lorsqu'elle avait entendu les maîtres arriver, elle s'était bien vite sauvée à la cuisine. — Rosa en ouvrit la porte, et fit entrer elle-même la femme du concierge dans la chambre où ils se trouvaient tous réunis. La bonne femme fut toute honteuse en voyant devant elle le chevalier Édelbert et mademoiselle Rosa dans leurs superbes costumes, et son maître, le noble chevalier Kullerich, et sa gracieuse et bienveillante épouse; elle changea plusieurs fois de couleur. Elle balbutia quelques mots d'excuse

à l'occasion des mauvais traitemens qu'elle avait fait endurer à Rosa, et protesta que si elle eût connu la noble origine de cette demoiselle, elle aurait agi tout différemment. « Ma bonne femme, interrompit Hildegarde, ce que vous dites-là n'est pas bien ; on doit avoir de bons procédés avec tout le monde, et ne s'inquiéter ni de la naissance ni de la richesse. »

Hedwig donna entièrement raison à la dame, demanda pardon à la noble demoiselle avec un grand flux de paroles et une grande abondance de larmes. Rosa lui parla ainsi : « Ma chère Edwig, j'aurais eu souvent en effet bien des choses à vous dire ; mais alors il n'eût pas été sage de ma part de le faire ; j'attendais un moment plus favorable qui est maintenant arrivé ; il faut donc que je vous dise mon petit mot. Je dois commencer par avouer sincèrement, devant mon père et vos bons et gracieux maîtres, que vous avez beaucoup de bonnes et précieuses qualités. Vous êtes une bonne épouse, pleine de soins et d'amitié pour votre mari, une bonne mère pour vos enfans, une excellente

ménagère; vous êtes infatigable au travail, votre ménage est toujours tenu avec ordre et propreté. Vous êtes économe sans être avare, et vous faites beaucoup de bien aux pauvres. Vous êtes serviable et obligeante envers tout le monde, tant qu'il n'arrive rien qui excite votre colère. Mais aussi, quand il arrive quelque chose de semblable, alors vous ne savez plus du tout vous posséder, alors vous dites et vous faites des choses détestables : cet emportement, auquel vous êtes sujette, rend malheureux ceux qui vous entourent, et vous a fait la réputation d'être une méchante femme. Tâchez donc, une bonne fois pour toutes, de devenir maîtresse de vous-même; formez, dès ce moment même, la ferme résolution de vous corriger sur ce point; ayez bonne patience, et à la fin vous viendrez à bout de votre colère, qui est votre ennemi le plus cruel; et si vous retrouvez à votre service une jeune fille de bonne volonté, n'exigez pas qu'elle fasse sur-le-champ les choses aussi bien que vous. Donnez-vous la peine de la former selon vos désirs; ayez la patience de lui montrer

plusieurs fois la même chose ; corrigez-la de ses fautes avec douceur et amitié, et vous parviendrez à faire d'elle une fille qui vous servira selon toutes vos volontés, et qui saura vous respecter et vous chérir. En vous corrigeant de votre péché d'habitude, vous parviendrez à refaire votre réputation, et l'on vous citera comme une bonne et excellente femme. Si je ne vous estimais pas, je ne vous en aurais pas dit la moitié autant. Profitez de mes avis, et vous vous en trouverez bien sous tous les rapports.

— Voilà ce qui s'appelle bien parler, s'écria Kullerich ; c'est un sermon qui conviendrait à beaucoup d'hommes et à beaucoup de femmes, la mienne cependant excepté. Que vous êtes une bonne, spirituelle et sage fille, ma chère Rosa ! je ne manquerai pas de prendre moi-même ma part dans votre beau discours ; il s'accorde si bien avec ce que me disait souvent feu mon respectable père ! mais il avait coutume d'exprimer tout cela dans une seule petite sentence. « Kullerich, Kullerich, disait-il, plus de raisonnement et moins d'emportement ; c'est ce

» qu'il y a de mieux à faire pour toi dans ce » monde. »

Au bout de quelques jours, le chevalier Kullerich et son épouse allèrent à Tannebourg avec Édelbert et Rosa, accompagnés d'une suite nombreuse de gens de guerre armés de toutes pièces, et de valets couverts de belles livrées. Le bruit de ce qui s'était passé à Fichtenbourg s'était déjà répandu dans tous les environs. Dans tous les villages, les bourgs et les fermes qui appartenaient à Kullerich, et qu'ils traversèrent, ils virent sortir de chaque maison, de chaque chaumière, des gens de tout âge, de tout sexe, que transportaient de joie l'union et l'amitié des deux nobles chevaliers, et qui, surtout, désiraient voir de leurs propres yeux la noble demoiselle qui avait montré tant de tendresse et de piété envers son père, et qui avait sauvé l'enfant de Kullerich avec un courage si héroïque. Mais lorsque Édelbert rentra sur ses propres domaines, il trouva tout dans le silence le plus profond; il semblait que tout était mort dans les hameaux qu'ils parcouraient. Édelbert

s'en étonna extrêmement, et roula toutes sortes de pensées dans sa tête; mais, lorsqu'il eut passé sous la porte extérieure de son château, il aperçut, de loin, toute la grande cour remplie de monde. Tous ses vassaux s'étaient rassemblés dans cet endroit, et se trouvaient réunis dans le meilleur ordre: d'un côté étaient rangés les enfans, les jeunes gens et les hommes; de l'autre, les petites filles, les jeunes demoiselles et les femmes, tous dans leurs habits de fête. Burkhards, le brave charbonnier, porta la parole pour les hommes, et la bonne Gertrude pour les femmes. Burkhards s'était fait composer un discours par le vieil intendant du château, dans le style du temps, et qu'il commença à débiter d'un air très-sérieux, et avec toutes sortes de contorsions. Mais sa mémoire le trahit après les premières paroles; toutefois, la présence d'esprit ne l'abandonna pas. « Pardonnez, bon et noble chevalier, dit-il, en vous voyant j'ai oublié bien vite toutes les belles choses qu'on m'a apprises; je n'en ai plus qu'une à vous dire: puisque j'ai vécu assez pour voir ce beau

jour, je mourrai maintenant pleinement satisfait. » La bonne Gertrude accueillit aussi son excellent seigneur et la noble Rosa avec des larmes de joie, en place des paroles qu'elle avait apprises par cœur. L'attendrissement de tous les braves habitans de la campagne fut si vif, qu'il leur fut à peine possible de proférer leur vivat. Édelbert et Rosa, attendris eux-mêmes jusqu'aux larmes, traversèrent lentement les rangs de ces bons villageois, en les saluant avec joie, et en leur donnant des marques de la plus affectueuse amitié. Sur la terrasse, devant la porte intérieure qui conduisait au château même, se trouvaient les chevaliers Sigebert et Théobald, et beaucoup d'autres gens avec leurs femmes et leurs enfans, tous en habits de fête, et entourés de nombreux domestiques. On apercevait aussi Agnès, cette excellente fille du brave charbonnier, couronnée de fleurs et habillée de blanc, et tenant en main un coussin couleur de pourpre, sur lequel on avait posé les clefs du château, reluisantes comme de l'argent, ornées et attachées avec des anneaux d'or. « Noble

demoiselle, dit-elle, vous n'avez pas seulement délivré votre père de son cachot, votre amour filial lui a rouvert les portes de son château; voici les clefs, remettez-les à votre noble père. » Rosa présenta à Édelbert le coussin sur lequel se trouvaient les clefs de sa résidence. Il les prit en élevant vers le ciel de pieux regards, et en songeant à cette nuit effroyable, où, devant cette porte même, pendant la pluie et l'orage, il était enchaîné sur une charrette, enlevé impitoyablement de son château, tandis que Rosa le suivait en pleurant et en sanglotant. Cette brillante et douce réception dont il fut l'objet en rentrant chez lui, et que lui avait préparée l'épouse de Kullerich, lui fut infiniment agréable. « Avant que je franchisse le seuil de mon château, dit-il, allons ensemble à la chapelle. Dieu a fait pour le mieux tout ce qui nous est arrivé; il a changé notre tristesse en joie : allons le remercier de tout notre cœur. » Tous les chevaliers et leurs femmes applaudirent à son idée, et le suivirent à la chapelle.

Ensuite on se mit à table; le couvert avait

été mis dans la grande salle; la foule fut régalée dans la cour du château. Édelbert attendait impatiemment que ce repas fût terminé; il descendit encore dans la cour avant la fin, et, au milieu de ses vassaux, il se trouva heureux comme un père au milieu de ses enfans. Il chercha tout d'abord le brave charbonnier et son excellente épouse. « Bon et fidèle serviteur, lui dit-il, qui, avec ta brave compagne, as accueilli si généreusement ma fille dans ton humble demeure, tu ne quitteras plus ma résidence, tu demeureras toujours avec moi: je te fais mon écuyer; tu as servi, dès ta jeunesse, en qualité de cavalier, et tu te tiens encore très-bien à cheval; cet emploi te convient mieux que de brûler des charbons. Ta bonne Gertrude, qui me pourvoyait de linge durant ma captivité, sera désormais ma femme de ménage. L'aimable Agnès, cette fidèle compagne de ma fille dans son infortune, sera aussi, dans sa nouvelle situation, sa compagne inséparable; pourrait-elle avoir une amie plus fidèle et plus dévouée? »

Édelbert passa successivement devant toutes les tables qui étaient dressées dans la cour, et, s'adressant successivement à chacun des convives, il sut dire quelque chose d'agréable à tout le monde. La dame de Fichtenbourg, se voyant dans l'impossibilité d'inviter tous les vassaux d'Édelbert, avait choisi les plus anciens chefs de famille avec leurs enfans et petits-enfans, et, sans faire la moindre différence entre les riches et les pauvres, elle avait dit aux autres qu'Édelbert les régalerait une autre fois. Beaucoup de ces vassaux avaient été accoutumés, dans d'autres temps, à recevoir de leur seigneur des bienfaits ou des secours; mais ces bienfaits avaient cessé depuis que le château était dans des mains étrangères; il les assura qu'ils allaient en recevoir de nouveau. La joie que cette nouvelle excita fut vive et générale; tous protestèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier pour un si bon maître, et leurs vies et leurs biens. Kullerich, qui était descendu aussi dans la cour, et qui marchait à côté d'Édelbert, dit: « Il est donc vrai que la bonté surpasse la puissance, et

qu'il vaut mieux être aimé que d'être craint.» Édelbert ajouta : « Oui, sans doute, le meilleur maître est celui que les méchans craignent, et qui est aimé des bons. »

LETTRE XX.

Conclusion de l'histoire de notre vertueuse héroïne.

Des relations d'amitié très-étroites réunirent désormais les deux châteaux si longtemps ennemis. Rosa regardait Hildegarde comme une seconde mère, et lui demandait conseil dans toutes les occasions importantes.

Le chevalier Kullerich prouvait au noble Édelbert, par la délicatesse de ses procédés, qu'il avait abjuré son ancienne haine pour toujours. Cependant, il resta quelque temps sans aller au château de Tannebourg. Édelbert ne savait à quoi attribuer cette apparence de refroidissement, lorsqu'un jour Kullerich arrive en toute hâte, et invite Édelbert et Rosa à le suivre à Fichtenbourg. Ils y consentent avec plaisir. Mais, à peine sont-ils entrés dans le château, que Kulle-

rich les conduit droit au souterrain qui avait servi de cachot au noble prisonnier. Grande fût d'abord la surprise d'Édelbert et de Rosa. Mais cet étonnement fit place à un autre sentiment, lorsque Kullerich, poussant la porte, leur montra l'intérieur du cachot, métamorphosé en une chapelle gothique d'une admirable élégance.

Édelbert et Rosa exprimèrent leur admiration. « J'ai pensé, dit Kullerich, que cette métamorphose vous serait agréable; j'ai voulu vous faire une surprise; c'est pourquoi, pendant que je faisais bâtir, j'ai évité de recevoir vos visites. N'est-il pas vrai que cette chapelle est d'un bel effet? c'est à ma chère Hildegarde qu'il faut en faire tout l'honneur; elle a su m'amener très-adroitement à faire décorer ainsi ce saint lieu. Laissez-moi vous raconter comment elle s'y est prise pour cela. Après que nous vous eûmes accompagnés, l'année dernière, à Tannebourg, et que nous fûmes revenus à notre château, elle me pria de visiter avec elle le cachot d'Édelbert; pour moi, j'en avais très-peu d'envie. A quoi bon? disais-je, j'ai

horreur de ce lieu; cependant je la suivis : ses prières étaient trop pressantes pour la refuser.. Lorsque nous entrâmes, elle me dit :—Vois donc comme l'amour filial a su changer en un séjour agréable un aussi sombre cachot. — Il est vrai, répondis-je, l'aspect en était affreux ; maintenant ce lieu est aussi clair et aussi propre qu'une chapelle bien entretenue.—Tu as là, dit alors mon excellente Hildegarde, une charmante idée ; c'était aussi la mienne ; elle m'est venue au moment où j'ai vu la chapelle du château de Tannebourg : il serait bien facile de donner la même destination à ces voûtes spacieuses ; il faut bien que nous fassions quelque chose pour exprimer notre reconnaissance envers Dieu, qui a si miraculeusement sauvé notre cher enfant. La fondation d'une chapelle est ce que nous pourrions faire de plus pieux ; une telle construction compléterait dignement notre château. Jusqu'ici, nous étions toujours obligés, pour assister au service divin, de nous rendre à l'église du village, située au bas de la montagne : une chapelle particulière,

dans ce château, sera un monument de notre piété, une source de bénédictions pour nos descendans les plus reculés. Cette idée me sourit beaucoup.—Tu as parfaitement raison, lui dis-je; oui, tu seras satisfaite: ce lieu va cesser d'être destiné aux prisonniers; c'est ici même que nous viendrons tous les jours remercier Dieu des grâces qu'il a bien voulu me faire en conservant les jours de notre cher enfant par les mains de Rosa, en me réconciliant avec le noble chevalier Édelbert, et en me rendant le calme et la douce paix du cœur. Telle a été, mes chers amis, l'origine de l'institution de cette chapelle.

—Et demain, ajouta Hildegarde, le pieux abbé Norbert viendra la consacrer; Sigebert et Thèobald, et plusieurs autres chevaliers que nous estimons et que nous aimons, assisteront à cette cérémonie avec leurs familles; mais ceux de nos voisins dont la présence nous sera le plus agréable, c'est vous, noble Édelbert, et vous, ma chère Rosa: nous sommes persuadés aussi que vous prendrez un intérêt particulier à la consécration de

cette chapelle, qui vous doit son existence ; vous assisterez, j'en suis sûr, avec une pieuse émotion, à cette belle et touchante cérémonie.

Le lendemain, la consécration de la chapelle eut lieu, en effet, avec la plus grande solennité : les chevaliers qui avaient été invités se réunirent à l'heure convenue ; ils se rangèrent des deux côtés de l'autel, revêtus de leur brillante armure, casque en tête, bouclier au côté, glaive en main. Les dames des chevaliers parurent, comme c'était l'usage alors dans les grandes fêtes, en robe noire, brodée en or ; leurs demoiselles en blanc et couronnées de fleurs. Le recueillement et la piété étaient peints sur toutes les figures. Le jeune Éberarhd et ses deux petites sœurs s'agenouillèrent devant l'autel, les mains élevées vers le ciel ; et, dans cette posture, ils ressemblaient à trois petits anges.

La chapelle était ornée de guirlandes et de fleurs fraîchement cueillies. De toutes parts brûlaient des cierges d'une virginale blancheur ; de toutes parts s'élevait un nuage d'encens.

Le vénérable abbé Norbert, revêtu de ses insignes, et le bâton pastoral en main, entouré de plusieurs ecclésiastiques distingués, monta à l'autel, se tourna vers l'assemblée, remarqua avec une sainte joie le recueillement et la piété qui régnaient autour de lui, et prononça un petit discours, dont voici à peu près la substance :

« Mes frères en Dieu, l'amour que de bons parens portent à un fils qui a été sauvé miraculeusement du danger le plus extrême, l'amour d'une excellente fille pour son père, auquel, dans ce lieu même elle a montré tant de dévoûment, voilà les circonstances qui ont fait de cet endroit, autrefois si affreux, cette élégante et sainte chapelle, que nous consacrons aujourd'hui à la reconnaissance envers le ciel et au service divin.

» L'événement qui est le motif de cette fête sera aussi le sujet de mon discours ; je ne le rappellerai pas, dans la crainte d'offenser la modestie de quelques-uns de mes auditeurs ; tous, d'ailleurs, le connaissent ; je veux seulement vous rappeler quelques préceptes que cet heureux événement con-

firme admirablement bien ; je veux seulement adresser quelques paroles aux parens et quelques conseils aux enfans.

« C'est par un admirable arrangement de la Providence, et qui nous montre le plus clairement sa sagesse et sa bonté, que les êtres les plus aimables du monde et en même temps ceux qui ont le plus besoin de secours et d'appui, les enfans, en un mot, ont été confiés aux soins et à la tendresse de leurs parens. Dieu lui-même est notre modèle. Il embrasse dans son amour immense toutes ses créatures, et ses premiers bienfaits qui deviennent ici-bas le partage de l'homme, il les lui dispense des mains d'un bon père et d'une tendre mère ; ainsi, ce bienfaiteur universel, mais invisible, révèle à ses enfans, d'une manière visible à tous les yeux, son amour infini et sans bornes dans l'amour des bons et fidèles parens.

« Puissent tous les pères et toutes les mères s'efforcer de mettre sous les yeux de leurs enfans une fidèle image de l'amour suprême de notre père céleste ! Puissent-ils imiter Dieu, qui ne se borne pas à nourrir les en-

fans des hommes et à pourvoir à leurs premiers besoins, mais qui leur donne aussi tous les moyens de s'instruire et de se rendre meilleurs; qui nous conduit à la vertu par le chemin des récompenses et des peines! Puisse l'amour des parens pour leurs enfans, cette flamme céleste et pure, n'être jamais obscurcie par les impurs nuages des passions terrestres, ne jamais dégénérer en une aveugle et imprudente faiblesse qui corrompt et perd les enfans!

» Puissent tous les enfans apprendre à bien apprécier le bonheur de posséder de bons parens! O vous qui m'écoutez, et qui avez déjà traversé l'âge de l'enfance, jetez encore une fois un regard en arrière sur cet âge d'or, le plus heureux de votre vie! Dans cet âge sans inquiétudes, vos parens pourvoyaient à tous vos besoins; votre repas vous attendait exactement; l'active vigilance d'une bonne mère vous préparait vos vêtemens. Votre père ne craignait aucune peine, aucune fatigue, et se privait de plus d'un plaisir pour vous donner tout ce qui vous était nécessaire; la tendresse mater-

nelle partageait avec vous chaque morceau de pain. Quand vous étiez malades, l'amour et la douleur faisaient passer des nuits entières sans sommeil auprès de votre lit; la sollicitude de l'un, la pieuse surveillance de l'autre vous avertissaient, vous préservaient de tous les dangers. Vous aviez recours à eux dans tous vos petits chagrins; et combien de fois n'ont-ils pas séché vos larmes! Leur expérience vous tenait lieu de prudence et de sagesse. N'est-ce pas eux qui vous ont appris à parler? Combien de fois leur avez-vous demandé les noms de telle ou telle chose? et jamais ils ne se sont lassés de répondre à votre empressement et à votre curiosité; ils vous ont enseigné à connaître, à aimer et à apprécier ce qui est bon, beau, vrai et utile, à le chercher, à le suivre et à l'imiter. Ils étaient vos juges et vos arbitres dans vos petites disputes avec vos frères et vos sœurs; ils vous accoutumaient à la paix et à l'union. Lorsque votre conduite était digne d'éloges, le contentement de votre père, l'aimable sourire de votre mère étaient pour vous une plus douce

récompense que les dons qu'ils vous faisaient. Les punitions mêmes, que de temps en temps la sagesse de vos parens jugeait nécessaires, étaient encore des bienfaits pour vous. Reconnaissez que Dieu a veillé sur vous avec bonté depuis le jour où, pour la première fois, vos yeux se sont ouverts à la douce lumière du soleil.

» Dans cet admirable arrangement de la Providence, reconnaissez son amour et sa bienveillance pour vous. Honorez Dieu dans vos parens, puisque c'est par leurs mains qu'il vous fait tant de bien; aimez les parens que Dieu vous a donnés; obéissez-leur, car ils veulent votre bonheur, et vous surpassent en lumières et en expérience; soyez dociles à leurs moindres commandemens; que vos cœurs aient pour eux la reconnaissance la plus vive; ayez horreur de l'ingratitude filiale, le plus révoltant de tous les crimes; ayez une confiance entière dans vos pères et mères, et gardez-vous, lorsque vous aurez fait quelque faute, de la fausseté, de la dissimulation qui sont toujours les premiers pas vers une perdition entière. Faites

tous vos efforts pour leur faire le plus de plaisirs possibles. Pensez que, ne pouvant jamais leur rendre tous les bienfaits que vous en avez reçus, vous devez au moins vous montrer envers eux aussi reconnaissans que vous pourrez; comme ils vous ont aidés aux jours de votre enfance, quand vous aviez tant besoin de secours et d'appui, ayez soin d'eux dans les jours de la douloureuse et sombre vieillesse, et ne négligez rien pour adoucir les derniers instans de leur vie. Vous devez préférer de vous nourrir de pain sec et d'eau, et de vous revêtir des habits les plus grossiers, plutôt que de laisser éprouver à vos parens le moindre besoin : c'est ainsi que vous remplirez le quatrième commandement de Dieu, et que vous serez heureux dans cette vie et dans l'autre. La bénédiction de Dieu vous accompagnera jusqu'au tombeau et au delà; il vous fera partager sa gloire et sa magnificence.

» Dieu de l'univers! fais que toutes tes créatures t'aiment par-dessus tout, qu'elles s'aiment entre elles comme des frères et comme

des sœurs, que leur piété et leur bienfaisance s'étendent sur les veuves et les orphelins, et qu'elles se préservent des souillures du monde qui détruisent tout amour véritable et tout vrai bonheur. C'est là le seul culte pur, le seul culte qui te plaît ; c'est par lui que toutes les familles de la terre ne feront un jour qu'une seule grande famille, sur laquelle, du haut de ton séjour, tu jetteras, maître du monde, tes regards bienveillans. Puisse le service auquel nous consacrons cette chapelle, et auquel elle restera consacrée à l'avenir, contribuer à accomplir tes saintes volontés ! Amen. »

Après que la chapelle eut été consacrée, et qu'on eut célébré le premier service divin, on alla se mettre à table dans la grande salle. A peine venait-on de s'asseoir, que le son des trompettes retentit dans la cour. Kullerich et les autres chevaliers prêtèrent l'oreille, coururent aux fenêtres, et virent une troupe d'écuyers armés dans la cour du château ; les domestiques entrèrent dans la salle en s'écriant : *Le grand-Duc !* Les chevaliers voulurent aller à sa rencontre ; mais

déjà il entrait dans la salle, accompagné de plusieurs des chevaliers qui étaient arrivés avec lui. C'était un très-bel homme, d'une physionomie noble, et d'une haute stature; ses cheveux étaient déjà blanchis, mais ses yeux étaient encore pleins de feu. Il salua d'abord Édelbert, lui tendit la main droite en lui disant: « Mon cher chevalier Édelbert, je voulais vous apporter moi-même la première nouvelle de la paix glorieuse que nous avons conquise; vous faire mes remercîmens et ceux de l'empereur pour le secours que vous nous avez prêté, et pour vous ramener moi-même les braves guerriers qui nous ont aidé à conquérir cette paix. Je suis arrivé hier soir à Tannebourg, j'ai appris que vous étiez ici; je me suis mis en route ce matin avec mes gens dès la première aube du jour, persuadé que dans le chevalier Kullerich aussi nous trouverons un ami sincère et fidèle. « N'est-il pas vrai, dit-il en se tournant vers ce dernier, et lui tendant cordialement la main, n'est-il pas vrai que vous ne vous attendiez pas à une surprise pareille? Je dois vous donner l'assurance,

et d'après l'ordre exprès de l'empereur, du vif contentement qu'il éprouve, et que j'éprouve moi-même, de votre réconciliation avec le noble et excellent Édelbert, et de voir deux si braves chevaliers vivre dans l'union et la concorde où ils auraient dû toujours vivre ensemble. » Kullerich, enchanté, était hors de lui-même. La faveur de l'empereur, et celle du grand-duc, firent sur lui l'effet de la boisson la plus enivrante : il faillit en perdre la raison.

Le duc remarqua, dans ce moment, le pieux abbé, alla vers lui, lui exprima la joie sincère qu'il éprouvait de se rencontrer avec lui, et ajouta : « Je suis d'autant plus charmé de vous voir, vénérable père, qu'un bonheur pareil rarement nous vient en partage, à nous autres hommes du monde. Vous ne vous montrez jamais hors des murs de votre cloître, que lorsque un devoir pieux vous appelle impérieusement. »

Ensuite le duc se tourna vers l'épouse de Kullerich, et lui dit : « Confiant dans votre générosité, noble dame, je m'invite moi-même sans cérémonie à votre table, et je

salue d'avance notre gracieuse et bienveillante hôtesse et celle des nobles chevaliers qui sont avec moi. J'ai des commissions particulières pour vous, aimable demoiselle, dit-il à Rosa, mais je ne veux vous les faire connaître qu'après dîner. Quant à présent, je ne veux pas empêcher plus longtemps les nobles chevaliers et leurs dames de se mettre à table, et vais commencer par donner l'exemple moi-même ; car je dois convenir que je n'ai pas gagné un médiocre appétit en venant ici au grand galop : asseyons-nous donc au banquet de la plus cordiale amitié. Je serais bien charmé d'avoir à côté de moi la dame de Fichtenbourg et la demoiselle Rosa, quoique je ne veuille, à Dieu ne plaise, m'appliquer nullement ce beau proverbe : *La sagesse est entre deux.* Quant à vous, respectable abbé, je voudrais vous avoir vis-à-vis de moi, entre les deux nobles chevaliers dont la réconciliation et l'amitié réjouissent mon ame. Répandre les bienfaits de la paix et de l'amitié est, depuis de longues années, votre plus douce occupation ; la place que je vous prie de

prendre ne peut que vous être bien agréable : nous aurons ainsi autour de nous les quatre personnes qui ont eu le plus de part à l'heureux événement qui nous réunit ici, et nous pourrons en parler avec plus d'aisance et d'abandon. » Le duc s'assit à la première place. On avait préparé pour lui un couvert tout neuf, et une superbe coupe en or, et tout le monde prit place de la manière qu'il venait d'indiquer.

Après que le premier appétit des convives fut apaisé, le duc prit la parole : « Les provocations et les combats qui ont eu lieu entre Édelbert et Kullerich, ainsi que leur réconciliation, et la part qu'y ont prise la noble Hildegarde et l'incomparable demoiselle Rosa, sont parvenus à nos oreilles dans le camp impérial ; mais cette histoire a tant d'intérêt et d'attrait pour moi, que j'en voudrais connaître jusqu'aux moindres détails. » Il fit une foule de questions, tantôt sur une circonstance, tantôt sur une autre. Édelbert et Rosa, Kullerich et Hildegarde, furent invités tour à tour à raconter comment tout cela s'était passé. Le duc écouta

avec la plus grande attention, et exprima plus d'une fois au généreux Édelbert sa pitié pour les souffrances qu'il avait endurées, et à Rosa son admiration pour ses vertus. Il donna aux sentimens et aux actions de l'épouse de Kullerich tous les éloges qu'elle méritait, et montra aussi une vive satisfaction à Kullerich lui-même. Pour ne pas trop heurter son caractère ombrageux, Édelbert et Rosa voulaient, dans leur récit, passer bien des choses sous silence; mais Kullerich raconta tout lui-même avec la plus entière sincérité. « J'ai eu tort, bien tort, dit-il, je le sais bien; mais enfin la faute est commise maintenant, et la cacher n'empêche pas qu'elle ait été commise; il vaut bien mieux l'avouer franchement, et la réparer aussi bien que possible. Je l'ai fait comme je le devais, et je conseille à tous ceux qui ont fait le mal d'en faire autant; il ne peut que leur en arriver du bien; car, de toute autre manière, ils ne trouveront jamais le calme et la paix du cœur. »

A la fin de tous ces récits, le duc regarda

avec un air de satisfaction bien marqué le cercle dont il était entouré. « C'est à notre digne demoiselle, dit-il, que nous avons l'obligation d'être réunis dans ce joyeux repas; sans elle, nous serions maintenant à nous poursuivre dans de sanglans combats; car j'espère bien que vous ne pensez pas que nous aurions laissé pour toujours le noble chevalier Édelbert gémir dans un cachot. Il avait été résolu, dans le camp impérial, qu'aussitôt que la paix serait conclue avec l'ennemi du dehors, je paraîtrais avec des forces considérables devant le château de Kullerich pour m'en emparer. Kullerich, sans doute, aurait fait une résistance opiniâtre; que de sang humain eût été repandu sous les murs de ce château! Dieu soit loué de ce que, par une si douce et si faible créature, il a dirigé autrement le cours des choses! »

La modeste Rosa rougit jusqu'au blanc des yeux. « Je ne mérite, très-gracieux seigneur, ni tant d'honneur, ni tant d'éloges: c'est Dieu seul qui a dirigé ainsi tout cela. Le petit oiseau qui vola sur les bords

du seau a autant de part que moi à l'heureux dénoûment des mal-entendus entre le chevalier Kullerich et mon père; en arrivant au moment où Éberarhd se trouvait près du puits d'où Thekla était éloignée, il a empêché la guerre et amené la réconciliation. Le pieux abbé Norbert dit avec beaucoup d'émotion : « L'excellente et judicieuse observation de mademoiselle Rosa ne pourrait être payée au poids de l'or; oui, c'est bien comme elle vient de le dire : il nous arrive mille et mille petites circonstances, dans la vie, auxquelles nous ne faisons aucune attention, qui souvent sont de la plus grande importance, et qui bien des fois décident du sort d'un grand nombre d'hommes. Cette histoire, si intéressante pour nous, présente encore plus d'un événement de ce genre. Qui de nous pourrait s'imaginer que son sort dépendrait de la pluie ou du beau temps qu'il ferait aujourd'hui. Si cependant il était tombé de la pluie, ce même jour où le soleil d'automne dardait si agréablement ses rayons sur le château, le petit Éberarhd ne serait pas

descendu dans la cour, et Rosa n'eût pas eu l'occasion de le sauver et d'attendrir le cœur du père de cet enfant; et combien de centaines de braves guerriers n'eussent pas perdu la vie dans un siége meurtrier, en laissant leurs veuves et leurs orphelins inconsolables et sans appui! Y a-t-il quelqu'un qui regarde comme possible qu'un grand changement se soit opéré dans l'histoire de sa vie par le choix de tel ou tel aliment servi, un certain jour, sur la table? Si cependant la petite écuelle de champignons n'eût pas été servie sur la table du bon charbonnier, notre chère Rosa n'aurais jamais eu l'idée d'aller se mettre au service de la femme du concierge; c'est ce plat de champignons qui, par la volonté de Dieu, nous a préservés de voir ce même château, où nous célébrons aujourd'hui la fête qui nous réunit au sein de la joie et de l'amitié, emporté d'assaut et peut-être changé en un monceau de décombres. C'est ainsi qu'éclate la Providence divine dans ce qui nous semble les hasards de la vie humaine. Tel qu'un habile compositeur sait d'une

foule de sons discordans ou mêmes rudes former un seul tout harmonieux; telle la puissance et la sagesse divine sait réunir d'innombrables événemens heureux et malheureux en un seul faisceau, où tout est d'accord avec notre bonheur et notre destination. Si nous examinions ainsi plus souvent les diverses circonstances de notre vie, combien ne trouverions nous pas d'occasions de remercier Dieu pour la sagesse et l'amour avec lesquels il gouverne nos destinées! »

Tout le monde approuva ce discours. Le duc prit solennellement la coupe d'or en main, se leva, et dit : « A la santé de l'empereur! » Tous, l'abbé, les chevaliers, les écuyers, les dames et les demoiselles, se levèrent avec respect, répétèrent à haute voix l'exclamation du duc, et se mirent à boire à la santé de l'empereur. Le duc mit alors la coupe sur la table, se tourna vers Rosa, et dit : « C'est dans cet instant que je dois m'acquitter du message que l'empereur m'a remis pour vous, chère et gracieuse demoiselle; c'est avec un plaisir in-

fini que ce monarque a appris le vif amour que vous avez témoigné à votre père, et qui, après une guerre étrangère heureusement terminée, nous a épargné une sanglante guerre civile. Dans sa sagesse, il a résolu ce que je dois enfin annoncer à vous-même, chère demoiselle, à votre père bien-aimé, et à tous ceux qui m'entendent ici. » Le duc fit signe à un chevalier qui était venu avec lui : celui-ci apporta une grande lettre, écrite avec beaucoup d'ornement et d'élégance, sur un grand parchemin enveloppé d'une couverture de velours rouge, et à laquelle pendait, à des rubans de soie brodés en or, un énorme sceau impérial renfermé dans un étui d'ivoire. Le duc présenta la lettre à Rosa, confuse et étonnée. « Ma très-honorée demoiselle, lui dit-il en même temps, comme votre père n'a pas de fils, et que Tannebourg, comme fief masculin, reviendrait à l'empereur et à l'empire avec toutes ses dépendances, et comme vous avez rendu à l'empereur, et à l'empire, plus de services que n'auraient pu faire dix fils distingués et bien méritans, l'empereur et les

princes de son empire ont voulu, ainsi que vous le verrez encore plus expressément par cette lettre, que la possession de ce fief vous soit transportée. Choisissez maintenant un époux selon votre cœur parmi les fils des plus illustres chevaliers, et qui n'aient d'autres conditions à remplir qu'à se décorer du nom de Tannebourg; que ce nom glorieux soit transmis à vos descendans les plus reculés, et que cette noble race reste, pendant de longs siècles, le digne objet de toutes les bénédictions et l'exemple de toutes les vertus. »

Édelbert fut profondément touché de cette faveur insigne de l'empereur. Rosa, qui ne croyait pas mériter une si haute distinction, ne pouvait trouver de paroles pour exprimer sa reconnaissance. Les désirs du grand-duc furent dans la suite exactement accomplis. Beaucoup de jeunes et nobles chevaliers recherchèrent la main de Rosa; elle choisit le plus noble, le plus généreux de tous, Ekbert, le plus jeune des fils du duc; elle vécut avec lui dans l'union la plus heureuse; mais cette union ne s'effectua que quelques années après.

Le duc témoigna le désir d'aller, après le repas, visiter le puits et la chapelle. Hildegarde donna sur-le-champ des ordres pour que le seau, avant d'être descendu dans le puits, fût entouré de cierges allumés, afin d'en éclairer la sombre profondeur.

Le duc, avec toute sa troupe, se rendit auprès du puits, en admira l'ingénieuse structure, et dit, en voyant la couronne de lumière s'enfoncer de plus en plus. « Vraiment, ma chère et digne demoiselle, je ne saurais trop m'étonner que vous ayez eu le courage de descendre dans un pareil abîme. Tant que ce château existera, on parlera de la hardiesse et du dévoûment de la demoiselle de Tannebourg; vous vous êtes élevé là un monument tel, que les plus grands héros en ont à peine eu de pareil.

— Non pas, non pas! mon noble et gracieux seigneur, répondit Rosa avec la plus sincère modestie; que ce puits soit plutôt un monument de la toute-puissance et de la miséricorde divine: en regardant en ce moment dans cet abîme, je sens très-bien que le courage que j'ai eu ne venait pas de

moi-même ; c'est Dieu qui me l'a inspiré, c'est lui qui a sauvé l'enfant. Que vers lui seul, qui est la source de tout bien, s'élèvent les actions de grâces de tous ceux qui, en apercevant ce puits, se rappelleront un si heureux événement. »

Le duc, après cela, se rendit dans la chapelle, s'agenouilla quelques minutes sur les degrés de l'autel; puis se leva, et dit : « Comme c'est le dévoûment de Rosa pour son père, pendant qu'il était dans les chaînes, qui a changé un sombre cachot en une sainte chapelle, il faudrait mettre sur l'autel en caractères d'or : MONUMENT DE L'AMOUR FILIAL.

— Non pas, non pas! répondit encore une fois Rosa en rougissant, ce serait trop d'honneur pour une simple mortelle; que ce temple et cet autel soient consacrés à Dieu seul, qui accomplit en nous tant de choses grandes et miséricordieuses. »

Le pieux abbé donna des éloges à la modestie de Rosa ; puis, il ajouta : « Je propose cependant, au lieu de l'inscription à laquelle l'humilité de notre chère Rosa se refuse

avec raison, d'écrire en grands caractères d'or les mots suivans : « *Honore ton père et ta mère, et tu seras heureux, et tu vivras long-temps sur cette terre.* » Cette belle et simple inscription fut approuvée et exécutée; et Rosa accomplit encore long-temps et abondamment la promesse divine contenue dans ces paroles.

FIN DE ROSA.

NATALIE,

OU

LE DÉVOUEMENT D'UNE SOEUR.

NOUVELLE.

Si vous voulez être bon frère, défendez-vous de l'égoïsme ; proposez-vous chaque jour d'être généreux dans les relations fraternelles.

Silvio Pellico.

NATALIE.

Tous les voyageurs qui ont visité la Touraine, se sont extasiés sur la riche fécondité de son sol, sur le délicieux aspect de ses sites champêtres, sur les ravissantes beautés des rives de la Loire. Comme eux, j'ai été sensible à tous ces charmes de la nature; comme eux, je pourrais consigner ici le tribut de mon admiration pour cette belle contrée. Mais que pourrais-je ajouter aux éloges qui lui ont été justement donnés, aux descriptions si nombreuses qui en ont été faites? Je préfère parler d'un grand exemple de vertu que j'ai eu le bonheur d'y rencontrer, qui m'a touché bien vivement, et qui, j'ose l'espérer, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

Retenu, depuis plusieurs mois, dans le département d'Indre-et-Loire, où m'avaient appelé des affaires de famille difficiles à régler, je me plaisais à passer mes momens de loisir à explorer, en amateur de la nature, les riantes campagnes qui se déroulaient autour de moi. Dans une de ces agréables excursions, j'allai rendre visite à un de mes anciens amis de collége, officier supérieur en retraite, qui avait une charmante habitation à quelque distance de la ville de Chinon, sur les bords fertiles de la Vienne. Nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs années. Je fus reçus à bras ouverts; mon arrivée était une véritable surprise: elle n'en causa que plus de plaisir. Les amitiés du jeune âge ne ressemblent en rien aux liaisons que l'on forme plus tard dans le monde: celles-ci s'effacent comme le sillage d'une frêle barque; les autres, au contraire, laissent des traces qui se dessinent plus fortement avec les années.

Mon ami me fit les honneurs de sa maison avec la plus douce cordialité. J'y fus entouré de tous les égards, de toutes les pré-

venances de l'amitié la plus hospitalière. Il me retint auprès de lui plusieurs jours, que nous employâmes à parcourir les sites les plus remarquables des environs. Enfin, la veille du jour que j'avais fixé pour mon départ, il monta avec empressement à la chambre que j'occupais, et me dit d'un air tout rayonnant : « Mon ami, pardonne-le moi, je suis toujours étourdi comme je l'étais autrefois! Tu es avide de voir toutes les choses rares et curieuses, et j'allais te laisser partir sans te faire connaître la plus admirable rareté de ce pays.—De quoi s'agit-il donc, mon ami?—Es-tu prêt? tu vas le savoir; viens, suis-moi. Qu'il te suffise pour le moment d'être bien persuadé que je ne t'en impose pas. J'ai voyagé en Italie, j'ai parcouru l'Allemagne, la Prusse et la Russie, et toutes mes courses ne m'ont rien offert que je puisse comparer à l'intéressante merveille dont je viens de te parler. »

Ce peu de mots, cet air de mystère, mêlés à ce ton d'assurance, piquaient singulièrement ma curiosité. Nous sortons, et en peu d'instans nous voilà sur la route de l'Ile-

Bouchard. Après avoir fait environ une lieue et demie, nous prenons un chemin à gauche, au milieu de prairies verdoyantes et de champs très-bien cultivés. J'ignorais toujours où mon ami voulait me conduire; j'avais beau former mille conjectures, il m'était bien impossible de deviner la moindre chose. Bientôt nous avançons dans un petit sentier bordé de chaque côté d'une épaisse haie d'aubépine en fleur. A mesure que nous cheminons, tout m'annonce que nous approchons d'un lieu habité : des chiens aboient, des oiseaux de basse-cour mêlent confusément leurs cris, des brebis bêlent au loin; j'entends la clochette d'un troupeau de vaches; tout me dit que nous sommes dans le voisinage d'une ferme. « Nous y serons dans dix minutes », me dit mon compagnon avec un sourire tant soit peu malin qui semblait indiquer qu'il s'amusait de mon incertitude.

Enfin, à l'extrémité légèrement montueuse du sentier, je découvris soudain, à très-peu de distance, un bâtiment que m'avait caché jusque-là l'épais rideau de verdure qui nous

entourait. C'était une jolie maison blanche, à deux étages, couverte en ardoises; les fenêtres étaient garnies de contrevents verts; un jardin assez étendu, rempli de légumes de toute espèce et d'un grand nombre d'arbres fruitiers, orné çà et là de fleurs odoriférantes, et défendu de tous côtés par une clôture vivace composée de houx et d'églantiers, formait autour de l'habitation une sorte de ceinture tout-à-fait pittoresque. L'étable et la grange étaient situés hors de cette enceinte, et ce n'était pas sans motif, comme je l'appris quelques heures après. Du reste, cet arrangement ne rendait que plus agréables les abords de la maison.

Nous n'étions pas encore à la porte d'entrée, qu'un joli prélude sur la flûte vint délicieusement frapper mon oreille. Je m'arrêtai tout à coup en retenant mon ami par le bras. Des sons si purs, si légers, si aériens, au sein d'une campagne si agreste, avaient bien le droit de me surprendre; mais mon étonnement redoubla, lorsque j'entendis le mélodieux instrument soupirer avec la plus touchante expression la mélancolique ro-

mance du saule de l'*Othello* de Rossini. Quel charme! quelle douce et tendre suavité! que d'éloquence dans ces modulations simples et pathétiques! La voix de la divine Pasta, si tragique, si *impressionnante*, ne va pas plus sûrement à l'ame! J'étais dans le ravissement! Quoi de plus enchanteur en effet que de trouver, au milieu d'une ferme de la Touraine, une expression musicale digne des meilleurs artistes du Théâtre-Italien. Je demeurai dans une sorte d'extase jusqu'à la fin de la romance; mais aussitôt que la dernière ritournelle eut fait place au silence : « Nous y voilà, mon ami! m'écriai-je : c'est la merveille que vous m'aviez promise. Ah! vous aviez bien raison! voilà un véritable Orphée! Si nous étions encore au temps des prodiges de la mythologie, nul doute que ces arbres, que ces plantes, que tous ces objets inanimés seraient émus par de tels accens. Mon ami, que je vous ai d'obligations de m'avoir ménagé ce plaisir! J'étais loin de m'attendre..... — Tu n'y es pas encore, interrompit mon compagnon; ce que tu viens d'entendre est un très-mince acces-

soire de ce dont j'ai voulu te parler ; je n'y avais pas même songé. N'use donc pas d'avance ton admiration ; il te faudra l'exercer sur un sujet qui en est bien autrement digne. — D'accord, lui répondis-je, mais je n'y comprends rien. — Un instant, un instant, tout s'éclaircira pour toi, et tu verras que je ne t'ai pas abusé. »

Cependant nous touchions à la porte du jardin : deux beaux chiens de Terre-Neuve, formidables gardiens de la maison, accoururent en aboyant de toutes leurs forces. Mais, à la vue de mon ami, il s'apaisèrent, et vinrent, avec des signes de joie, lui lécher les mains comme à une vieille connaissance. Plusieurs petits enfans folâtraient dans le jardin. Mon ami les appela par leurs noms, et tous répondirent avec empressement à son appel, en venant se jeter dans ses bras. J'aperçus alors dans l'éloignement, assis au pied d'un noyer touffu, un homme de trente-six ans environ, qui tenait une flûte à la main et jouait avec un des chiens qui nous avaient accueillis. C'était lui dont le talent venait de me charmer.

Mon ami s'étant dirigé de son côté, je le suivis. Nous étions précédés par les enfans, qui étaient enchantés de la visite qui leur arrivait. « Mon oncle, mon oncle! s'écriait chacun d'eux, voilà notre bon ami qui vient nous voir! » A ces mots, le musicien se leva, prit la main d'un des enfans, et s'avança vers nous avec une démarche majestueuse, portant la tête haute. Il avait dans le regard une sorte de fixité qui semblait annoncer un caractère dur et hautain; mais l'air de bonté empreint sur sa figure noble et belle modifiait beaucoup cette première impression. Il nous salua avec une affectueuse politesse, et tendit la main à mon ami, en s'informant avec intérêt de l'état de sa santé. « Il y a long-temps, bon voisin, lui dit-il, que l'on n'a eu le plaisir de vous recevoir à Beauséjour : nous commencions à être inquiets. — Bah! inquiets! répondit l'ancien militaire, mais vous savez bien qu'on est presque immortel quand on a pu revenir de Moscou! Dieu merci! du côté de la santé, je suis toujours inattaquable. — Allons, tant mieux! continuez, mais aussi venez nous

voir un peu plus souvent... Vous nous délaissez, mon colonel. — Ce n'est pas ma faute, je vous assure; c'est celle des affaires. Vous savez bien que je serais heureux de passer ici mes jours; votre maison serait mon Élysée de prédilection... Mais à propos, où pourrons-nous saluer la bonne maman de ces aimables enfans?—Ma bonne sœur? répliqua le jeune homme, ah! je crains bien que vous ne puissiez la voir aujourd'hui; il y a une de ses petites filles qui a été indisposée la nuit dernière, et elle lui prodigue ses soins : vous savez que, pour toutes ces choses-là, elle n'est jamais en reste, l'excellente femme.—Oui, oui, je sais qu'elle est admirable entre toutes les femmes. Mais, diantre! il serait bien dur d'être venu pour la voir, et de s'en aller sans l'avoir vue. Pourtant je ne veux pas l'interrompre.... Ses momens sont si précieux, si bien employés.... Eh bien! en attendant bonne chance, nous allons, avec votre permission, nous promener dans votre charmant domaine. — Oh! bien volontiers! cette promenade me fera jouir

plus long-temps du plaisir d'être avec vous. »

J'adressai alors quelques paroles au jeune homme pour le féliciter sur son talent ; je lui exprimai toute l'admiration que sa romance m'avait causée. « Comment! Monsieur, s'écria-t-il, vous m'avez entendu ! Il est heureux pour moi que je ne l'aie pu soupçonner : il m'aurait été impossible de jouer un peu passablement. Un je ne sais quoi, une timidité que je ne puis comprendre me paralyse devant des étrangers.—Oh! Monsieur, je puis vous assurer que vous m'avez transporté !—Je vous remercie de votre indulgence, Monsieur. Au surplus, il n'est pas étonnant que je sache assez bien cette romance, je l'ai exécutée si souvent ; elle m'a toujours charmé comme chant simple, naïf et mélancolique ; c'est mon morceau favori, et c'est moins ma flûte que mon cœur qui la chante.—Voilà précisément en quoi consiste le triomphe de l'art! — Oh! Monsieur, de grâce, épargnez-moi, reprit le jeune homme en rougissant de modestie ; je connais bien peu l'art dont vous parlez ;

le peu que je sais, c'est la nature qui me l'a enseigné; j'en sais assez pour récréer les échos de notre solitude, et pour faire danser mes petits neveux et mes petites nièces sur le gazon; cela me suffit... Mais, si je ne me trompe, j'entends la voix de ma sœur... »

En ce moment, en effet, une personne venait de sortir de l'intérieur de la maison, et cueillait quelques herbes dans le jardin. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, d'une taille avantageuse, ayant quelque chose de vif et de résolu dans ses mouvemens; malgré la pâleur de son teint, on voyait facilement qu'elle avait dû être d'une grande beauté dans sa jeunesse; sa mise simple, propre et sans prétention, tenait le milieu entre l'élégance recherchée de la ville et les modes rustiques de la campagne. Dès que les enfans l'aperçurent : « Maman, maman! s'écrièrent-ils tous à la fois, comment va notre pauvre Anna?—Mes enfans, leur répondit-elle avec douceur, elle va un peu mieux; mais elle a besoin de repos; il ne faut pas faire de tapage, entendez-vous?

Je cherche de quoi lui faire une bonne tisane pour la guérir. — Bonne maman, reprirent les enfans à demi-voix, vous serez contente de nous, nous serons bien sages; nous aimons trop notre pauvre Anna pour vouloir lui faire du mal; nous vous aimons trop aussi, bonne maman, pour vous désobéir et ne pas craindre de vous fâcher. »

Pendant ce petit colloque, nous avions quitté l'allée où nous nous trouvions, et d'où nous avions très-bien entendu les paroles échangées entre la bonne maman et les petits enfans. La dame, qui avait fini de cueillir les simples dont elle avait besoin, reprenait le chemin de la maison. Mon ami, me laissant avec mon artiste, doubla le pas pour pouvoir la saluer, et la rejoignit avant qu'elle fût hors du jardin. Il l'aborda avec respect; elle l'accueillit avec bonté. Mais, comme les soins que réclamait sa petite malade devaient passer avant tout, elle s'excusa de ne pouvoir demeurer plus long-temps, et ajouta d'un ton légèrement enjoué : « Ce n'est pas vous, monsieur le colonel, qui pourriez me désapprouver : comme bon mi-

litaire, vous devez aimer qu'on ne déserte pas son poste; vous m'approuverez donc d'aller reprendre le mien. » En achevant ces mots, elle salua le colonel, et, m'ayant aperçu à quelques pas, elle m'adressa une salutation, et rentra précipitamment dans la maison.

« Quel ange de vertu! me dit le colonel à demi-voix; mais, pour bien l'apprécier, il faudrait la connaître aussi bien que moi. — Oui, dis-je à mon tour, voilà une excellente mère de famille. — C'est mieux encore, mon cher ami; j'aurais désiré que vous la vissiez de près, que vous pussiez jouir du charme de son entretien; mais puisque nous sommes privés de ce plaisir, je vais chercher à vous la faire connaître, du moins sous quelques rapports, en examinant avec vous tous les détails de cette habitation champêtre, où rien ne se fait que par elle ou par ses ordres. »

Comme nous nous disposions à faire le tour du jardin, le tintement d'une petite sonnette se fit entendre. A ce signal, les enfans et leur oncle rentrèrent silencieuse-

ment dans une petite salle située au rez-de-chaussée. La récréation venait de finir; c'était à présent l'heure du travail et de l'étude.

Je suivais le colonel, qui connaissait parfaitement tous les coins et recoins de ce petit domaine. Le plus grand ordre avait présidé à la distribution des diverses parties du jardin. Le potager était cultivé avec le plus grand soin ; plusieurs ruches bien entretenues s'élevaient çà et là. Il y avait un petit enclos réservé pour les plantes médicinales. Tout en face de la maison, deux grands tapis de gazon, disposés symétriquement, paraissaient destinés à être le théâtre des jeux et des ébats des enfans. Partout l'utile était prévu, sans que cependant l'agréable eût été négligé. Une allée de tilleuls, en forme de berceau, nous conduisit au bâtiment qui comprenait la basse-cour, les étables, les écuries et la grange. Je fus étonné de la propreté qui régnait au dedans comme au dehors. Les hommes et les femmes employés aux divers travaux d'où résultait cette propreté, avaient une mine

avenante, et paraissaient très-heureux. Une jeune personne de dix-huit ans donnait des ordres à tous les travailleurs. Mon ami m'apprit que c'était encore un enfant de la maison, que la famille était très-nombreuse, et que chacun y avait des attributions bien distinctes.

Quand nous eûmes visité les diverses parties de la ferme, nous reprîmes l'allée de tilleuls pour rentrer dans le jardin. Le colonel me dit que nous allions prendre congé de l'Orphée qui m'avait si vivement charmé. « Très-volontiers, lui dis-je; et nous entrâmes dans la petite salle au rez-de-chaussée.—Mon cher voisin, dit le colonel en entrant, avant de nous retirer, nous venons vous faire nos adieux. Pardonnez-moi de troubler un instant le silence exemplaire de votre petite classe. Il vous faut subir ce petit dérangement, au nom de la politesse et de l'amitié. » Ces paroles du colonel furent accueillies avec reconnaissance par le jeune homme, qui s'était levé à notre entrée dans la salle. J'admirai la bonne tenue des petits écoliers, leur silence, leur application,

les uns à écrire, les autres à étudier leur leçon. Leur classe était comme un petit gymnase, rien n'y manquait : une table avec des pupitres de chaque côté, des modèles pour dessiner, des exemples d'écriture, des cartes de géographie et une mappemonde. Au fond de la pièce était une bibliothèque fermée, à l'usage des grandes personnes de la maison. A la muraille étaient suspendus plusieurs instrumens de musique, tels que violon, guitare, cor; et je vis un cahier de musique ouvert sur un clavecin antique mais très-bien conservé, qui concourait à l'ornement de la salle.

Je renouvelai mes complimens au jeune homme qui présidait ainsi à l'éducation de toute la petite famille; et, après quelques minutes d'entretien, le colonel lui ayant serré la main d'une manière affectueuse, et ayant embrassé tous les enfans l'un après l'autre, nous prîmes l'avenue qui menait directement à la porte de clôture du jardin.

J'étais doucement ému du charmant spectacle que je venais de voir. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de trouver un peu

d'exagération dans la promesse que m'avait faite mon ami.

— Eh bien ! me dit-il quand nous fûmes hors du jardin, j'espère que ton cœur doit être satisfait ! ce que tu viens de voir, on ne le rencontre pas tous les jours.

— J'avouerai, mon bon ami, qu'il n'est rien de plus doux que la vue d'une famille bien unie. J'ai toujours eu du plaisir à admirer la tendre sollicitude d'une bonne mère : cela me rappelle le touchant souvenir de celle que j'ai perdue. Mais tu me permettras de t'accuser de calomnier l'espèce humaine, lorsque tu cites l'exemple que tu viens de me montrer, comme une merveille extrêmement rare. L'attachement que tu portes à cette famille vraiment intéressante me semble aller beaucoup trop loin ; ton admiration est trop exclusive. Je pourrais sans peine te nommer beaucoup de mères de famille dont le dévoûment, la tendresse et les autres qualités pourraient soutenir la comparaison avec les vertus précieuses que possède la maîtresse de cette maison.

— Hâlte-là ! reprit vivement le colonel ;

tu parles de l'affection d'une excellente mère pour ses enfans et des sacrifices qu'elle est toujours prête à faire pour eux. Mais ici il ne s'agit pas de cela. Tu penses bien que je ne t'aurais pas mené si loin pour te montrer des modèles en ce genre. Dans ton hypothèse, tu as parfaitement raison. Mais quand tu m'auras entendu, tu te rangeras bien vite à mon avis.

— Mais, mon cher, où veux-tu donc en venir? m'écriai-je avec une sorte d'impatience.

— Tu ne tarderas pas à le savoir. Écoute : il est encore de bonne heure ; le temps est superbe, le soleil très-ardent ; je suis d'avis que nous laissions un peu tomber la chaleur avant de reprendre la route de Chinon. Viens t'asseoir avec moi à l'ombre de ce bouquet d'arbres si touffu que tu vois au bas de cette petite colline. Là, je te raconterai une histoire qui te donnera le mot de l'énigme dont tu sembles préoccupé, et qui te prouvera que je n'ai rien avancé de trop.

— A la bonne heure! lui répondis-je ; je

suis tout disposé à t'entendre, et je m'estimerai heureux de pouvoir partager ton opinion. »

Non loin des châtaigniers garnis de larges feuilles que venait de m'indiquer mon ami, je remarquai, en passant, les décombres d'une habitation qui, à en juger par ses murs noircis et calcinés, me sembla avoir été la proie d'un violent incendie. J'allais demander quelques mots d'explications à ce sujet, mais le colonel me coupa la parole en m'invitant à prendre place auprès de lui, et commença son récit :

« Tu vois d'ici, me dit-il en me montrant de la main les murailles en ruines qui avaient un instant fixé mon attention, la place sur laquelle s'élevait une maison qui, longtemps habitée par des générations heureuses et considérées, finit par voir planer sur elle les jours sombres du malheur. Ses premiers désastres commencèrent à la révolution. M. Ducluseau, qui avait épousé la maîtresse de cette maison, se vit dépouiller de la totalité de ses biens, et fut plusieurs fois en danger de perdre la vie. Les propriétés de sa

femme ne furent pas beaucoup plus épargnées; seulement, par égard pour le nom de Montavand, qui était celui de son père, et qui depuis long-temps était vénéré dans tout le canton, on respecta quelques pièces de terrain qu'elle possédait dans le voisinage de sa maison, et la république voulut bien lui en laisser la paisible jouissance, quoique l'on n'ignorât pas que M. Ducluseau, son mari, eût suivi, pour sa sûreté personnelle, le mouvement de l'émigration.

Madame Ducluseau avait eu, d'un premier mariage, une fille nommée Natalie. Il devait échoir un jour à cette enfant, du chef de son père, des terres productives qui lui assureraient une assez belle dot. Natalie joignait aux avantages de la beauté un trésor infiniment préférable: un heureux caractère. Tous les indigens de la paroisse et des environs louaient à l'envi sa bonté. Bien qu'elle n'eut encore que douze ans au moment de la terreur, elle était déjà l'aumônière de la maison; et ce n'était jamais en vain qu'on réclamait son assistance. Elle consolait, elle aidait sa mère, et son bon-

heur était de lui épargner la fatigue d'une foule de soins domestiques. Madame Ducluseau avait à s'occuper de cinq enfans en bas âge, issus du second lit; mais, dévorée par le chagrin, minée par une maladie de langueur, elle ne pouvait que remplir imparfaitement ses devoirs maternels. La bonne Natalie la suppléait avec joie; elle prodiguait à ces enfans la tendresse d'une sœur, ou, pour parler plus juste, elle avait pour eux un cœur de mère; sa raison précoce, développée encore par le malheur des temps et par son naturel, lui suggérait sans effort tout ce qu'il fallait faire pour le bien-être de chacun de ces enfans chéris. L'aîné des cinq, Alexis, aveugle-né, était, de sa part, l'objet de soins particuliers; on ne saurait se faire une idée de toutes les ressources ingénieuses qu'elle employait pour adoucir le sort de ce malheureux enfant, condamné à une privation éternelle de la lumière. Toutefois, les attentions qu'elle lui donnait ne l'empêchaient point de veiller, avec une sollicitude constante, sur les quatre autres. C'étaient trois garçons, Alfred, Bernard, Joseph, et une

jolie petite fille, à peine âgée de deux ans, qui se nommait Clara. Reconnaissans des bontés sans nombre qu'elle avait pour eux, tous la chérissaient, tous l'appelaient leur petite maman. Madame Ducluseau, au milieu de ses souffrances, éprouvait une grande consolation de voir Natalie si dévouée à ses autres enfans; elle ne savait comment lui en témoigner sa vive satisfaction; elle l'admirait, elle la considérait quelquefois comme une créature angélique qui lui avait été envoyée du ciel pour la soutenir dans ses cruelles épreuves.

Cependant l'orage révolutionnaire commençait à se calmer; déjà quelques émigrés avaient pu rentrer sans péril dans leur patrie. Bientôt M. Ducluseau revint combler les vœux de sa petite famille. Mais la joie de son épouse fut si vive que les suites en devinrent funestes. Déjà exténuée par la maladie qui la consumait, elle n'eut plus assez de force pour supporter son bonheur. Une fièvre maligne se déclara; et, après quelques jours d'une lutte impuissante, les médecins annoncèrent qu'il n'y avait plus

d'espoir. Natalie, qui ne quittait plus le chevet de sa mère, ne put entendre le fatal arrêt sans se sentir pénétrée de la plus poignante douleur. Des larmes s'échappèrent de ses yeux; elle s'efforça vainement de les dérober aux regards inquiets de la mourante, en se tenant cachée derrière le rideau. Madame Ducluseau se trouvait dans un de ces tristes momens de calme qui précèdent quelquefois la crise dernière; elle entendit les sanglots étouffés de Natalie; et comme elle ne s'abusait point sur son état, elle n'eut pas de peine à en pénétrer la cause. « Natalie! ma bonne fille, lui dit-elle d'une voix affaiblie, ne te désole pas, mon enfant; rassemble toutes les forces de ton ame: voici le moment où nous avons besoin de tout notre courage. Viens, approche-toi, que je puisse encore presser ta main dans la mienne..... Natalie, j'ai une grâce à te demander.....—Parlez, maman, vos moindres paroles sont des ordres sacrés pour votre fille. — Écoute, ma pauvre enfant, je désire voir et embrasser encore une fois toute ma petite famille..... Va chercher

tes frères et la petite Clara ; mais surtout évite avec soin de rien dire qui puisse faire entrer l'effroi dans le cœur de ces pauvres enfans ; ils n'apprendront que trop tôt..... Que du moins les derniers instans que je passerai avec eux ne soient empoisonnés par aucune amertume..... de leur part s'entend, » ajouta-t-elle en poussant un profond soupir.

Natalie essuya ses yeux avec soin, et s'empressa d'aller chercher les enfans. Elle revint bientôt avec eux. M. Ducluseau, le cœur navré, les accompagnait. Natalie conduisait par la main le malheureux Alexis, et portait Clara dans l'autre bras. Tous ces pauvres enfans ne comprenaient rien à cette scène extraordinaire ; ils ne concevaient qu'une seule chose, le bonheur de se voir réunis autour de leur mère. Alexis, placé tout auprès du lit, cherchait à tâtons la main de sa chère maman. L'ayant trouvée, il la saisit avec vivacité, la couvrit de baisers. « O maman, s'écria-t-il, comme ta main est froide ! Attends, j'ai bien chaud, moi ! je vais te la réchauffer dans les miennes. »

Puis, par de légers frottemens, il s'efforçait de rappeler la chaleur dans cette main déjà glacée par la mort. « Venez tous, mes amis, que je vous presse contre mon cœur! leur dit madame Ducluseau, mais promettez-moi d'être bien sages, bien raisonnables, de bien aimer votre sœur Natalie, votre seconde mère, celle que Dieu vous donne en ma place. » Les enfans promirent d'être bien obéissans aux ordres de leur maman; ils répondirent avec la tendresse et l'incurie de leur âge au redoublement de ses caresses, et passèrent tour à tour de ses bras dans ceux de Natalie, qui, de temps en temps, renfonçait ses larmes prêtes à s'échapper. Après avoir épanché son cœur sur ses enfans, après leur avoir donné tout bas sa bénédiction, la mourante leur adressa un dernier regard d'affection, et fit signe à Natalie de les emmener. « Est-ce qu'on ne nous laissera plus revoir maman? dit Alfred avec une sorte d'inquiétude.—Si, mon ami, nous nous reverrons, » répondit la pauvre mère en faisant un douloureux effort. Dès que les enfans furent sortis, Natalie, après avoir

fait quelques recommandations aux personnes chargées de veiller sur eux, vint reprendre son poste auprès du lit de sa mère. M. Ducluseau, muet, et comme étourdi d'avance par le coup qui allait le frapper, était immobile dans un fauteuil, les mains jointes, les yeux fixés en terre, les traits frappés d'une sorte de stupeur.

La scène des enfans avait fatigué la malade; mais quand ce premier moment d'attendrissement fut passé, elle recueillit ce qui lui restait de forces, et, s'adressant à son mari : « Ne te laisse point abattre, mon bon ami, je t'en conjure! je t'en conjure au nom de la tendresse qui nous unit, au nom de nos chers enfans qui ont besoin de ton appui. Conserve ta santé, tu dois sentir combien elle est précieuse pour tous ces petits êtres que je laisse après moi. N'aie pas moins de courage qu'une pauvre mourante! Crois-tu qu'il ne me soit pas pénible de quitter ainsi tout ce que j'aimai sur la terre? mais que la volonté de Dieu soit faite! En supposant d'ailleurs que le ciel eût encore prolongé ma vie de quelques années, dans

mon état, je n'aurais pu vous être d'aucun secours ; je n'aurais eu qu'à végéter, qu'à souffrir. Une grande consolation pour moi, c'est que je laisse à nos enfans une sœur dévouée qui veillera sur tous leurs besoins avec une sollicitude maternelle. Ce n'est pas trop espérer de ta bonté d'ange, n'est-ce pas, ma Natalie ? Tu acceptes le dépôt que te confie ma tendresse ? — Ah ! maman, peut-on remplacer une bonne mère ! Vivez, vivez plutôt pour nous chérir tous. — Mon enfant, il ne m'est plus possible de m'abuser, et je suis résignée, car je compte sur toi ! — Vous le savez, ma bonne mère, j'ai toujours chéri tous les objets de votre affection ; j'ai quelquefois été assez heureuse pour ajouter mes petits soins à ceux que vous leur prodiguiez. Comment me serait-il possible de les délaisser au moment où..... Ah ! si cela est nécessaire pour vous calmer, c'est avec une joie bien sincère que je prends ici l'engagement sacré de faire tous mes efforts pour assurer leur bonheur. — Cette promesse est digne de ta belle ame, ma Natalie ; elle adoucit l'horreur de mes derniers instans.

Viens recevoir encore mes embrassemens; que je n'aie plus qu'à me préparer pour le départ. »

Après cet entretien déchirant, il se fit un moment de silence. M. Ducluseau, toujours dans la même attitude, s'efforçait vainement de parler: il ne trouvait que des gémissemens, il ne put jamais prononcer un seul mot; il étouffait. Natalie baignait le lit de ses larmes. — Mon pauvre Alexis! ma pauvre petite Clara! reprit la mère avec expression, ah! je vous les recommande particulièrement... le malheur de l'un... l'âge si tendre de l'autre... les rendent... » Ce furent ses dernières paroles. Bientôt l'agonie commença: son regard devint fixe, ses dents se serrèrent avec force; plus de mouvemens, plus le moindre signe de vie, si ce n'est le hoquet de la mort qui se faisait entendre à de courts intervalles. Dans la nuit suivante, il y eut une crise violente mais courte: la malade se leva sur son séant; on crut qu'elle allait parler; mais c'était son dernier adieu: elle retomba sur son oreiller en rendant le dernier souffle.

Je ne peindrai point la désolation de toute la famille, la tristesse morne et silencieuse de M. Ducluseau, la douleur profonde et contrainte de Natalie, le chagrin bruyant mais fugitif des autres enfans : l'enfance ne se fait qu'une idée bien vague de la mort. Natalie, dont le cœur était brisé, fit tous ses efforts pour faire entrer la consolation dans les jeunes cœurs qui venaient de lui être confiés ; et elle y parvint en les assurant qu'ils reverraient un jour leur petite maman.

Dès que la cérémonie funèbre fut terminée, cette excellente fille, fidèle aux recommandations de sa mère, se mit en devoir de commencer la tâche qu'elle avait acceptée. Elle fit, pour ainsi dire, violence à sa douleur, et s'occupa de remettre tout en ordre dans la maison, qui en avait besoin ; car on concevra facilement que, durant les derniers jours de la maladie de madame Ducluseau, on avait dû négliger une foule de détails fort essentiels dans tout autre moment.

Natalie se mit donc à la tête de la maison. M. Ducluseau n'était pas homme à la

seconder en la moindre chose. Il était né avec de bonnes qualités; mais sa tête, naturellement un peu faible, déjà fortement ébranlée par tous les malheurs qu'il avait éprouvés, reçut un coup funeste de la mort de sa femme, qu'il adoraït. Sans être aliéné, il y avait chez lui de fréquentes absences de raison, qui le rendaient incapable de la moïndre gestion. C'était un infortuné de plus à la charge de la pauvre Natalie.

Cet état mental de M. Ducluseau força la famille de choisir un tuteur pour surveiller les intérêts du père et des enfans. J'ai déjà dit que Natalie avait hérité d'un patrimoine assez considérable; à elle seule, elle était plus riche que tous les enfans de M. Ducluseau réunis. Le tuteur, homme peu délicat comme le sont tous les gens intéressés, et plus occupé des intérêts de sa propre maison que de ceux des pauvres orphelins dont le sort lui était confié, ne tarda pas à voir dans la jeune Natalie, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année, un parti fort avantageux pour l'un de ses fils, et forma le projet de capter la jeune fille pour la faire en-

trer dans ses vues. En conséquence, il ne négligea rien, dans les commencemens, pour se rendre digne en apparence de l'affection de sa pupille. Comme il s'était aperçu qu'un des plus sûrs moyens de gagner le cœur de Natalie était d'avoir des attentions et des égards pour la famille Ducluseau, il affectait une tendre sollicitude pour le malheureux père, et comblait de caresses ses jeunes enfans. Il envoyait fréquemment auprès d'eux le fils qu'il destinait à Natalie, espérant que celle-ci s'attacherait insensiblement à lui, et qu'elle irait peut-être au devant de ses vœux.

Mais les choses ne tournèrent pas au gré de l'égoïste tuteur. Malgré leur manége hypocrite, ni lui ni son fils ne purent obtenir la confiance de la clairvoyante Natalie. Leur fausseté ne lui avait pas échappé ; et, quoiqu'elle ne pût en connaître le but, elle nourrissait à leur égard une secrète méfiance que sa noble franchise ne lui permettait pas toujours de dissimuler.

Quand le tuteur, que je ne nommerai point, car il existe encore, eut reconnu

qu'il n'y avait aucun espoir de succès dans les moyens doucereux qu'il avait d'abord employés, il crut devoir aller directement au but, et déclara positivement à Natalie qu'il avait l'intention de la marier avec un de ses fils. Il s'imaginait qu'une jeune personne douce et simple, sans expérience, sans appui, sans conseil, céderait facilement à ses volontés, et se laisserait conduire sans résistance à l'autel, comme une timide victime. Mais Natalie était douée d'une ame fortement trempée; chez elle la douceur se trouvait jointe à la force et à la raison. Pleine d'égards et de bons procédés pour tous ceux qui l'entouraient, elle était peu disposée à supporter, de la part de qui que ce fût, les moindres actes de tyrannie et d'oppression. Elle répondit donc avec fermeté à son tuteur qu'elle pensait que le mariage était une chose trop sainte et trop sérieuse pour être traitée comme une simple affaire d'intérêt; qu'il fallait, avant tout, qu'il y eût convenance de caractères entre les époux : qu'elle n'en avait remarqué aucune entre celui de son fils et le sien; et qu'elle le

priait de vouloir bien ne plus lui parler de ce projet de mariage auquel elle ne consentirait jamais. Ce refus, énoncé d'une manière polie et respectueuse, mais d'un ton froid et ferme qui ne permettait pas d'insister, irrita le tuteur et remplit son cœur blessé d'un lâche ressentiment. Il se promit bien de tirer vengeance de ce qu'il appelait un affront.

Jusque-là, depuis la mort de madame Ducluseau, la famille avait continué d'habiter la maison dont nous voyons d'ici les tristes ruines. Secondée par de fidèles domestiques, Natalie administrait, avec ordre et intelligence, tout ce qui était du ressort du ménage. Elle prenait le plus grand soin de tous les enfans, prévoyait tous leurs besoins, surveillait et dirigeait leur éducation. Son beau-père, dont la situation mentale ne s'améliorait point, était pour elle l'objet d'attentions vraiment filiales, et ne manquait pas, dans ses momens lucides, de rendre la plus touchante justice à sa chère Natalie. Enfin tout marchait dans la maison avec une régularité, une économie exemplaires. Mais le tuteur, que le dépit et

la rage excitaient, prétendit au contraire qu'une maison aussi importante, dont le personnel était si nombreux, devait excéder les forces et la capacité d'une jeune personne qui n'avait pas encore atteint sa dix-neuvième année.

Cet homme méprisable avait changé de rôle. Des cajoleries qu'il avait employées sans effet, il se proposait de passer aux rigueurs, aux persécutions. Il est beaucoup d'hommes à qui ces transitions ne coûtent guère. Mais, heureusement pour toute l'intéressante famille, l'énergique résistance de Natalie vint encore s'opposer aux projets du tuteur.

Celui-ci, mû peut-être par des désirs de vengeance, ou peut-être encore bercé par une folle espérance, conçut le dessein d'isoler la jeune personne du reste de sa famille. Voici comme il se promettait de consommer cet abus d'autorité. Toujours sous le prétexte calomnieux que Natalie était beaucoup trop jeune pour administrer la maison de son beau-père, il eut l'audace de proposer de mettre en pension dans divers

endroits les cinq jeunes enfans, et de prendre dans sa propre maison M. Ducluseau et Natalie. D'après son plan, il fallait affermer l'habitation et toutes ses dépendances ; et, selon lui, cet arrangement devait rapporter de quoi payer largement les pensions de tous les enfans. Il avait présenté ses calculs avec tant d'adresse et tant d'apparente bonne foi, que plusieurs parens, membres du conseil de famille, en avaient été ébranlés, et paraissaient très-disposés à lui accorder leur assentiment.

A cette nouvelle, Natalie refuse d'abord de croire à cet acte de méchanceté ; mais bientôt des preuves viennent l'éclairer : elle ne peut plus douter des intentions perverses de son tuteur. Un matin, celui-ci se présente ; il fait demander Alexis, le jeune aveugle, et donne en même temps l'ordre de préparer le linge et les hardes de cet enfant, et d'en faire un paquet facile à emporter. Natalie, en recevant cet ordre, est d'abord atterrée ; mais sa fermeté ne tarde pas à lui revenir avec sa présence d'esprit. « Monsieur, dit-elle au tuteur, me sera-t-il per-

mis de vous demander quel est le but de la demande que vous venez de faire? — Je pourrais bien me dispenser de vous répondre, répond-il avec une impertinence ironique; mais, pour ne pas vous déplaire en vous désobligeant, belle demoiselle, je vous dirai que je suis autorisé à conduire votre frère Alexis en pension à Loudun. — J'admire votre sollicitude, Monsieur; elle n'en restera sans doute pas là..... ce serait s'arrêter en trop beau chemin. — Vous connaîtrez mes volontés quand il en sera temps. — Vos volontés! Monsieur; eh! ne doivent-elles pas respecter nos droits? — Je suis autorisé par le conseil de famille. — Il ne peut autoriser une injustice, une tyrannie. — Comme tuteur... — Comme tuteur, vous devez tâcher de nous faire oublier que nous avons eu le malheur de perdre nos appuis naturels, et non pas disposer de nous selon votre caprice ou vos calculs. Au surplus, Monsieur, trêve de débats. J'ai mes droits aussi, et je saurai les faire valoir. Je vous déclare donc que mon frère Alexis, ce malheureux enfant que vous avez choisi

pour être le premier objet de votre despotisme, ne me quittera pas. Ma pauvre mère, à son lit de mort, me l'a recommandé plus particulièrement à cause de sa triste infirmité ; je le considère comme mon enfant, je ne souffrirai jamais qu'on me l'enlève pour le remettre en des mains étrangères !
— S'il faut avoir recours à la violence.....
— Oh ! je sais qu'elle est à votre usage..... mais j'ose espérer que, dans une pareille extrémité, quelque autorité bienfaisante nous protégera contre celle que vous usurpez. Je vais de ce pas..... — Allons, pas tant de façons ! s'écria le tuteur écumant de colère, faites tout ce que vous voudrez ! moi, j'emmène Alexis ; la voiture est là qui nous attend. »

Alexis avait douze ans à cette époque ; il était très-robuste pour son âge. Il venait d'entendre la défense chaleureuse de sa sœur, dont l'affection lui était bien connue. Cet exemple de résistance qu'elle venait de lui donner, et la crainte de se voir séparer de tous les êtres qu'il chérissait, avait doublé ses forces et son énergie naturelle. « Non,

non, je ne quitterai pas ma bonne sœur! dit-il en se cramponnant après elle; il n'y a que des méchans qui puissent vouloir nous séparer. » Les autres enfans, tous témoins de cette scène, jetaient les hauts cris; toute la maison était en émoi. M. Ducluseau lui-même, qui se trouvait dans un de ces momens rares où la raison lui revenait comme par éclairs, ne put rester spectateur impassible des démonstrations brutales du tuteur. Indigné d'une telle conduite, il se leva violemment du fauteuil où il était assis, et, d'une voix tonnante qui sortait de son diapason ordinaire: « Que veut cet homme avec ses menaces? Serait-ce encore un sbire de la Convention? Après m'avoir dépouillé de mes biens, viendrait-on m'enlever mes enfans? Parle, quelle est ta mission? Voudrais-tu m'arracher de cet asyle, le seul qui me reste? Ah! c'en est trop! je te le déclare, je saurai m'y défendre..... Je ne quitterai point ces lieux..... c'est ici que je veux mourir. » Et en parlant ainsi, la physionomie de M. Ducluseau, s'animant par degrés, avait pris une expression terrible:

ses lèvres tremblaient, les muscles de son visage s'étaient fortement contractés ; il gesticulait avec force; son accent était celui d'un maître irrité qui revendiquerait son autorité méconnue. Ses paroles, ses gestes, sa véhémence imposèrent un moment au tuteur pervers. Mais celui-ci se remit bientôt, et, s'approchant de M. Ducluseau qui était retombé dans son fauteuil, il lui dit avec un affreux ricanement : « Reposez-vous, bon homme; cela ne vous regarde pas! vous n'avez pas la porole ici.... c'est à nous d'aviser.—Misérable! s'écria Natalie en se couvrant le visage, insulter si impitoyablement au malheur! »

Sur ces entrefaites, arriva le curé de la paroisse, qui avait l'habitude de venir visiter assez assidûment la famille Ducluseau. C'était un pasteur plein de zèle et de lumières, un homme vertueux et sensible. Dès que les enfans l'aperçurent, ils poussèrent des cris de joie, et coururent se jeter dans ses bras comme s'ils eussent dû y trouver appui et protection. Ils ne se trompaient pas. Déjà la vue du vénérable pasteur avait déconcerté

l'homme vindicatif, tout à l'heure si fier de son autorité. Il cherchait à balbutier quelques mots propres à justifier sa conduite. Mais Natalie ne lui en laissa pas le temps : elle instruisit le curé des actes d'oppression que méditait le tuteur, lui fit connaître le véritable motif qui était le mobile de ses procédés à leur égard, et le conjura, les mains jointes, d'employer toute son influence pour les affranchir d'une telle tyrannie. « Oui, oui, mes enfans, répondit le bon curé tout ému, rassurez-vous, vous ne serez pas séparés; ce qui vient de se passer ne se renouvellera plus. Quant à vous, monsieur, dit-il au tuteur en lui adressant un regard sévère, vous vous êtes rendu indigne du dépôt que l'on vous avait confié, vous avez trahi la confiance des personnes qui vous avaient remis la tutelle de cette famille. Ne soyez donc point surpris des démarches que je vais faire, soit auprès du conseil de famille, soit même auprès des magistrats, pour qu'elle vous soit retirée sur-le-champ. Comment! Monsieur, parce que cette jeune Natalie, usant d'un droit sacré, n'a pas cru

devoir accepter la main de votre fils, vous croyez qu'il vous sera permis de la punir de sa légitime résistance! pour justifier des actes d'oppression, vous n'avez pas honte de recourir à une basse calomnie! Pouvez-vous, en conscience, dire que Natalie est encore trop jeune pour être à la tête de cette maison; qu'elle ne saurait la diriger d'une manière convenable! Et cependant, depuis plusieurs années qu'elle seule administre tout ce qui est du ressort d'une bonne mère de famille, quel désordre, quel défaut d'économie avez-vous remarqué? Il faudrait avoir les yeux d'un lynx ou plutôt ceux de la haine pour trouver dans cette maison quelque chose qui méritât le plus léger blâme. Ah! plût à Dieu, mon cher Monsieur, que toutes les familles de nos campagnes fussent gouvernées aussi sagement que celle-ci! Il y a long-temps que je suis à même d'en juger par mes yeux. Rougissez donc d'avoir voulu, dans votre propre intérêt, opprimer de pauvres enfans dont vous auriez dû au contraire admirer l'union et les douces vertus; repentez-vous, Monsieur.

de mon côté, je vais faire en sorte de vous mettre hors d'état d'exercer la moindre autorité sur la famille Ducluseau. Vous pouvez compter sur moi.

— Cela suffit, monsieur le curé, je me retire! » dit le tuteur, dont le visage était pourpre de honte et de colère.

En sortant de la maison, cet homme cupide et méchant lança sur toute la jeune famille un regard de haine, et murmura entre ses dents quelques paroles de vengeance. Tartufe démasqué éclate presque toujours en menaces. Mais le curé n'était pas homme à se laisser intimider par les méchans; il monta aussitôt à cheval, se rendit chez chacun des parens qui composaient le conseil de famille, les convoqua pour un jour très-prochain, et alla, du même pas, rendre compte de ses démarches au premier magistrat de Chinon, qui approuva tout ce qu'il avait fait, et lui promit son concours s'il était nécessaire.

Le témoignage et l'éloquence du curé, surtout son caractère bien connu de franchise et de probité, n'eurent pas de peine à

détruire les préventions malveillantes répandues à dessein par le tuteur. Aussi, le conseil de famille n'eut qu'une voix unanime pour blâmer hautement cet infidèle dépositaire. La tutelle lui fut retirée, et on la remit entre des mains pures et honorables. D'ailleurs, on reconnut, peu de temps après, lors de la reddition des comptes de l'ancien tuteur, combien peu cet homme méritait la confiance dont on l'avait honoré; de graves erreurs, au préjudice des pauvres pupilles, furent signalées dans les mémoires qu'il produisit. Cette preuve combla la mesure de son indignité; on le traita sans ménagement; mais il fallut le menacer de le poursuivre juridiquement pour l'amener à s'exécuter à l'amiable. Le fripon, voyant qu'il ne pouvait plus dissimuler ses basses turpitudes, restitua jusqu'au dernier sou ce qu'il avait soustrait des modiques revenus des orphelins; mais, dans cette dernière circonstance, plusieurs personnes remarquèrent avec effroi l'expression sinistre de ses regards, et ne purent s'empêcher de craindre de sa part quelque acte de vengeance. Aussi

crut-on de la prudence de surveiller toutes ses démarches pendant un certain laps de temps.

Immédiatement après la scène pénible dans laquelle le respectable curé avait paru comme protecteur de l'innocence opprimée, le calme s'était rétabli dans la maison de M. Ducluseau; Natalie s'était remise à la tête des affaires de l'intérieur, et, sous sa vigilante direction, tout avait, en un clin d'œil, repris son train accoutumé. Deux années s'écoulèrent ainsi au sein d'une sage et heureuse économie, mais sans événemens qui soient dignes d'être rapportés. Toute la petite famille croissait à vue d'œil. Clara, si délicate, si mignonne à l'époque de la mort de sa mère, venait à souhait. Ses trois jeunes frères étaient doués d'heureuses dispositions pour l'étude, et faisaient de grands progrès par les soins de Natalie, leur institutrice. Quant à l'intéressant Alexis, privé d'un organe bien précieux pour acquérir l'instruction que donnent les livres, il y suppléait par une prompte intelligence, par un jugement sain, par une imagination

active et curieuse. C'était dans ses conversations avec sa sœur Natalie qu'il puisait toute son érudition; et pourtant, chose étonnante, il parvenait par degrés à orner son esprit d'une foule de connaissances variées, et à meubler sa mémoire des meilleurs morceaux de notre littérature. Dans ses momens de loisir, il cherchait à deviner seul les mystères de la musique; et, secondé par la nature et par la solitude qui est l'ame des beaux arts, il était parvenu, à force de travail, à se familiariser avec la plupart des instrumens, et même à trouver, dans plusieurs d'entre eux, des ressources et des effets qu'ignorent bien des artistes sans génie.

Au milieu de ses fonctions diverses de mère, d'institutrice, de ménagère et d'économe, Natalie arrivait à sa vingt-unième année. Déjà quelques personnes du voisinage, qui connaissaient tout son mérite, avaient parlé de la marier. Des partis riches s'étaient présentés; mais la jeune fille les avait tous remerciés: elle ne voulait prendre pour époux qu'un homme à qui elle pût

en même temps donner sa main et son cœur.

Natalie, du vivant de sa mère, avait eu fréquemment occasion de se trouver avec un de ses cousins nommé Darcy. On avait remarqué, dès leur premier âge, que ces deux enfans avaient un penchant décidé l'un pour l'autre. Quelquefois même, madame Ducluseau, charmée du bon accord qui régnait toujours entre eux, se reposait avec un certain charme sur l'idée d'un mariage que les convenances de fortune ne rendraient pas impossible. Nul doute, si cette bonne mère eût vécu quelques années de plus, qu'elle aurait vu se réaliser ses riantes espérances.

Le jeune Darcy, malgré une assez longue abcence nécessitée par ses études, était loin d'avoir perdu l'aimable souvenir de sa cousine Natalie. Dès qu'il fut de retour dans sa famille, il fit part de ses projets à son père, qui lui donna son consentement avec bien du plaisir, persuadé que Natalie ferait le bonheur de son fils, comme elle faisait déjà, depuis long-temps, celui de tous ceux

qui l'entouraient. La demande ne tarda pas à être faite dans les formes ; quelques parens crurent même devoir l'appuyer de leur influence. Natalie répondit, la rougeur sur le front, qu'elle se tenait pour très-honorée et très-heureuse en même temps du choix de son cousin Darcy ; mais, qu'avant de rien conclure, elle avait à proposer quelques conditions très-importantes auxquelles son mariage serait toujours subordonné.

On devine aisément que le jeune Darcy s'empressa de souscrire d'avance à tous les vœux de Natalie. Mais il est bon de faire connaître la nature de ces conditions qu'elle voulait faire stipuler dans les bases de son contrat de mariage ; elles donneront une idée des sentimens généreux qui l'animaient.

D'abord, elle exigeait que son beau-père, M. Ducluseau, demeurât toute sa vie auprès d'elle, et qu'il lui fût permis en tout temps de prodiguer à cet infortuné les soins que réclamait sa triste position. Une clause tout à fait semblable concernait son frère Alexis. Quant aux autres enfans, ils de-

vaient également rester sous les ailes de leur seconde mère, jusqu'au moment où ils pourraient en sortir pour un établissement quelconque. De plus, Natalie voulait se dépouiller en leur faveur du quart de sa propre fortune.

Ces conditions, loin d'être discutées, furent trouvées admirables, et mirent dans tout son jour l'excellent cœur de Natalie. Le contrat fut rédigé en conséquence, et revêtu de toutes les signatures nécessaires. On fixa ensuite le jour pour la cérémonie nuptiale. Natalie, par égard pour son beau-père, profita d'un moment lucide pour lui faire part de ces divers arrangemens qui ne devaient rien changer à leur situation présente. M. Ducluseau reçut cette nouvelle avec une joie presque enfantine : « J'avais pensé quelquefois, lui dit-il, que tu pourrais nous quitter pour te marier; et alors, je te le demande, que serais-je devenu? Mais, à présent, je suis content, puisque je reste avec toi! O ma chère Natalie, Dieu te bénira; comme fille et comme sœur, tu as de grands mérites à ses yeux! Dieu te

bénira, mon enfant; il viendra danser à ta noce..... nous danserons ensemble..... Et puis, vois-tu bien, les diables enrageront de ne pas danser aussi..... ce sera un sabbat infernal! » Sa pauvre tête s'en allait par un effet de sa joie. Natalie parvint à le calmer, en lui promettant bien de danser avec lui.

Cependant, à la veille de conclure d'une manière sainte cette union qui souriait à tous les membres de la famille, un affreux malheur couvait en silence, qui devait changer la face des choses. C'est ainsi que souvent les projets de l'homme sont réduits en vaine fumée par les vues profondes et mystérieuses de la Providence.

C'était pendant une des longues et froides nuits de décembre. La terre était couverte de frimas. On s'était couché fort tard dans la maison de M. Ducluseau; car la cérémonie nuptiale devant être célébrée le lendemain dans la matinée, il avait fallu s'occuper d'une foule de préparatifs indispensables. Natalie était dans son premier sommeil. Tout à coup les cris *au feu! au feu!*

se font entendre. Réveillée en sursaut, elle se lève sur son séant, pensant d'abord que c'était peut-être un des enfans qui demandait quelque chose. Elle prête un moment l'oreille : les cris redoublent, ils sont effrayans ; ils partent du côté des écuries. Elle s'élance de son lit, court à la fenêtre, et voit l'horrible clarté de l'incendie. Soudain, sans plus attendre, elle appelle à grands cris les enfans et tout le monde de la maison, prend dans ses bras la petite Clara toute endormie ; et tous ils se précipitent dehors.

Déjà l'incendie avait dévoré la grange, il n'en restait plus de vestiges ; une partie des écuries était consumée. Les domestiques qui y couchaient avaient à peine eu le temps d'en faire sortir tous les bestiaux. Déjà la flamme attaquait avec violence le bâtiment d'habitation ; poussée par une bise impitoyable, elle s'élançait avec fureur sur la maison, tantôt comme un torrent dévastateur, tantôt comme un énorme serpent qui se précipite avec d'affreux sifflemens sur sa proie. Bientôt plusieurs pou-

tres sont embrasées ; le feu pénètre dans l'intérieur ; on entend gémir la toiture sous le poids des tourbillons enflammés qui la pressent. Ce spectacle était affreux.

Malheureusement, la maison de M. Ducluseau était isolée ; il fallait aller chercher les secours au loin, et quels secours ! à peine si, pour tout l'arrondissement, il se trouvait une pompe en bon état, et des hommes capables de la faire manœuvrer utilement. Cependant le tocsin sonne dans la paroisse, d'autres communes lui répondent ; mais le temps presse : de minute en minute le feu augmente ; les secours n'arrivent pas ; les chemins sont mauvais ; la nuit est noire, excepté sur le théâtre de l'incendie. Hélas ! encore quelques instans, et c'en est fait de l'héritage de tous ces pauvres enfans qui sont là sur la neige, à demi-nus, presque morts de douleur et d'effroi.

Dès les premiers momens, Natalie n'avait été occupée que d'une seule pensée, celle de réunir sous ses yeux, auprès d'elle, tous les êtres chers à son cœur. Trompée, pendant quelques instans, par le désordre et

la confusion inséparables d'un incendie qui éclate au sein des ténèbres de la nuit, elle crut d'abord qu'il ne restait plus une seule créature vivante dans l'intérieur de la maison, et cette persuasion adoucissait pour elle l'horreur du désastre. Mais bientôt quand, au milieu des personnes qui se pressent de toutes parts pour tâcher de porter quelques secours aux malheureux incendiés, elle cherche à rassembler tous les siens, elle s'aperçoit de sa fatale erreur. « Mon beau-père! s'écria-t-elle, Alexis! où sont-ils? Alexis! Alexis! (Personne ne répond à ses cris.) Ah! sans doute ils vont périr! peut-être que déjà... » Elle ne prend alors conseil que de son courageux dévoûment, et, malgré les efforts que l'on fait pour la retenir, elle s'élance avec intrépidité dans l'intérieur de la maison qui vomit des flots de flammes et de fumée par toutes ses issues. Nul des assistans ne se sent la force de la suivre; on admire son généreux sacrifice, mais personne n'est tenté d'imiter son exemple.

Ce moment fut horrible. Les enfans vou-

laient courir sur les traces de leur sœur, ils se débattaient entre les bras de ceux qui les entouraient ; ils appelaient en gémissant Natalie; et Natalie avait disparu au milieu des poutres enflammées qui tombaient autour d'elle. On eût dit qu'elle marchait dans un fleuve de feu; il n'y avait pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. A la lueur sinistre de l'incendie, on distinguait facilement l'anxiété et la terreur qui étaient peintes sur tous les visages.

O prodige! Natalie a surmonté tous les obstacles, elle a pu se faire un passage par une porte de derrière; la voilà tenant dans ses bras son frère Alexis: son courage lui a donné des forces surnaturelles; elle court, chargée de son précieux fardeau, avec la légèreté d'Atalante. On l'entoure, on l'interroge: tous deux sont sains et saufs; seulement leurs cheveux et leurs vêtemens sont restés à moitié dans les flammes. « Ce n'est pas tout encore! s'écria Natalie, il faut que j'y retourne: je n'ai pu me faire entendre de ce pauvre M. Ducluseau! L'infortuné ne sait peut-être pas ce qui se passe autour

de lui; il va mourir victime de sa malheureuse sécurité. Je l'ai appelé de toutes mes forces; mais, soit que le bruit affreux des flammes dévorantes ait étouffé sa voix ou la mienne, je n'ai pas rencontré le moindre indice de son existence. Aussi j'étais si préoccupée par Alexis, que je tenais entre mes bras... Mais je vais tenter une seconde fois de pénétrer...—Nous ne le souffrirons pas; répondent de tous côtés les personnes présentes à ce triste spectacle; nous serions coupables de le permettre. A présent que toutes les parties de la maison sont envahies, on s'exposerait à une mort infaillible et inutile en cherchant seulement à franchir le seuil de la porte.—D'ailleurs, ajouta-t-on, il est probable que M. Ducluseau aura mis sa vie en sûreté dès les premiers momens, mais que l'effroi l'aura peut-être poussé à fuir se cacher dans les environs. » Ces discours répandaient un peu de calme sur les inquiétudes de Natalie, mais ne pouvaient les dissiper entièrement.

Cependant le tocsin continuait de toutes parts à faire retentir au loin ses tintemens

lugubres. Le maire de la commune, ceux des communes les plus voisines, suivis d'un grand nombre d'habitans, étaient accourus. Des pompiers et des troupes venaient d'arriver de Chinon et de l'Île-Bouchard. Tout le monde avait montré la plus active célérité; mais l'effroyable activité de l'incendie avait devancé tous les secours, et n'avait plus à leur offrir que des ruines fumantes.

Il ne restait plus debout qu'une tourelle assez élevée, formant plate-forme à son sommet, reste de construction gothique, qui avait tenu lieu de belvédère aux habitans de la maison. Cette tourelle, placée au centre du foyer, semblait suspendue au-dessus des flammes. Soudain, un homme en chemise paraît sur la plate-forme: c'était l'infortuné Ducluseau, qui avait cru y trouver un refuge assuré contre le péril. « Le voilà, le voilà! s'écria Natalie, au nom du ciel, secourez-le! qu'on lui tende des échelles, qu'on lui jette des cordes. » Mais ces cris se perdaient dans les airs; il n'y avait pas de moyens humains de lui porter le moindre secours. Tous les cœurs étaient glacés d'ef-

froi et de compassion. On apercevait Ducluseau, à genoux, levant ses deux mains jointes et ses regards vers le ciel. Un instant après, la tourelle, minée depuis longtemps par le pied, s'abîma avec fracas dans le brasier dévorant, et le beau-père de Natalie disparut pour toujours.

Natalie n'eut pas la force de soutenir la vue de cet horrible dénoûment ; son courage s'était épuisé en même temps que son espérance : elle tomba sans connaissance et presque morte sur la neige. Le bon curé, qui était accouru un des premiers, le maire et les autres personnes considérables des environs, offrirent à l'envi leurs maisons pour y recueillir les pauvres orphelins. Le bienfaisant pasteur obtint la préférence ; il fit transporter aussitôt à son presbytère les cinq enfans et Natalie qui, toujours froide, glacée, sans mouvement, n'avait pas encore repris l'usage de ses sens.

D'ordinaire, après quelque malheureux événement, on aime à en rechercher la cause. L'incendie de la maison Ducluseau donna lieu à une foule de conjectures. On

prétendit avoir vu rôder autour de la grange, dans la soirée, un homme enveloppé dans un manteau, et que l'on n'avait pu reconnaître à cause de l'obscurité profonde de la nuit. D'autres, rapprochant certaines menaces sinistres de la circonstance du mariage de Natalie, murmurèrent tout bas le nom de l'ancien tuteur, et le désignèrent clairement comme l'unique objet de leurs soupçons. On remarqua aussi que, lors de la fatale catastrophe de la nuit, cet homme, quoique l'un des plus proches voisins de M. Ducluseau, bien loin d'accourir au secours des incendiés, n'avait pas même ouvert sa porte pour s'informer de ce qui se passait. Mais toutes ces allégations étaient des indices bien vagues. Pour donner suite à des soupçons de cette importance, il faut des preuves, et des preuves évidentes. On aima donc mieux croire généralement que ce déplorable incendie avait été le résultat de l'imprudence de quelque domestique. D'ailleurs, la famille Ducluseau, qui comptait, à son grand regret, l'ancien tuteur au nombre de ses membres, crut se devoir à elle-

même de garder le silence. Mais revenons à Natalie et à ses petits compagnons d'infortune.

Le bon curé les avait tous recueillis avec une affection vraiment paternelle. En même temps que l'on fit coucher les cinq enfans dans de bons lits pour les réchauffer, on s'empressa de prodiguer les premiers secours à leur sœur aînée qui se trouvait dans un état alarmant. Un médecin, attiré sur les lieux par l'incendie, après avoir examiné la malade, déclara qu'elle était en danger de mort : que le sang, agité par les émotions fortes et successives qu'elle venait d'éprouver, avait réagi violemment sur le cerveau ; qu'un épanchement était à craindre, et qu'il fallait procéder sur-le-champ à une copieuse saignée. Sans perdre plus de temps, l'homme de l'art mit à exécution l'avis qu'il venait d'émettre. Aidé du curé et de sa sœur qui lui servait de gouvernante, il ouvrit la veine, et fit appliquer des sinapismes à la plante des pieds. A mesure que le sang coulait, la chaleur et la vie revenaient dans les membres de la malade ; elle

ouvrit même les yeux. On crut qu'elle allait parler; mais ni la connaissance, ni la parole ne purent lui revenir, et elle tomba dans une sorte d'assoupissement léthargique. Dans un cas d'une telle gravité, le médecin n'augura pas mal de ces symptômes; il fit quelques recommandations à la sœur du curé, prescrivit surtout de laisser reposer la malade, et se retira.

Le lendemain matin, huit heures étaient à peine sonnées, qu'une voiture de voyage s'arrêta à peu de distance de la porte du curé. C'était M. Darcy, qui, en se rendant à la maison Ducluseau pour y prendre la fiancée de son fils, voulait saluer le bon curé, son ancien camarade de collége. M. Darcy, domicilié dans des terres situées à dix lieues de là, et ayant voyagé sans s'arrêter, ignorait complètement les malheurs de la nuit. Il se présente avec son fils à la porte du presbytère. Le curé les reçoit, la tristesse dans l'ame et sur le front. « Mon cher Darcy, lui dit-il en soupirant, que la volonté de Dieu soit faite! Il a voulu que ce jour, qui devait être consacré à la joie et

au bonheur, devînt un jour de deuil. — Que voulez-vous dire, monsieur le curé? expliquez-vous, de grâce! qu'est-il arrivé? interrompit le jeune Darcy bouillant d'impatience. — Vous m'effrayez, ajouta le père; quel incident fâcheux a donc pu survenir?— Une horrible catastrophe! reprit le curé en se cachant le visage dans ses deux mains, la maison de M. Ducluseau vient d'être réduite en cendres cette nuit; il a été lui-même consumé par les flammes; et sa fille est ici dans un état voisin de la mort. — Natalie! s'écria le jeune homme. — Hélas! oui, mon ami, votre admirable fiancée, après avoir fait des actes d'héroïsme pour sauver les jours des êtres chéris que le danger menaçait, est là gisante, sur le point d'être victime de son beau dévoûment. — Je veux la voir! dit d'une voix altérée le jeune Darcy en se précipitant vers la porte qu'on lui indiquait. — Arrêtez, arrêtez, mon ami! reprit le curé, songez bien que la moindre émotion la tuerait. On a surtout recommandé le calme et le repos : vous ne pouvez la voir sans vous exposer à lui causer quelque crise funeste. »

Ces mots suffirent pour arrêter le jeune homme. Le père et le fils étaient consternés des nouvelles foudroyantes qu'ils venaient de recevoir. Leurs larmes coulaient au récit détaillé des malheurs de la famille Ducluseau. Ils demandèrent au curé en quoi ils pourraient lui être utiles par rapport aux orphelins. « Celui-ci leur avoua franchement que le séjour des enfans dans son presbytère pouvant nuire au prompt rétablissement de Natalie, il ne serait pas fâché de trouver une maison où l'on pût les loger et en prendre soin tant que durerait la maladie. — Eh bien, je vous remercie, répondit M. Darcy, alors c'est chez nous qu'ils viendront; et vous pouvez être sûr qu'ils y seront bien choyés. — Comme à la maison paternelle, » ajouta le jeune homme avec vivacité.

Cet arrangement ainsi réglé, on se hâta d'habiller les enfans le mieux et surtout le plus chaudement possible; puis, on les fit monter dans la voiture. Comme ils connaissaient depuis long-temps les messieurs Darcy, ce voyage ne les effrayait pas; seu-

lement il manquait, selon eux, quelqu'un dans la voiture: c'était leur bonne sœur Natalie qui les aimait tant, qui ne les avait jamais quittés, qui les avait accoutumés à ses soins et à ses caresses. On leur dit, pour calmer leur inquiétude, que leur sœur était indisposée, qu'elle ne pouvait pour le moment supporter les fatigues du voyage; mais qu'elle ne manquerait pas de venir les retrouver dès qu'elle irait mieux. Malgré ces assurances, la petite Clara, préoccupée par une idée fixe, était triste et rêveuse; et, pendant la route, on surprit plus d'une fois sur ses lèvres enfantines le nom bien-aimé de Natalie.

Le départ des cinq enfans avec M. Darcy laissa au curé et à sa sœur plus de temps pour donner des soins à la pauvre malade, dont la situation n'avait pas encore changé bien visiblement. Le medecin, à sa seconde visite, reconnut tous les signes d'une fièvre cérébrale; mais il laissa voir l'espérance qu'au moyen des précautions qu'il avait prises à temps, le mal pourrait bien ne pas atteindre un funeste développement.

Le médecin ne s'était pas trompé dans son heureux pronostic. Au bout de quatre ou cinq jours, un mieux sensible s'opéra dans la situation de la malade; tous les accidens graves disparurent, et la connaissance lui revint par degrés. D'abord elle promena des regards étonnés autour d'elle; elle cherchait à se rappeler des événemens qui ne se retraçaient encore que bien confusément dans son souvenir. Jusqu'à ce moment elle n'avait point encore parlé; mais, après être restée quelques minutes plongée dans une sorte de méditation, elle répéta à plusieurs reprises : « Ah! Dieu soit loué! me voilà donc enfin guérie, parfaitement guérie! — Nous l'espérons bien, ma chère Natalie, lui répondit le curé qui était assis auprès de son lit. — Oh! oui, bien guérie, reprit-elle, et plus même d'esprit que de corps. — L'une et l'autre guérison viendront ensemble. — Oh! je sens bien, à mon état de faiblesse, que je ne possède pas la santé; mais quant à la raison, je l'ai recouvrée. — Mais, mon enfant, vous ne l'aviez pas perdue. — Ah! pardonnez-moi, M. le curé;

ce mariage conclu, et sur le point d'être célébré, était de ma part un acte déraisonnable. Le ciel m'a fait connaître sa volonté; son avertissement a été terrible; aussi l'ai-je bien compris, et je me résigne sans murmurer. — Natalie, votre imagination frappée s'exagère.....—Ne le croyez pas, Monsieur; je ne fais que reconnaître un devoir, un devoir sacré qu'une trop grande facilité à suivre mon penchant allait me faire oublier. Quand on a contracté des obligations purement humaines, l'honneur prescrit de les remplir; il est d'autres engagemens d'un ordre plus élevé dont la voix de la conscience réclame aussi l'accomplissement. J'avais promis à ma pauvre mère mourante de regarder ses enfans comme les miens, de réparer autant qu'il serait en moi la perte de leur meilleure amie, de leur faire oublier, s'il était possible, leur condition d'orphelins; et cependant, malgré les précautions dont je cherchais à entourer mon mariage, quel préjudice ne leur eût-il pas causé!—Mais vous n'auriez pas cessé d'être leur seconde mère.—Oui, sans doute, par la

volonté, mais non peut-être par le fait. Devenue mère à mon tour, qui peut me répondre que ma tendresse pour mes propres enfans ne m'eût pas fait négliger ceux qui m'ont été confiés? Ah! Dieu merci, ma résolution immuable m'affranchit de cette crainte. Mais où sont-ils, ces pauvres enfans? je n'en vois aucun autour de moi.— Rassurez-vous! ils sont chez M. Darcy, qui a voulu les emmener pour que vous puissiez jouir ici de plus de repos. — Je lui sais bien bon gré de son attention; je chérirai le père et le fils toute ma vie. Mais, de grâce, M. le curé, faites en sorte que ce dernier ne reparaisse plus devant mes yeux; employez votre conciliante médiation pour me ménager cette faveur: c'est à vous à m'aider à consommer ce sacrifice. — Oubliez-vous, Natalie, que ce jeune homme est votre fiancé? — Il n'est pas mon mari; il ne le sera jamais, ni lui ni d'autres. —Abandonnez donc cette étrange résolution. — Je ne le puis, monsieur le curé, et vous ne pourrez la blâmer quand vous en connaîtrez les motifs. Avant l'incendie, les enfans de ma

mère possédaient quelque chose : la maison, les écuries, la grange composaient une bonne partie de leur patrimoine ; à présent, il ne leur reste plus rien. Les regardant comme mes enfans, ma fortune doit devenir la leur ; partagée entre eux, la part de chacun sera encore bien légère. Il faut donc que je m'emploie tout entière à leur préparer un avenir heureux. Dieu bénira sans doute mes efforts, et il me fera trouver ma plus douce récompense dans leur bonheur. — Vos motifs sont trop respectables pour que j'entreprenne de les combattre, répliqua le vertueux prêtre ému d'admiration ; ils font l'éloge de votre cœur... Mais avez-vous mûrement réfléchi sur la tâche que vous voulez vous imposer? Avez-vous consulté vos forces? N'avez-vous pas pris un élan de votre bonté pour une décision prise irrévocablement? dans une affaire de cette importance..... — J'ai tout examiné, tout pesé ; les difficultés ne m'effraieront pas. Je sais que de pauvres orphelins, dont je suis la sœur, ont besoin de moi ; cela me suffit. Le ciel m'a ouvert les yeux, il m'a

montré le chemin que je dois suivre ; je le suivrai.—C'est bien, ma chère enfant ! oui, je le vois, vous agissez d'après une inspiration céleste ; et, certes, ce n'est pas moi qui vous barrerai le chemin. Mais cette conversation a dû vous fatiguer ; songez à réparer vos forces pour réaliser vos généreux desseins. Je vous promets que je ne négligerai rien pour amener les messieurs Darcy à comprendre, à respecter, à admirer les motifs qui vous déterminent à renoncer au mariage. »

Le curé tint religieusement sa promesse ; il alla trouver son vieil ami, M. Darcy, lui fit part de la résolution inébranlable de Natalie, et l'engagea à préparer son fils à renoncer à la main de sa belle et vertueuse fiancée. Tout en regrettant vivement la perte d'une semblable belle-fille, le vieillard, touché de cette vertu résignée, se prêta de bonne grâce à tout ce qu'on exigeait de lui. Mais, craignant avec raison de briser le cœur de son fils en lui annonçant trop brusquement cette nouvelle, il aima mieux recourir au temps et à l'absence : il

le fit donc partir précipitamment pour l'Allemagne, avec commission expresse d'y régler des affaires importantes dont la conclusion devait être longue. Cet expédient fournissait les moyens de gagner du temps, et de faire naître des incidens qui, par degrés et sans violentes secousses, porteraient le jeune homme à se détacher de ses projets de cœur.

Cependant Natalie se rétablit promptement ; le désir de rassembler plus tôt sa petite famille autour d'elle semblait hâter encore le retour de sa santé et de ses forces. Mais, pour opérer cette réunion, il fallait songer à se loger provisoirement ; car le presbytère n'avait que fort peu de local, et Natalie craignait d'abuser de la complaisance du bon curé. Il y avait à peu de distance, dans le village, une petite maison entièrement vacante, dont le propriétaire désirait tirer parti. Natalie la prit à location, d'après le conseil de ses parens, et s'y installa avec tous les enfans, que l'on avait fait revenir de chez M. Darcy.

Je ne m'attacherai point à dépeindre la

joie des cinq enfans en accourant dans les bras de leur sœur chérie ; ce que j'ai dit jusqu'ici peut faire pressentir que cette scène fut attendrissante. Natalie songea d'abord à rétablir sa nouvelle habitation sur le pied de l'ancienne.

Mais elle nourrissait en même temps un autre projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. Voulant se livrer exclusivement à l'éducation de ses enfans, elle désirait avoir une petite habitation isolée, où elle fût maîtresse de suivre ses idées sans avoir à redouter le contact journalier de voisins quelquefois incommodes ou dangereux. En conséquence, elle fit construire, au sein même de ses propriétés, une charmante maison assez vaste pour recevoir une famille nombreuse; et elle s'attacha à l'entourer de tout ce qui constitue les agrémens de la vie, c'est-à-dire l'utile et l'agréable. Le triste souvenir de l'incendie ne fut pas une leçon perdue : on sépara du bâtiment d'habitation les écuries et la grange, ainsi que toutes leurs dépendances. On y gagnait non seulement sous le rapport de la sécu-

rité, mais encore sous celui de la propreté.

Par les soins et le bon goût de Natalie, ce séjour devint bientôt un petit paradis terrestre. Là, elle présidait à l'éducation de sa chère famille. Alexis, tout aveugle qu'il était, la secondait à merveille dans certaines parties de l'enseignement; il apprenait à ses jeunes frères les élémens de son art favori, de cet art enchanteur qui devait être pour lui une source inépuisable de consolations. Trois fois par semaine, Alfred, Joseph et Bernard étaient conduits chez le bon curé, qui se plaisait à leur donner des leçons de latin. A leur retour, Natalie leur faisait faire leurs devoirs. Toutes les heures étaient régulièrement partagées entre les différentes occupations de la journée: telle heure était consacrée à la lecture; telle autre à l'écriture, puis au dessin, à la géographie, et ainsi de suite. Natalie avait établi pour tous ces exercices un petit réglement dont on ne s'écartait jamais; mais les études étaient si bien combinées entre elles qu'elles semblaient délasser les unes des autres, et que les enfans s'y

livraient avec autant de plaisir qu'à des jeux de leur âge. C'est un grand art que celui d'accoutumer les enfans à aimer ce qui doit leur être utile. La sage prévoyance de Natalie s'étendait à tout. La gymnastique elle-même, cette méthode si favorable à l'exercice des facultés physiques, qui était en si grand honneur chez les peuples de l'antiquité, et que le colonel Amoros a si habilement perfectionnée de nos jours, avait trouvé place dans le réglement d'éducation rédigé par Natalie. Elle avait judicieusement pensé, à l'imitation des plus illustres philosophes, que, pour l'homme, les exercices du corps doivent être dans un juste tempérament avec ceux de l'esprit; que s'il est bon que l'étude des sciences et des beaux-arts adoucisse et polisse son caractère, il est essentiel aussi que la gymnastique fasse contrepoids et contribue à entretenir sa vigueur.

Quant à la petite Clara, bien qu'elle prît part aux principaux exercices de ses frères, elle était aussi l'objet de soins particuliers relatifs à son sexe. Natalie suivait pour

elle le plan d'éducation qu'elle s'était formé pour les autres enfans; mais elle le modifiait quelquefois dans la forme, et l'accommodait à la faiblesse de la petite fille, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, à son caractère, et aux goûts qu'elle voulait lui faire prendre. Elle ornait son esprit des connaissances les plus solides, et la formait surtout à la justesse du raisonnement. Elle donnait à son corps toutes les grâces dont il était susceptible, et n'eût pas voulu confier à tout autre qu'elle-même ce soin si dangereux. Elle lui assurait une heureuse constitution par une nourriture saine, des promenades fréquentes, et des exercices modérés. Elle ne négligeait pas pour elle les talens agréables, mais elle savait en tempérer l'usage, en le réduisant à un délassement passager. Elle lui faisait aimer l'intérieur de la maison, par l'habitude des travaux de son sexe, et le détail des soins du ménage. Elle voulait qu'on pût admirer un jour dans son élève, ce que l'on avait pu si souvent admirer en elle-même, cette femme forte dont parle l'Écriture, et dont

l'ame de Fénélon nous a tracé le portrait : cette femme forte, dis-je, qui trouve dans son courage et dans sa propre industrie la source des avantages qu'elle procure à sa famille. Elle lui inspirait le goût d'une parure simple et modeste, la seule qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'ame, et laisse voir un tout parfait. Elle l'attachait à ses devoirs, en les lui rendant faciles, et aux vertus, en les lui faisant paraître aimables ; elle lui peignait toujours la sagesse à côté du bonheur ; elle l'accoutumait à se vaincre dans les petites choses, pour ne pas être vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, et savait lui rendre sensibles les avantages et le plaisir de la victoire. Elle lui apprenait à dédaigner les hommages frivoles, à apprécier le vrai mérite, pour être un jour en état de faire un choix, à juger par sa raison et non par ses yeux, à mépriser les fades galanteries et les ridicules d'un petit-maître. Comme on ne sortait guère de la maison que pour aller chez quelques parens choisis, elle n'avait point

à la prémunir pour le moment contre le ton du siècle et les airs à la mode, mais elle ne laissait pas de lui en toucher quelques mots pour l'avenir.

Elle lui faisait aussi regarder en pitié la légèreté précieuse, le langage recherché, les termes emphatiques pour ne rien dire, la déraison, les agaceries inconvenantes, l'afféterie, les grimaces et les mines qui sont le manége ordinaire des petites-maîtresses. Elle lui donnait les armes qui conviennent au sexe le plus faible, et lui assurent l'empire qui lui est propre, celles de la douceur, de la pudeur et des grâces.

Ces excellens principes d'éducation ne pouvaient manquer de produire les plus heureux fruits. Natalie eut le bonheur de voir les jeunes plantes qu'elle cultivait répondre merveilleusement à ses soins et à sa tendre sollicitude. Ah! mon ami, quelle différence il y a entre ce genre d'éducation et celui qui est pratiqué dans beaucoup de colléges et de pensionnats! Dans ceux-ci, on apprend souvent à n'avoir que les apparences du mérite et de la vertu ; l'autre, au contraire,

savait et sait encore former des enfans vraiment vertueux.

Il m'a été souvent permis, depuis que je suis pensionnaire de l'État, de venir passer quelques instans heureux et paisibles au milieu des aimables habitans de Beauséjour. Tu peux donc croire, mon cher ami, que je ne les juge point par ouï-dire; sans quoi, mon admiration serait beaucoup plus restreinte. Cent fois j'ai été le témoin des douces vertus qui font la félicité de cette intéressante famille; cent fois j'ai vu avec quelle attentive délicatesse on y exerce la bienfaisance et l'hospitalité. C'est un véritable enchantement pour moi que de me trouver dans cette riante habitation, où tout respire l'honnêteté, la candeur, l'innocence et la paix. Là, je vois réunis des mœurs simples et des manières prévenantes, la politesse et la franchise, la décence et les agrémens, le travail et les doux plaisirs, la sagesse et la liberté.

Je regrette bien que tu n'aies pu voir de près l'ange de bonté qui a fait le bonheur de toute cette famille. Elle n'est plus dans

cet âge où l'on plaît par la figure et par les attraits; mais elle sera long-temps encore dans celui où l'on intéresse par les grâces et par les sentimens. Une physionomie heureuse qui porte l'empreinte de la vertu; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits, quelque chose de vif et d'animé qui le fait ressortir davantage; un ton de noblesse et d'aménité, qui, dans sa simplicité même, annonce l'élévation de l'ame; des qualités solides, ornées de ces agrémens dont le charme est bien plus vrai que celui de la beauté, et subsiste quand elle s'efface; des connaissances sans un air d'érudition; de l'expression sans jargon, sans emphase, telle qu'est l'expression de la nature; de l'esprit sans paraître le savoir, et moins encore d'esprit que de raison : voilà, mon ami, ce que j'ai pu remarquer dans Natalie.

Il est facile de sentir que, sous l'administration d'une femme d'un pareil mérite, la maison de Beauséjour ne pouvait que prospérer. C'est à l'économie que Natalie a su y établir dès le commencement, qu'elle doit d'avoir augmenté sa fortune, et d'avoir

pu se servir de cet accroissement de biens pour doter convenablement ses frères et sa sœur Clara. C'est en faisant régner autour d'elle l'ordre, source unique et féconde du vrai beau en tout genre, qu'elle est parvenue à grouper autour de son habitation tous les embellissemens que l'on y voit aujourd'hui.

Tout, à Beauséjour, se ressent de la salutaire influence qu'y exerce sans cesse l'admirable fondatrice. Les domestiques eux-mêmes semblent être les enfans plutôt que les serviteurs de leurs maîtres ; ils s'aiment, se secourent entre eux comme de bons frères, et prouvent d'ailleurs, par l'ancienneté de leurs services, la sagesse et la bonté de ceux à qui ils obéissent.

Quant aux jeunes enfans, tu as pu juger du soin avec lequel ils sont élevés. As-tu remarqué avec quelle gentillesse aimable et respectueuse ils ont couru vers moi dès qu'ils m'ont aperçu? Je ne puis les voir une fois sans être émerveillé de leur douceur, de leur docilité, de leur prévenance. La modestie de leur maintien, l'honnête ingénuité qui

règne dans toutes leurs paroles ; leur union entre eux ; leur empressement à prévenir les volontés de leurs parens ; leur application constante à leurs études ou à des travaux faits pour leur âge, sont autant de sujets d'admiration et de surprise.

Natalie, dans l'éducation qu'elle leur donne, s'attache surtout à leur former un corps sain, un esprit droit, une ame forte, un caractère heureux et un bon cœur. Elle leur fait goûter de bonne heure, par ses leçons et encore plus par ses exemples, les principes de la morale, cette science des devoirs et des sentimens, cette science de la sagesse et du bonheur qui nous apprend à faire accorder notre véritable bien avec celui des autres, et à ne jamais regarder comme vraiment utile ce qui n'est pas honnête. Heureux, mille fois heureux les enfans qui ont des parens ou des instituteurs animés de ces sages et vertueuses intentions!

Il y a vingt-cinq ans passés que Natalie fonda son école de famille. Aujourd'hui elle fait consister toute sa félicité à poursuivre son œuvre admirable. Ce ne sont plus les

mêmes élèves qu'elle dirige dans les sentiers de la vertu ; ce sont les enfans de plusieurs de ses premiers élèves. Son frère Alexis la seconde de son mieux dans plusieurs détails de l'éducation. Leur tâche semble n'être pour eux qu'un plaisir, un délassement. Tous les étrangers qui sont admis à pénétrer dans leur petit gymnase, en sortent émerveillés des instituteurs et des élèves. Tu viens de les voir aussi, mon ami, un peu à la légère, il est vrai, mais assez cependant pour en juger... Eh bien! parle franchement : mon récit est achevé ; penses-tu toujours que je cherchais à m'amuser à tes dépens? N'est-ce pas que notre Natalie est bien une autre rareté qu'une des fameuses aiguilles de Cléopâtre, et tant d'autres merveilles de la même espèce?

— O mon ami! m'écriai-je, tu avais mille fois raison! quel modèle intéressant de vertu, de résignation, de dévoûment! Oh! combien une si belle ame est au-dessus de tous les prodiges de l'art! Qu'il y a bien plus de mérite et de vraie gloire à bien faire qu'à bien dire! Une vertu telle que

celle de l'admirable, de la modeste Natalie est au-dessus de toutes les merveilles de la nature, ou du moins a plus belle de toutes. Ton récit m'a fait sentir avec délices la vérité de quelques mots tracés sur un album qui appartenait à un vertueux jeune homme que j'ai eu la douleur de voir mourir dans mes bras. « O vertu ! science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connaître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs? et ne suffit-il pas, pour apprendre tes lois, de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? » Natalie! ame angélique, vous possédez cette science, vous la pratiquez ; tandis que tant de prétendus sages.....

—J'admire ton enthousiasme, mon vieil ami; mais je dirai plus : connaissant ton cœur comme je le connais, j'étais sûr de l'exciter au plus haut degré.

— Je te remercie de la trop bonne opinion que tu t'es formée de moi. Mais j'ai à te faire encore quelques questions sur les habitans de Beauséjour. Natalie, si je ne

me trompe, est cette femme respectable qui n'a fait que paraître un moment dans le jardin.....

— Oui, sans doute ; et tu as vu suffisamment avec quelle sollicitude elle remplissait ses fonctions de garde-malade.....

— Et tous ces jolis enfans qui nous ont accueillis d'une manière si aimable ?

— Ce sont ceux de Clara et de Bernard qui se sont mariés fort convenablement et qui contribuent à augmenter la petite colonie de Beauséjour. Quant aux deux autres frères, ce sont aujourd'hui deux officiers très-distingués de notre jeune armée. La petite Clara est maintenant une personne accomplie, digne de celle qui lui a tenu lieu de mère et de modèle. C'est cette jeune femme que j'ai saluée lorsque nous sommes entrés dans la laiterie ; elle faisait mettre de côté la meilleure crême pour les malades de l'hospice de Chinon auxquels ce breuvage peut convenir.

— Mais, Alexis ! repris-je avec vivacité, cet aveugle si intéressant qui semble être,

après Natalie, l'ame de la maison ; je suis bien privé de ne l'avoir pas vu.

— Comment ! tu ne l'as pas vu ? reprit en riant le colonel ; ah ! parbleu ! la chose est comique ! ce n'est qu'à lui que tu as parlé.

— Comment ! c'était.....

— Oui, oui, c'était cet Orphée dont les accens t'avaient charmé. Comme tous les aveugles, il marche droit, la tête haute ; ses yeux sont fixes, mais n'offrent aux regards rien d'extraordinaire ; l'assurance avec laquelle il va partout dans la maison est le résultat d'une habitude intelligente. Voilà ce qui a pu te tromper. Si tu avais bien observé tous ses mouvemens.....

— En effet, j'ai cru remarquer.....

— Mais je m'aperçois que le soleil s'approche du terme de sa course ; il est temps que nous terminions aussi la nôtre.....

— Je suis heureux de l'avoir faite.

— Sans doute tu ne pourras pas dire qu'elle t'ait fourni beaucoup d'observations ni sur l'histoire naturelle, ni sur les beaux-arts.

— Oui, mais je dirai que j'ai vu Beausé-

jour ; je dirai que j'y ai vu régner un ordre qu'on ne trouve pas souvent ailleurs ; je dirai que j'y ai entendu exécuter la douce romance du *Saule* avec un charme inexprimable par un aveugle de naissance, virtuose habile, élève de la nature ; je raconterai l'histoire de Natalie, le parfait modèle des sœurs ; enfin je dirai que Beauséjour est le temple du bonheur et de la vertu ; et j'espère bien que mon récit ne sera pas sans utilité.

— Bravo ! bravo ! me dit le colonel en me pressant affectueusement la main.

Et nous reprîmes le chemin de Chinon, en nous entretenant encore des habitans de Beauséjour, et surtout du généreux dévoûment de Natalie.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

